[216]

TUFTS COLLEGE LIBRARY.
THE GIFT
OF
MRS. RYDER,
FROM THE LIBRARY OF HER
LATE HUSBAND,
REV. WM. H. RYDER, D.D.,
DEC., 1888.

221.

110-11.

VOYAGE

EN SYRIE

ET

EN ÉGYPTE,

PENDANT LES ANNÉES

1783, 1784, & 1785,

AVEC deux Cartes Géographiques & deux Planches gravées, représentant les ruines du Temple du Soleil à Balbek, & celles de la ville de Palmyre dans le Désert de Syrie.

Par M. C—F. VOLNEY.

TOME PREMIER.

J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'Histoire, & non aux Romans.

A PARIS,

Chez { VOLLAND, Libraire, Quai des Augustins.
DESENNE, Libraire, au Palais Royal, près le Théâtre des Variétés, N°. 216.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS AU RELIEUR.

LES deux Cartes Géographiques appartiennent au premier Volume, & les deux Gravures avec le Plan, au ſecond.

La Carte d'Égypte doit ſe placer à la page première, & s'attacher par le côté marqué *Orient.*

La Carte de Syrie s'attachera de même, & ſe placera à la page 259.

24988.

D5
47
V78

PRÉFACE.

Octobre 1786.

IL y a cinq ans qu'étant assez jeune encore, l'événement d'une petite succession me rendit maître d'une somme d'argent : l'embarras fut de l'employer. Parmi mes amis, les uns voulaient que je jouïsse du fonds, les autres me conseillaient de m'en faire des rentes: je fis mes réflexions, & je jugeai cette somme trop faible pour ajouter sensiblement à mon revenu, & trop forte pour être dissipée en dépenses frivoles. Des circonstances heureuses avaient habitué ma jeunesse à l'étude ; j'avais pris le goût, la passion même de l'instruction ; mon fonds me parut un moyen nouveau de satisfaire ce goût, & d'ouvrir une plus grande carrière à mon éducation. J'avais lu & entendu répéter que de tous les moyens d'orner l'esprit & de former le jugement, le plus efficace était de voyager : j'arrêtai le plan d'un voyage; le théâtre me restait à choisir: je le voulais nouveau, ou du moins brillant.

Mon pays & les États voisins me parurent trop connus, ou trop faciles à connaître: l'Amérique naissante & les Sauvages me tentaient; d'autres idées me décidèrent pour l'Asie; la Syrie sur-tout & l'Égypte, sous le double rapport de ce qu'elles furent jadis, & de ce qu'elles sont aujourd'hui, me parurent un champ propre aux observations politiques & morales dont je voulais m'occuper. « C'est en ces contrées, me dis-je, » que sont nées la plupart des opinions qui » nous gouvernent; c'est de-là que sont » sorties ces idées religieuses qui ont influé » si puissamment sur notre morale pu- » blique & particulière, sur nos loix, sur » tout notre état social. Il est donc inté- » ressant de connaître les lieux où ces idées » prirent naissance, les usages & les » mœurs dont elles se composèrent, l'es- » prit & le caractère des Nations qui les » ont consacrées. Il est intéressant d'exa- » miner jusqu'à quel point cet esprit, ces » mœurs, ces usages, se sont altérés ou » conservés; de rechercher quelles ont pu » être les influences du climat, les effets

» du gouvernement, les causes des ha-
» bitudes; en un mot, de juger par l'état
» présent quel fut l'état des temps passés ».

D'autre part, considérant les circonstances politiques où l'Empire Turk se trouve depuis vingt ans, & méditant sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, ce me parut un objet piquant de curiosité, de prendre des notions exactes de son régime intérieur, pour en déduire ses forces & ses ressources. C'est dans ces vues que je partis vers la fin de 1782 pour me rendre en Égypte. Après un séjour de sept mois au *Kaire*, trouvant trop d'obstacles à parcourir l'intérieur du pays, & trop peu de secours pour apprendre la langue Arabe, je résolus de passer en Syrie. L'état moins orageux de cette province a mieux répondu à mes intentions : huit mois de résidence chez les Druzes, dans un couvent Arabe, m'ont rendu la langue familière; j'en ai retiré l'avantage de parcourir librement la Syrie dans toute sa longueur pendant une année entière. De retour en France après une absence totale de près

de trois ans, j'ai cru que mes recherches pouvaient avoir quelqu'utilité, & je me ſuis décidé à publier des obſervations ſur l'état préſent de la *Syrie* & de l'*Égypte*; je m'y ſuis enhardi ſur-tout par la raiſon que des voyages en ces contrées étant difficiles, l'on n'en n'a que des relations rares, & des notions imparfaites. La plupart des Voyageurs ſe ſont occupés de recherches d'antiquités plutôt que de l'état moderne; preſque tous, parcourant le pays à la hâte, ont manqué de deux grands moyens de le connaître; le temps & l'uſage de la langue: ſans la langue, l'on ne ſaurait apprécier le génie & le caractère d'une Nation: la traduction des Interprètes n'a jamais l'effet d'un entretien direct. Sans le temps, l'on ne peut juger ſainement; car le premier aſpect des objets nouveaux nous étonne, & jette le déſordre dans notre eſprit; il faut attendre que le premier tumulte ſoit calmé, & il faut revenir plus d'une fois à l'obſervation pour s'aſſurer de ſa juſteſſe. Bien voir eſt un art qui veut plus d'exercice que l'on ne penſe.

A mon retour en France, j'ai trouvé qu'un Voyageur récent m'avait prévenu ſur l'Égype par un premier volume de *Lettres;* depuis ce temps, il en a publié deux autres : mais comme le champ eſt vaſte & riche, il reſte encore des parties neuves où l'on peut moiſſonner; & peut-être ſur les objets déjà connus, ne ſera-t-on pas fâché d'entendre deux témoins.

La Syrie, ſans être moins intéreſſante que l'Égypte, eſt un ſujet plus neuf à traiter. Ce qu'en ont écrit quelques Voyageurs a vieilli, & n'eſt qu'incomplet; je m'étais d'abord preſcrit de ne parler que de ce que j'y ai vu par moi-même; mais deſirant, pour la ſatisfaction des lecteurs, completter le tableau de cette province, je n'ai pas cru devoir me priver d'obſervations étrangères, lorſque j'ai pu par analogie compter ſur leur véracité.

Dans ma relation, j'ai tâché de conſerver l'eſprit que j'ai porté dans l'examen des faits; c'eſt-à-dire, un amour impartial de la vérité. Je me ſuis interdit tout tableau d'imagination, quoique je n'ignore pas les

avantages de l'illuſion auprès de la plupart des lecteurs ; mais j'ai penſé que le genre des voyages appartenait à l'Hiſtoire, & non aux Romans. Je n'ai donc point repréſenté les pays plus beaux qu'ils ne m'ont paru : je n'ai point peint les hommes meilleurs ou plus méchans que je ne les ai vus ; & j'ai peut-être été propre à les voir tels qu'ils ſont, puiſque je n'ai reçu d'eux ni bienfaits ni outrages.

Quant à la forme de cet Ouvrage, je n'ai point ſuivi la méthode ordinaire des relations, quoique peut-être la plus ſimple. J'ai rejeté, comme trop longs, l'ordre & les détails itinéraires, ainſi que les aventures perſonnelles ; je n'ai traité que par tableaux généraux, parce qu'ils raſſemblent plus de faits & d'idées, & que dans la foule des livres qui ſe ſuccèdent, il me paraît important d'économiſer le temps des lecteurs. Pour rendre plus clair ce que je dis du local de l'Égypte & de la Syrie, j'y ai joint les Cartes Géographiques de ces deux provinces. Celle de l'Égypte pour le Delta & le Déſert du Sinaï, a été dreſſée

ſur les obſervations aſtronomiques de M. Niébuhr, Voyageur du Roi de Danemark en 1761 : ce ſont les plus récentes & les plus exactes que l'on ait publiées. Ce même Voyageur m'a fourni des ſecours pour la carte de Syrie, que j'ai complettée ſur celle de Danville & ſur mon Itinéraire. Enfin, j'ai cru que les amateurs des arts anciens me ſauraient gré d'accompagner du deſſin, la deſcription que je donne des deux plus belles ruines de l'Aſie, les ruines de Palmyre, & celles du Temple du Soleil à Balbek ; & j'ai lieu de penſer que les amateurs des arts modernes verront avec plaiſir l'exécution des deux Planches gravées de ces monumens. La Table qui ſuit va rendre compte du plan & des matières de cet Ouvrage.

TABLE

Des Matières du Tome Premier.

PREMIÈRE PARTIE.

État Physique de l'Égypte.

CHAP. I. *DE l'Égypte en général, & de la ville d'Alexandrie,* Pag. 1

CHAP. II. *Du Nil, & de l'extension du Delta,* 17. — *Si le Delta a gagné sur la mer autant que le prétend M. Savari ?* 20

CHAP. III. *De l'exhaussement du Delta* 31. — *S'il est vrai que le Nil n'ait plus les mêmes degrés d'inondation qu'autrefois ? Vues générales sur le Delta.*

CHAP. IV. *Des vents en Égypte, & de leurs phénomènes,* 50. — *Du vent chaud du Désert,* 55

CHAP. V. *Du climat & de l'air de l'Égypte*, 61

DEUXIÈME PARTIE.

État politique de l'Égypte.

CHAP. VI. *Des diverses races des habitans de l'Égypte. Des Arabes-payſans ; des Arabes-Bedouins ou Paſteurs. Des Coptes, des Turks, des Mamlouks*, 67

CHAP. VII. *Précis de l'hiſtoire des Mamlouks*, 90

CHAP. VIII. *Précis de l'Hiſtoire d'Ali-Bek*, 104

CHAP. IX. *Précis des événemens arrivés depuis la mort d'Ali-Bek juſqu'en 1785*, 130

CHAP. X. *État préſent de l'Égypte*, 148

CHAP. XI. *Conſtitution de la milice des Mamlouks*, 150.—*De leurs vêtemens*, 154.—*De leur équipage*, 156.—*De*

leurs armes, 159. — *De leur éducation & de leurs exercices*, 160. — *De leur art militaire*, 163. — *De leur discipline*, 166. — *De leurs mœurs*, 168

CHAP. XII. *Gouvernement des Mamlouks*, 160. — *État du peuple en Égypte*, 171. — *Misère & famine des dernières années*, 175. — *État des arts & des esprits*, 186

CHAP. XIII. *État du commerce*, 188

CHAP. XIV. *De l'isthme de Suez*, 192. — *Si la jonction immédiate de la Mer-Rouge à la Méditerranée est possible ?*

CHAP. XV. *Des douanes & impôts*, 202. — *Du commerce des Francs au Kaire*, 205

CHAP. XVI. *De la ville du Kaire*, 211. — *Population du Kaire & de l'Égypte*, 214

CHAP. XVII. *Des maladies de l'Égypte*, 217. — *De la cécité.* — *De la petite vérole*, 222. — *Des éruptions à la peau* — *De la peste*, 229

CHAP XVIII. *Tableau résumé de l'Égypte*, 234.—*Si c'est un pays bien délicieux? Des exagérations des Voyageurs*, 240

CHAP. XIX. *Des ruines & des pyramides*, 244

TROISIÈME PARTIE.

État physique de la Syrie.

CHAP. XX. *Géographie & Histoire Naturelle de la Syrie*, 259. — *Aspect de la Syrie*, 261.—*Montagnes & sol* 263. —*Structure des montagnes*, 272. —*Volcans & tremblemens*, 274. —*Sauterelles*, 276.—*Rivières & lacs*, 280. —*Climat*, 284. —*Qualités de l'air*, 292. — *Qualités des eaux*, 294. — *Des vents*, 296

CHAP. XXI. *Considérations sur les phénomènes des vents, des nuages, des pluies, des brouillards & du tonnerre*, 300

QUATRIÈME PARTIE.

État politique de la Syrie.

CHAP. XXII. *Des habitans de la Syrie, & de la langue usitée,* 325

CHAP. XXIII. *Des peuples errans ou Pasteurs en Syrie,* 337.—*Des Turkmans.* —*Des Kourdes,* 240.—*Des Arabes-Bedouins,* 245.

Des causes de la vie errante de ces peuples; idée du Désert; genre de vie, mœurs & gouvernement des Arabes.

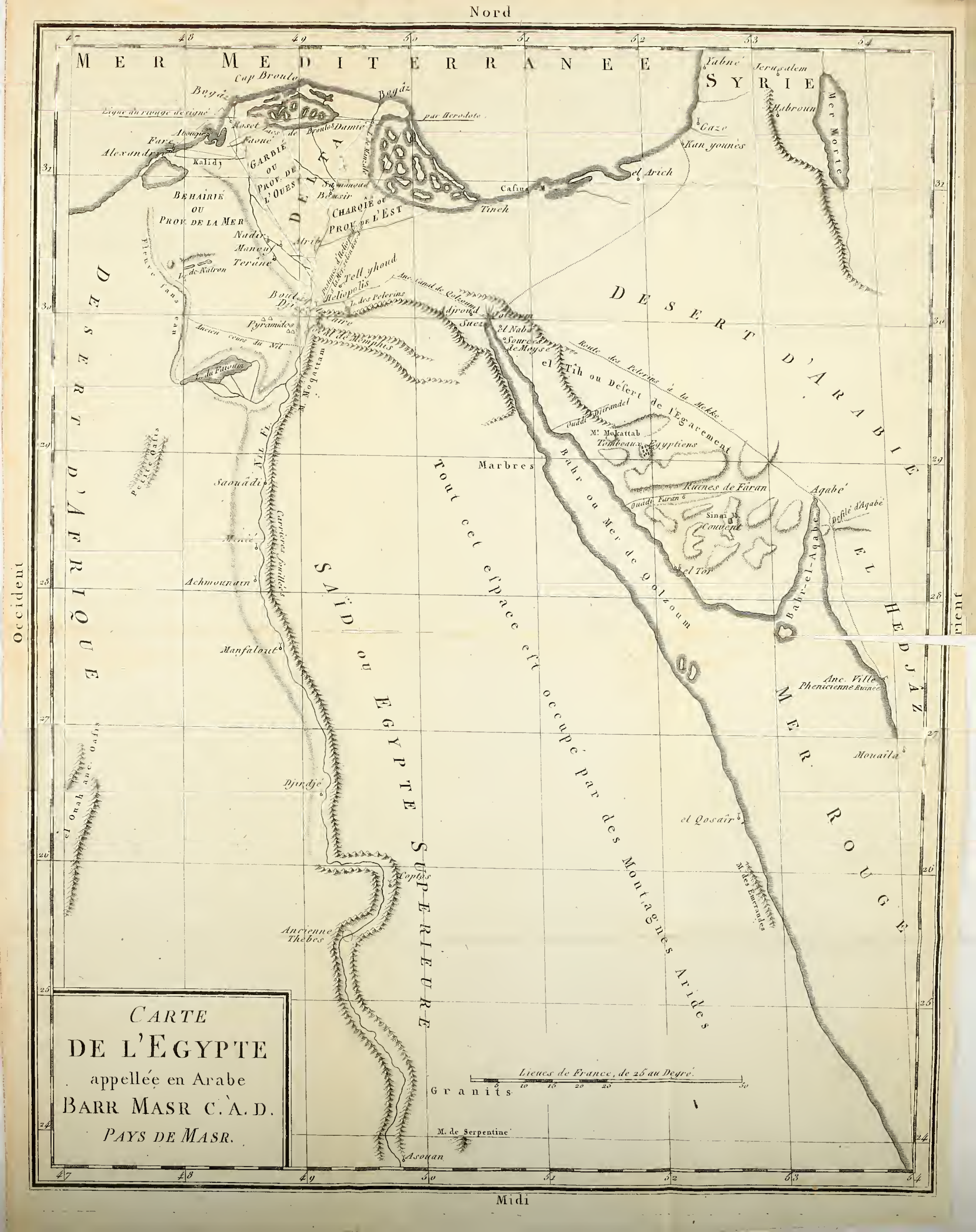
Fin de la Table du Premier Volume.

E R R A T A.

Tome I, page 3, ligne 8, aſſaillit', *liſez* aſſaille.
Page 4, ligne 10, marqués de treillages, *liſez* maſqués de treillages.
Page 14, ligne 19, Arabes Taouahâa, *liſez* Arabes Haouàtât.
Page 17, ligne 14, d'Albukerque, *liſez* Albukerque.
Page 38, ligne 16, de Delta, *liſez* du Delta.
Page 46, ligne 1, prééminence des terres, *liſez* proéminence.
Page 115, *Note* 1e, ligne 2, Serfad, *liſez* Safad.
Page 136, ligne 12, pourpaler, *liſez* pourparler.
Page 190, ligne 12, aiſſeaux, *liſez* vaiſſeaux.
Page 224, ligne 14, tranſpirati, *liſez* tranſpiration.
Page 264, ligne 20, ſe revêtiſſent, *liſez* ſe revêtent.
Page 347, ligne 7, ſynomeme, *liſez* ſynonyme.
Page 374, *Note*, admirablement ien, *liſez* admirablement bien.

AVIS AU RELIEUR.

PLACEZ ici la Carte d'Égypte, & attachez-la par le côté marqué *Orient.*


Nord
Midi
Occident
Orient
MER MEDITERRANEE
SYRIE
Mer Morte
Cap Broulo
Bogâz
Ligne du rivage designé
par Herodote
Roset
Damié
Faoué
Fare
Alexandrie
Kalidj
GARBIÉ OU PROV. DE L'OUEST
DELTA
Bousir
CHARQÎE OU PROV. DE L'EST
BEHAIRIÉ OU PROV. DE LA MER
Nadir
Manou
Terâne
Atrib
Tell yhoud
Heliopolis
Boulâq
Pyramides
Ancien cours du Nil
Lac de Memphis
Adjroud
Suez
el Nab
Sources de Moyse
Yabné
Jerusalem
Habroun
Gaze
Kan younès
el Arich
Casius M.
Tineh
DESERT D'ARABIE
DESERT D'AFRIQUE
Route des Pelerins à la Mekke
el Tîh ou Désert de l'Egarement
Ouadi Djirandel
Mt. Mokattab
Tombeaux Egyptiens
Marbres
Bahr ou Mer de Qolzoum
Ruines de Fâran
Ouadi Faran
Sinaï M.
Couvent
el Tor
Aqabé
Defilé d'Aqabé
Bahr-el-Aqabe
EL HEDJÂZ
Anc. Ville Phenicienne Ruinée
MER ROUGE
Mouaïla
el Qosaïr
M. des Emeraudes
Tout cet espace est occupé par des Montagnes Arides
Saouâdi
Minié
Achmounain
Manfalout
Djindjé
Coptos
Ancienne Thebes
Asouan
M. de Serpentine
Granits
Lieues de France, de 25 au Degré.
SAÏD ou EGYPTE SUPERIEURE
Petite Oasis
el Ouah anc. Oasis
Carrieres fouillées
Nil Fl.
M. Moqattam
Lac du Faioum
Lac de Natron
Fleuve sans eau
Lac des Pelerins
Anc. Canal de Qolzoum
Pistance d'Heliopolis à la Mer, selon Herodote
CARTE
DE L'EGYPTE
appellée en Arabe
BARR MASR C. À. D.
PAYS DE MASR.

ÉTAT PHYSIQUE
DE
L'ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Égypte en général, & de la ville d'Alexandrie

C'EST en vain que l'on se prépare, par la lecture des livres, au spectacle des usages & des mœurs des Nations; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit, à celui des objets sur les sens. Les images tracées par des sons n'ont point assez de correction dans le dessin, ni de vivacité dans le coloris; leurs tableaux conservent quelque chose de nébuleux, qui ne laisse qu'une empreinte fugitive & prompte à s'effacer. Nous

l'éprouvons surtout, si les objets que l'on veut nous peindre nous sont étrangers; car l'imagination ne trouvant pas alors de termes de comparaison tout formés, elle est obligée de rassembler des membres épars pour en composer des corps nouveaux; & dans ce travail prescrit vaguement & fait à la hâte, il est difficile qu'elle ne confonde pas les traits & n'altère pas les formes. Doit-on s'étonner si, venant ensuite à voir les modèles, elle n'y reconnaît pas les copies qu'elle s'en est tracées, & si elle en reçoit des impressions qui ont tout le caractère de la nouveauté?

Tel est le cas d'un Européen qui arrive, transporté par mer, en Turquie. Vainement a-t-il lu les histoires & les relations; vainement, sur leurs descriptions, a-t-il essayé de se peindre l'aspect des terreins, l'ordre des Villes, les vêtemens, les manières des Habitans: il est neuf à tous ces objets. Leur variété l'éblouit; ce qu'il en avait pensé se dissout & s'échappe, & il reste livré aux sentimens de la surprise & de l'admiration.

Parmi les lieux propres à produire ce double effet, il en est peu qui réunissent autant de moyens qu'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette ville qui rappelle le génie d'un homme si étonnant; le

nom du pays qui tient à tant de faits & d'idées; l'aſpect du lieu qui préſente un tableau ſi pittoreſque; ces palmiers qui s'élèvent en paraſol; ces maiſons à terraſſe qui ſemblent dépourvues de toit; ces flèches grêles des minarets, qui portent une baluſtrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il eſt dans un autre monde. Deſcend-t-il à terre, une foule d'objets inconnus l'aſſaillit par tous ſes ſens; c'eſt une langue dont les ſons barbares & l'accent âcre & guttural effrayent ſon oreille; ce ſont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au-lieu de nos viſages nuds, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coëffures triangulaires, & de nos habits courts & ſerrés, il regarde avec ſurpriſe ces viſages brûlés, armés de barbe & de mouſtaches, ce faiſceau d'étoffe roulée en plis ſur une tête raſe; ce long vêtement qui, tombant du col aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; & ces pipes de ſix pieds dont toutes les mains ſont garnies; & ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des ſacs de cuir; & ces ânes ſellés & bridés, qui tranſportent légèrement leur cavalier en pantoufles; & ce marché mal fourni de dattes & de petits pains ronds & plats; & cette

foule immonde de chiens errans dans les rues; & ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion; ce n'est qu'après être arrivé au gîte si desiré, quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec réflexion ces rues étroites & sans pavé, ces maisons basses & dont les jours rares sont marqués de treillages, ce Peuple maigre & noirâtre, qui marche nuds pieds, & n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, & le mystère qui enveloppe les maisons, lui font soupçonner la rapacité de la violence, & la défiance de l'esclavage. Mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il apperçoit du côté de terre. Dans nos contrées, les ruines sont un objet de curiosité: à peine trouve-t-on, aux lieux écartés, quelque vieux château dont le délabrement annonce plutôt la désertion du maître, que la misère du lieu. Dans Alexandrie, au contraire, à peine sort-on de la Ville-Neuve dans le Continent,

que l'on eſt frappé de l'aſpect d'un vaſte terrein tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche, on ſuit une double ligne de murs & de tours, qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre eſt couverte du débris des ſommets; des pans entiers ſont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, & les pierres rongées & défigurées par le ſalpêtre. On parcourt un vaſte intérieur ſillonné de fouilles, percé de puits, diſtribué par des murs encombrés, ſemé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals (*a*), & où l'on ne trouve de vivant, que des chacals, des éperviers & des hibous. Les Habitans, accoutumés à ce ſpectacle, n'en reçoivent aucune impreſſion; mais l'étranger, en qui les ſouvenirs qu'il rappelle s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une émotion qui ſouvent paſſe juſqu'aux larmes, & qui donne lieu à des réflexions dont la triſteſſe attache autant le cœur que leur majeſté élève l'âme.

Je ne répéterai point les deſcriptions, faites par tous les Voyageurs, des antiquités remarquables

(*a*) *Vulgò*, raquette, arbre à cochenille.

d'Alexandrie. On trouve dans Norden, Pocoke, Niebuhr, & dans les lettres que vient de publier M. Savary, tous les détails sur les bains de Cléopâtre, sur ses deux obélisques, sur les catacombes, les citernes, & sur la colonne mal appelée de Pompée (*a*) Ces noms ont de la majesté; mais les objets vus en original, perdent de l'illusion des gravures. La seule colonne, par la hardiesse de son élévation, par le volume de sa circonférence, & par la solitude qui l'environne, imprime un vrai sentiment de respect & d'admiration.

Dans son état moderne, Alexandrie est l'entrepôt d'un commerce assez considérable. Elle est la porte de toutes les denrées qui sortent de l'Égypte vers la Méditerrannée, les ris de Damiât exceptés. Les Européens y ont des comptoirs, où des facteurs traitent de nos marchandises par échanges. On y trouve toujours des vais-

(*a*) On devrait l'appeler désormais colonne de Sévère, puisque M. Savari a prouvé qu'elle appartient à cet Empereur. Les voyageurs varient sur les proportions de cette colonne; mais le calcul le plus suivi à Alexandrie, porte la hauteur du fût, y compris le chapiteau, à 96 pieds, & la circonférence à 28 pieds 3 pouces.

ſeaux de Marſeille, de Livourne, de Veniſe, de Raguſe, & des états du Grand-Seigneur; mais l'hyvernage y eſt dangereux. Le port neuf, le ſeul où l'on reçoive les Européens, s'eſt tellement rempli de ſable, que dans les tempêtes les vaiſſeaux frappent le fond avec la quille; de plus, ce fond étant de roche, les cables des ancres ſont bientôt coupés par le frottement, & alors, un premier vaiſſeau chaſſé ſur un ſecond, le pouſſe ſur un troiſième, & de l'un à l'autre ils ſe perdent tous. On en eut un exemple funeſte, il y a ſeize à dix-huit ans; quarante-deux vaiſſeaux furent briſés contre le môle, dans un coup de vent du nord-oueſt; & depuis cette époque, on a de tems à autre eſſuyé des pertes de quatorze, de huit, de ſix, &c. Le port vieux, dont l'entrée eſt couverte par la bande de terre appelée Cap-des Figues (*a*), n'eſt pas ſujet à ce déſaſtre; mais les Turcs n'y reçoivent que des bâtimens Muſulmans. Pourquoi, dira t-on en Europe, ne réparent-ils pas le port neuf? C'eſt qu'en Turquie, l'on détruit ſans jamais réparer. On détruira auſſi le port vieux, où l'on jette depuis deux cens ans le leſt des Bâti-

(*a*) Ras el-tin : prononcez *tîne*.

mens. L'esprit Turc est de ruiner les travaux du passé & l'espoir de l'avenir, parceque dans la barbarie d'un despotisme ignorant, il n'y a point de lendemain.

Considérée comme ville de guerre, Alexandrie n'est rien. On n'y voit aucun ouvrage de fortification; le *phare* même avec ses hautes tours, n'en est pas un. Il n'a pas quatre canons en état, & pas un canonnier qui sache pointer. Les cinq cens Janissaires qui doivent former sa garnison, réduits à moitié, sont des ouvriers qui ne savent que fumer la pipe. Les Turcs sont heureux que les *Francs* soient intéressés à ménager cette ville. Une frégate de Malte ou de Russie, suffirait pour la mettre en cendres; mais cette conquête serait inutile. Un étranger ne pourroit s'y maintenir, parce que le terrain est sans eau. Il faut la tirer du Nil par un *Kalidj*, ou canal de douze lieues, qui l'amène chaque année lors de l'inondation. Elle remplit les souterrains ou citernes creusées sous l'ancienne ville, & cette provision doit durer jusqu'à l'année suivante. L'on sent que si un étranger vouloit s'y établir, le canal lui seroit fermé.

C'est par ce canal seulement qu'Alexandrie tient à l'Égypte; car, par sa position hors du Delta,

& par la nature de ſon ſol, elle appartient réellement au déſert d'Afrique ; ſes environs ſont une campagne de ſable, plate, ſtérile, ſans arbres, ſans maiſons, où l'on ne trouve que la plante (*a*) qui donne la ſoude, & une ligne de palmiers qui ſuit la trace des eaux du Nil par le *Kalidj*.

Ce n'eſt qu'à Roſette, appelée dans le pays *Rachid*, que l'on entre vraiment en Égypte : là, on quitte les ſables qui ſont l'attribut de l'Afrique, pour entrer ſur un terreau noir, gras & léger, qui fait le caractère diſtinctif de l'Égypte ; alors, auſſi pour la première fois, on voit les eaux de ce Nil ſi fameux : ſon lit, encaiſſé dans deux rives à pic, reſſemble aſſez bien à la Seine entre Auteuil & Paſſy. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ſes eaux arroſent, les limoniers, les orangers, les bananiers, les pêchers & d'autres arbres donnent par leur verdure perpetuelle, un agrément à Roſette, qui tire ſur-tout ſon illuſion du contraſte d'Alexandrie, & de la mer que l'on quitte. Ce que l'on rencontre de-là au Kaire, eſt encore propre à la fortifier.

(*a*) En Arabe *el-quali*, dont on a fait le nom du ſel al-kali.

Dans ce voyage, qui se fait en remontant par le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat & des productions de ce pays si célèbre. Rien n'imite mieux son aspect, que les marais de la basse Loire, ou les plaines de la Flandre; mais il faut en supprimer la foule des maisons de campagne & des arbres, & y substituer quelques bois clairs de palmiers & de sycomores, & quelques villages de terre sur des élévations factices. Tout ce terrein est d'un niveau si égal & si bas, que lorsqu'on arrive par mer, on n'est pas à trois lieues de la côte, au moment que l'on découvre à l'horison les palmiers & le sable qui les porte; de-là, en remontant le fleuve, on s'élève par une pente si douce, qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure. Quant au tableau de la campagne, il varie peu; ce sont toujours des palmiers isolés ou réunis, plus rares à mesure que l'on avance; des villages bâtis en terre & d'un aspect ruiné: une plaine sans borne, qui, selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure ou un champ de poussière; de toutes parts, un horison lointain & vaporeux, où les yeux se fatiguent & s'ennuient: enfin, vers

la jonction des deux bras du fleuve, l'on commence à découvrir dans l'eſt les montagnes du Kaire, & dans le ſud tirant vers l'oueſt, trois maſſes iſolées que l'on reconnoît, à leur forme triangulaire, pour les pyramides. De ce moment l'on entre dans une vallée qui remonte au midi, entre deux chaînes de hauteurs parallèles. Celle d'orient qui s'étend juſqu'à la mer rouge, mérite le nom de montagne par ſon élévation bruſque, & celui de déſert par ſon aſpect nud & ſauvage (*a*); mais celle du couchant n'eſt qu'une crête de rocher couvert de ſable, que l'on a bien définie en l'appelant digue ou chauſſée naturelle. Pour ſe peindre en deux mots l'Égypte, que l'on ſe repréſente d'un côté une mer étroite & des rochers; de l'autre, d'immenſes plaines de ſable, & au milieu, un fleuve coulant dans une vallée longue de cent-cinquante lieues, large de trois à ſept, lequel parvenu à trente lieues de la mer, ſe diviſe en deux branches, dont les rameaux s'égarent ſur un terrein libre d'obſtacles & preſque ſans pente.

Le goût de l'hiſtoire naturelle, ce goût ſi répandu à l'honneur du ſiècle, demandera ſans-

(*a*) On l'appelle en Arabe *moqattam*, ou *mont-taillé*.

doute des détails sur la nature du sol & des minéraux de ce grand terrein. Mais malheureusement la manière dont on y voyage, est peu propre à satisfaire sur cette partie. Il n'en est pas de la Turquie comme de l'Europe ; chez nous, les voyages sont des promenades agréables ; là, ils sont des travaux penibles & dangereux. Ils sont tels sur-tout pour les Européens, qu'un peuple superstitieux s'opiniâtre à regarder comme des sorciers qui viennent enlever par magie des trésors gardés sous les ruines par des Génies. Cette opinion ridicule, mais enracinée, jointe à l'état de guerre & de trouble habituel, ôte toute sûreté & s'oppose à toute découverte. On ne peut s'écarter seul dans les terres ; on ne peut pas même s'y faire accompagner. On est donc borné aux rivages du fleuve, & à une route connue de tout le monde ; & cette marche n'apprend rien de neuf. Ce n'est qu'en rassemblant ce que l'on a vû par soi-même & ce que d'autres ont observé, que l'on peut acquérir quelques idées générales. D'après un pareil travail, on est porté à établir que la charpente de l'Égypte entière depuis *Asouan*, (ancienne Syêne,) jusqu'à la Méditerranée, est un lit de pierre calcaire, blanchâtre

& peu dure, tenant des coquillages dont les analogues se trouvent dans les deux mers voisines. (*a*) Elle a cette qualité dans les pyramides, & dans le rocher lybique qui les supporte. On la retrouve la même dans les citernes, dansles catacombes d'Alexandrie, & dans les écueils de la côte où elle se prolonge. On la retrouve encore dans la montagne de l'est, à la hauteur du Kaire, & les matériaux de cette ville en sont composés. Enfin, c'est elle qui forme les immenses carrières qui s'étendent de *Saouâdi* à *Manfaloût*, dans un espace de plus de vingt-cinq lieues, selon le témoignage de Siccard. Ce Missionnaire nous apprend aussi que l'on trouve des marbres dans la vallée des *chariots* au pied des montagnes qui bordent la mer rouge, & dans les montagnes au nord-est d'*Asouan*. Entre cette ville & la cataracte, sont les principales carrières de granit rouge; mais il doit en exister d'autres plus bas, puisque sur la rive opposée de la mer rouge, les montagnes d'Oreb,

(*a*) Ces coquillages sont sur-tout des hérissons, des volutes, des bivalves, & une espèce en forme de lentilles. Voyez le Docteur Shaw, *Voyage au Levant*.

de Sinaï & leurs dépendances (*a*), à deux journées vers le nord, en ſont formées. Non loin d'Aſouan, vers le nord-oueſt, eſt une carrière de pierre ſerpentine, employée brute par les habitans à faire des vaſes qui vont au feu. Dans la même ligne, ſur la mer rouge, était jadis une mine d'émeraudes dont on a perdu la trace. Le cuivre eſt le ſeul métal dont les anciens ayent fait mention pour ces contrées. La route de Suez eſt le local où l'on trouve le plus de cailloux dits d'Égypte, quoique le fond ſoit une pierre calcaire, dure & ſonnante : c'eſt auſſi là qu'on a recueilli des pierres que leur forme a fait prendre pour du bois pétrifié. En effet, il reſſemble à des bûches taillées en biſeau par les bouts, & il eſt percé de petits trous que l'on prendrait volontiers pour des trachées ; mais le haſard, en m'offrant une veine conſidérable de cette eſpèce dans la route des Arabes Taouhaâ (*b*), m'a prouvé que c'était un vrai minéral (*c*).

(*a*) Celui-là eſt gris, taché de noir, & quelquefois de rouge.

(*b*) Chaque Tribu a ſes routes particulières, pour éviter les diſputes.

(*c*) D'ailleurs il n'exiſte pas dix arbres dans ce déſert, & il paraît incapable d'en produire.

Des objets plus intéreſſans ſont les deux lacs de Natron, décrits par le même Siccard ; ils ſont ſitués dans le déſert de *Chàïat* ou de St-Macaire, à l'oueſt du Delta. Leur lit eſt une eſpèce de foſſe naturelle de trois à quatre lieues de long, ſur un quart de large ; le fond en eſt ſolide & pierreux. Il eſt ſec pendant neuf mois de l'année ; mais en hiver il tranſude de la terre une eau d'un rouge violet qui remplit le lac à cinq ou ſix pieds de hauteur ; le retour des chaleurs la faiſant évaporer, il reſte une couche de ſel épaiſſe de deux pieds & très-dure, que l'on détache à coups de barre de fer. On en retire juſqu'à 36,000 quintaux par an. Ce phénomène, qui indique un ſol imprégné de ſel, eſt répété dans toute l'Égypte. Par-tout où l'on creuſe, on trouve de l'eau ſaumâtre, contenant du natron, du ſel marin & un peu de nitre. Lors même qu'on inonde les jardins pour les arroſer, on voit après l'évaporation & l'abſorbtion de l'eau, le ſel effleurir à la ſurface de la terre, & ce ſol comme tout le continent de l'Afrique & de l'Arabie, ſemble être de ſel ou le former.

Au milieu de ces minéraux de diverſes qualités, au milieu de ce ſable fin & rougeâtre propre à

l'Afrique, la terre de la vallée du Nil se présente avec des attributs qui en font une classe distincte. Sa couleur noirâtre, sa qualité argilleuse & liante, tout annonce son origine étrangère; & en effet, c'est le fleuve qui l'apporte du sein de l'Abyssinie : l'on dirait que la nature s'est plû à former par art une isle habitable dans une contrée à qui elle avait tout refusé. Sans ce limon gras & léger, jamais l'Égypte n'eût rien produit; lui seul semble contenir les germes de la végétation & de la fecondité : encore ne les doit-il qu'au fleuve qui le dépose.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Du Nil, & de l'extenſion du Delta.

TOUTE l'exiſtence phyſique & politique de l'Égypte dépend du Nil : lui-ſeul ſubvient à ce premier beſoin des êtres organiſés, le beſoin de l'eau, ſi fréquemment ſenti dans les climats chauds, ſi vivement irrité par la privation de cet élément. Le Nil ſeul, ſans le ſecours d'un Ciel avare de pluie, porte par-tout l'aliment de la végétation ; par un ſéjour de trois mois ſur la terre, il l'imbibe d'une ſomme d'eau capable de lui ſuffire le reſte de l'année. Sans ſon débordement, on ne pourrait cultiver qu'un terrein très-borné, & avec des ſoins très-diſpendieux; & l'on a raiſon de dire qu'il eſt la meſure de l'abondance, de la proſpérité, de la vie. Si le Portugais Dalbukerque eût pu exécuter ſon projet de le dériver de l'Éthiopie dans la Mer rouge, cette contrée ſi riche ne ſerait qu'un déſert auſſi ſauvage que les ſolitudes qui l'environnent. A voir l'uſage que l'homme fait de ſes forces, doit-on reprocher à

la nature de ne lui en avoir pas accordé davantage?

C'eſt donc à juſte titre que les Égyptiens ont eu dans tous les tems, & conſervent même de nos jours, un reſpect religieux pour le Nil (*a*); mais il faut pardonner à un Européen, ſi, lorſqu'il les entend vanter la beauté de ſes eaux, il ſourit de leur ignorance. Jamais ces eaux troubles & fangeuſes n'auront pour lui le charme des claires fontaines & des ruiſſeaux limpides; jamais, à moins d'un ſentiment exalté par la privation, le corps d'une Égyptienne hâlé & ruiſſelant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera lesNaïades ſortant du bain. Six mois de l'année l'eau du fleuve eſt ſi bourbeuſe, qu'il faut la dépoſer pour la boire (*b*): dans les trois mois qui précèdent l'inondation, réduite à une petite profondeur,

(*a*) Ils l'appellent *ſaint béni*, *ſacré;* & lors des nouvelles eaux, c'eſt-à-dire, de l'ouverture des canaux, on voit les mères plonger les enfans dans le courant avec le préjugé que ces eaux ont une vertu purifiante & divine, telle que la ſuppoſèrent les anciens à tous les fleuves.

(*b*) On ſe ſert, pour cet effet, d'amandes amères, dont on frotte le vaſe, & alors elle eſt réellement légère & bonne. Mais il n'y a que la ſoif, ou la prévention, qui puiſſe la mettre au-deſſus de nos fontaines & de nos grandes rivières, telles que la Seine & la Loire.

elle s'échauffe dans son lit, devient verdâtre, fétide & remplie de vers ; & il faut recourir à celle que l'on a reçue & conservée dans les citernes. Dans toutes les saisons, les gens délicats ont soin de la parfumer, & de la rafraîchir par l'évaporation (*a*).

Les voyageurs & les historiens ont tant écrit sur le Nil & ses phénomènes, que j'avais d'abord cru la matière épuisée ; mais comme les idées varient sur les faits les plus invariables, quelquefois il ne reste rien de neuf à dire, & il reste encore à corriger. Tel m'a paru le cas de quelques opinions de M. Savari, dans les lettres qu'il a récemment publiées. Ce qu'il veut établir sur l'extension & l'exhaussement du Delta, diffère telle-

(*a*) On a soin de tenir, dans tous les appartemens, des vases de terre cuite sans émail, d'où l'eau transpire sans cesse ; cette transpiration établit d'autant plus la fraîcheur de l'intérieur, qu'elle est plus considérable ; &, par cette raison, l'on suspend souvent ces vases dans les passages où il y a des courans d'air, & à l'ombre sous les arbres. En Syrie, l'on boit en plusieurs endroits l'eau qui transude ; mais en Égypte on boit celle qui reste. D'ailleurs, on ne fait en aucun pays un aussi grand usage d'eau. La première chose que fait un Égyptien, en entrant dans une maison, est de saisir le *qollé* (pot à l'eau) & d'en boire un grand trait ; &, graces à la sueur perpétuelle, ils n'en sont pas incommodés.

ment des réſultats que me donnent les faits & les autorités qu'il allégue, que je crois devoir porter nos contradictions au tribunal du public. Cette diſcuſſion me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'un ſéjour de deux ans ſur les lieux, donne au témoignage de M. Savari un poids qui ne tarderait pas de faire loi : établiſſons les queſtions, & traitons d'abord de l'extenſion ou agrandiſſement du Delta.

Un Hiſtorien grec, qui a dit ſur l'Égypte ancienne preſque tout ce que nous en ſavons, & ce que chaque jour conſtate, Herodote d'Halycarnaſſe écrivoit, il y a vingt-deux ſiècles :

» L'Égypte, où abordent les Grecs, (le Delta) » eſt une terre acquiſe, un don du fleuve, ainſi » que tout le pays marécageux qui s'étend en re- » montant juſqu'à trois jours de navigation *(a)*.

Les raiſons qu'il allégue de cette aſſertion, prouvent qu'il ne les fondoit pas ſur des préjugés. » En effet, ajoute-t-il, le terrein de l'Égypte, » qui eſt un limon noir & gras, diffère abſolu- » ment & du ſol de l'Afrique qui eſt ſable rouge, » & de celui de l'Arabie, qui eſt argilleux & ro- » cailleux .... Ce limon eſt apporté de l'Éthiopie

(*a*) Hérod. lib. II. p. 105. édit. de Weſling, *in-fol.*

» par le Nil .... & les coquillages que l'on trouve » dans le désert, prouvent assez que jadis la mer » s'étendoit plus avant dans les terres.

En reconnoissant cet empiètement du fleuve si conforme à la nature, Herodote n'en a pas déterminé les proportions. M. Savari a cru pouvoir le suppléer: examinons son raisonnement.

En croissant en hauteur, » l'Égypte (*a*) s'est aussi » augmentée en longueur; entre plusieurs faits » que l'histoire présente, j'en choisirai un seul. » Sous le règne de Psammétique, les Miléfiens » abordèrent avec trente vaisseaux à l'embou- » chure Bolbitine, aujourd'hui celle de Rosette, » & s'y fortifièrent. Ils bâtirent une ville qu'ils » nommèrent *Metelis*, (*Strabo* lib. 17). c'est la même » que *Faoué*, qui, dans les vocabulaires Coptes, a » conservé le nom de *Mesfil*. Cette ville, autrefois » port de mer, s'en trouve actuellement éloignée de » neuf lieues: c'est l'espace dont le Delta s'est pro- » longé depuis Psammétique jusqu'à nous.

Rien de si précis au premier aspect que ce raisonnement; mais en recourant à l'original, dont M. Savari s'autorise, on trouve que le fait

(*a*) Lettres sur l'Égypte, tom. prem. p. 16.

principal manque : voici le texte de Strabon, traduit à la lettre (*a*).

» Après l'embouchure Bolbitine, est un Cap » sablonneux & bas, appelé *la corne de l'Agneau*, » lequel s'étend assez loin (en mer) ; puis vient » la *Guéritte de Persée & le mur des Miléſiens*; car les » Miléſiens, au tems de Kyaxares, Roi des Mèdes, » qui fut aussi le temps de Psammétique, Roi » d'Égypte, ayant abordé avec trente vaisseaux à » l'embouchure Bolbitine, y descendirent à terre, » & construisirent l'ouvrage qui porte leur nom. » Quelque temps après, s'étant avancés vers le » nôme de Saïs, & ayant battu les *Jnâres* dans » un combat sur le fleuve, ils fondèrent la ville » de *Naucratis*, un peu au-dessous de *Schedia*. » Après le *mur des Miléſiens*, en allant vers l'em- » bouchure Sebennytique, sont des lacs, tel que » celui de Butos, &c. »

Tel est le passage de Strabon, au sujet des Miléſiens ; on n'y voit pas la moindre mention de *Metelis*, dont le nom même n'existe pas dans son ouvrage. C'est Ptolomée qui l'a fourni à Danville (*b*), sans le reporter aux Miléſiens : & à

(*a*) Geogt. Strabonis interp. Casaubon, édit. de 1707. lib. 17. p. 1152.

(*b*) Voyez l'excellent Mémoire de Danville sur l'Égypte : *in*-4°. 1765, p. 77.

moins que M. Savari ne prouve l'identité de *Metelis* & *du mur Mileſien* par des recherches faites ſur les lieux, on ne doit pas admettre ſes concluſions.

Il a penſé qu'Homère lui offrait un témoignage analogue dans les paſſages où il parle de la diſtance de l'iſle du Phare à l'Égypte; le lecteur va juger s'il eſt plus fondé. Je cite la traduction de Mme. Dacier (*a*), moins brillante, mais plus littérale qu'aucune autre, & ici le littéral nous importe.

» Dans la mer d'Égypte, vis-à-vis du Nil, » *raconte Ménélas*, il y a une certaine iſle qu'on » appelle le Phare; elle eſt éloignée d'une des » embouchures de ce fleuve d'autant de chemin » qu'en peut faire en un jour, un vaiſſeau qui a » le vent en pouppe... *& plus bas, Protée dit à* » *Ménélas*: le deſtin inflexible ne vous permet » pas de revoir votre chère patrie... que vous » ne ſoyez retourné encore dans le fleuve Égyp- » tus, & que vous n'ayez offert des hécatombes » parfaites aux immortels.

» Il dit, *reprend Ménélas*, & mon cœur fut » ſaiſi de douleur & de triſteſſe, parce que ce » dieu m'ordonnait de rentrer dans le fleuve

(*a*) Odyſſée, lib. IV.

» Égyptus, dont le chemin eſt difficile &
» dangereux».

De ces paſſages, & ſur-tout du premier, M. Savari veut induire que le Phare, aujourd'hui joint au rivage, en était jadis très-éloigné; mais lorſqu'Homère parle de la diſtance de cette iſle, il ne l'applique pas à ce *rivage* en face, comme l'a traduit le voyageur; il l'applique à *la terre d'Égypte*, au *fleuve du Nil*. En ſecond lieu, par *journée de navigation*, on aurait tort d'entendre l'eſpace indéfini que pouvaient parcourir les vaiſſeaux, ou, pour mieux dire, les bateaux des anciens. En uſitant ce terme, les Grecs lui attribuaient une valeur fixe de cinq cens quarante ſtades. Herodote,(*a*) qui nous apprend expreſſement ce fait, en donne un exemple quand il dit que le Nil a empiété ſur la mer le terrein qui va en remontant juſqu'à trois jours de navigation; & les ſeize cens vingt ſtades qui en réſultent, reviennent au calcul plus précis de quinze cens ſtades qu'il compte ailleurs d'Héliopolis à la mer. Or, en prenant avec Danville les cinq cens quarante ſtades pour vingt-ſept mille toiſes ou près d'un demi degré (*b*),

(*a*) Hérod. lib. II. p. 106 & 107.

(*b*) Il ne s'en faut que 1,300 toiſes.

on trouve par le compas, que cette mesure est la distance du Phare au Nil même; elle s'applique sur-tout à deux tiers de lieue au-dessus de Rosette, dans un local où l'on a quelque droit de placer la ville qui donnait son nom à l'embouchure Bolbitine; & il est remarquable que c'était celle que fréquentaient les Grecs, & où abordèrent les Miléfiens, un siècle & demi après Homère. Rien ne prouve donc l'empiètement du Delta ou du continent aussi rapide qu'on le suppose; & si l'on voulait le soutenir, il resterait à expliquer comment ce rivage, qui n'a pas gagné une demi-lieue depuis Alexandre, en gagna onze dans le tems infiniment moindre qui s'écoula de Ménélas à ce conquérant (*a*).

Il existait un moyen plus authentique d'évaluer cet empiètement; c'est la mesure positive de

(*a*) On peut reprocher à Homère de n'être pas exact, quand il dit que le Phare était vis-à-vis du Nil; mais pour l'excuser on peut dire, que parlant de l'Égypte comme du bout du monde, il n'a pas dû se piquer d'une précision stricte. En second lieu, la branche canopique allait jadis par les lacs s'ouvrir près d'Abouqir; & si, comme la vue du terrein me l'a fait penser, elle passa jadis à l'ouest même d'Abouqir, qui aurait été une Isle, Homère a pu dire, avec raison, que le Phare était vis-à-vis du Nil.

l'Égypte, donnée par Herodote : voici son texte:
» La largeur de l'Égypte sur la mer, depuis le
» golfe Plintinite jusqu'au marais Serbonide, près
» du Casius, est de trois mille six-cens stades;
» & sa longueur de la mer à Héliopolis, est de
» quinze cens stades.

Ne parlons que de ce dernier article, le seul qui nous intéresse. Par des comparaisons faites avec cette sagacité qui lui était propre, Danville a prouvé que le stade d'Hérodote doit s'évaluer entre cinquante & cinquante-une toise de France; En prenant ce dernier terme, les 1500 stades équivalent à 76,000 toises, qui, à raison de 57,000 au degré sous ce parallèle, donnent un degré & près de vingt minutes & demie Or, d'après les observations astronomiques de M. Niebuhr, voyageur du Roi de Danemarck en 1761, (*a*) la différence de latitude entre Héliopolis, (aujourd'hui la Matarée) & la mer, étant d'un degré vingt-neuf minutes sous Damiât, & d'un degré vingt-quatre minutes sous Rosette, il en résulte d'un côté trois minutes & demie, ou une

(*a*) Voyez *Voyage en Arabie*, par C. Niebuhr, *in*-4°. tom. I. p. qu'il faut distinguer de la *Description de l'Arabie*, par le même; 2 vol. *in*-4°.

lieue & demie d'empiètement; & huit minutes & demie, ou trois lieues & demie de l'autre; c'eſt-à-dire, que l'ancien rivage répond à onze mille huit cens toiſes au-deſſous de Roſette; ce qui s'éloigne peu du ſens que je trouve au paſſage d'Homère, tandis que ſur la branche de Damiât, l'application tombe neuf cens cinquante toiſes au-deſſous de cette ville. Il eſt vrai qu'en meſurant immédiatement par le compas, la ligne du rivage remonte environ trois lieues plus haut du côté de Roſette, & tombe ſur Damiât même; ce qui vient du triangle opéré par la différence de longitude. Mais alors *Balbitine*, mentionnée par Hérodote, eſt hors de limite; & il n'eſt plus vrai que Buſiris (Abouſir) ſoit, comme le dit Hérodote (*a*), au milieu du Delta. On ne doit pas le diſſimuler; ce que les Anciens rapportent, & ce que nous connaiſſons du local, n'eſt point aſſez précis pour déterminer rigoureuſement les empiètemens ſucceſſifs. Pour raiſonner sûrement, il faudrait des recherches ſemblables à celles de M. le Comte de Choiſeul ſur le Méandre (*b*); il faudrait des fouilles ſur le terrein; & de pareils travaux exigent une réunion de moyens qui n'eſt donnée

(*a*) Lib. II. p. 123.

(*b*) Voyez *Voyage Pittoreſque de la Grèce* : tom 2.

qu'à peu de Voyageurs. Il y a sur-tout ici cette difficulté, que le terrein sablonneux qui forme le bas Delta, subit d'un jour à l'autre de grands changemens. Le Nil & la mer n'en sont pas les seuls agens; le vent lui-même en est un puissant; tantôt il comble des canaux & repousse le fleuve, comme il a fait pour l'ancien bras Canopique. Tantôt il entasse le sable & ensevelit les ruines, au point d'en faire perdre le souvenir. M. Niebuhr en cite un exemple remarquable. Pendant qu'il était à Rosette, (en 1762) le hasard fit découvrir dans les collines de sable qui sont au Sud de la ville, diverses ruines anciennes, & entr'autres vingt belles colonnes de marbre d'un travail grec, sans que la tradition pût dire quel avait été le nom du lieu (*a*). Tout le désert adjacent m'a paru dans le même cas. Cette partie, jadis coupée de grands canaux, & remplie de villes, n'offre plus que des collines d'un sable jaunâtre très-fin, que le vent entasse au pied de tout obstacle, & qui souvent submerge les palmiers. Aussi, malgré le travail de Danville, ne peut-on se tenir assuré de l'application qu'il a faite de plusieurs lieux anciens au local actuel.

(*a*) Cette position convient beaucoup à Bolbitine.

M. Savari a été beaucoup plus exact dans ce qu'il rapporte d'une de ces révolutions du Nil(*a*), par laquelle il paraît que jadis ce fleuve coula tout entier dans la Lybie, au Sud de Memphis. Mais le récit d'Hérodote, lui-même, dont il tient ce fait, souffre des difficultés. Ainsi, lorsque cet Historien dit, d'après les Prêtres d'Héliopolis, que Menès, premier Roi d'Égypte, barra le coude que faisait le fleuve deux lieues & quart (cent stades) au-dessus de Memphis (*b*), & qu'il creusa un lit nouveau à l'Orient de cette ville; ne s'ensuit-il pas que Memphis eût été jusqu'alors dans un désert aride, loin de toute eau; & cette hypothèse peut-elle s'admettre? Peut-on croire littéralement ces immenses travaux de *Menès*, qui aurait fondé une ville citée comme existante avant lui; qui aurait creusé des canaux & des lacs, jeté des ponts, construit des palais, des temples, des quais &c.; & tout cela dans l'origine première d'une Nation, & dans l'enfance de tous les arts? Ce Menès, lui-même, est-il un être historique, & les récits des Prêtres sur cette antiquité, ne sont-ils pas tous mythologiques? Je suis donc porté à croire que le

(*a*) Lettre Ire. p. 12.

(*b*) Hérod. lib. II. p.

cours barré par Menès, était seulement une dérivation nuisible à l'arrosement du Delta; & cette conjecture paraît d'autant plus probable, que, malgré le témoignage d'Hérodote, cette partie de la vallée, vue des pyramides, n'offre aucun étranglement qui fasse croire à un ancien obstacle. D'ailleurs, il me semble que M. Savari a trop pris sur lui de faire aboutir à la digue mentionnée au-dessus de Memphis, le grand ravin appelé *bahr bela ma*, ou *fleuve sans eau*, comme indiquant l'ancien lit du Nil. Tous les Voyageurs cités par Danville, le font aboutir au Faioume, dont il paraît une suite plus naturelle (*a*). Pour établir ce fait nouveau, il faudrait avoir vu les lieux; & je n'ai jamais oui-dire au Kaire, que M. Savari se soit avancé plus au Sud que les pyramides de *Djizé*. La formation du Delta, qu'il déduit de ce changement, répugne également à concevoir; car, *dans cette révolution subite*, comment imaginer *que le poids énorme des eaux*,

(*a*) En effet, on serait plus porté, sur l'inspection de la Carte, à croire que ce fut là jadis le cours du fleuve; quant aux pétrifications de mâts & de vaisseaux entiers, dont parle Siccard, elles auraient bien besoin, pour être crues, d'être constatées par des Voyageurs plus éclairés que ce Missionnaire.

qui vint se jeter à l'entrée du golfe (a), fît refluer celles de la mer? Le choc de deux masses liquides ne produit qu'un mêlange, dont il résulte bientôt un niveau commun; en faisant abonder plus d'eau, on dût couvrir davantage. Il est vrai que le Voyageur ajoute : *les sables & le limon que le Nil entraîne, s'y amoncelèrent; l'isle du Delta, peu considérable d'abord, sortit des eaux de la mer, dont elle recula les limites.* Mais comment une isle sort-elle de la mer? Les eaux courantes applanissent bien plus qu'elles n'amoncellent : ceci nous conduit à la question de l'exhaussement.

CHAPITRE III.

De l'Exhaussement du Delta.

HÉRODOTE, qui l'a connue aussi bien que la précédente, ne s'est pas expliqué davantage sur ses proportions; mais il a rapporté un fait dont M. Savari s'appuie pour tirer des conséquences positives; voici le précis de son raisonnement :

« Du temps de Mœris, qui vivait cinq cens

(a) Pag. 12. & suiv.

» ans avant la guerre de Troye (*a*), huit coudées
» suffisaient pour inonder le Delta (*Hérod. lib.* 2.)
» dans toute son étendue. Lorsque Hérodote vint
» en Égypte il en fallait quinze; sous l'Empire des
» Romains seize; sous les Arabes dix-sept; au-
» jourd'hui le terme favorable est dix-huit, &
» le Nil croît jusqu'à vingt-deux. Voilà donc, dans
» l'espace de trois mille deux cent quatre-vingt-
» quatre ans, le Delta élevé de quatorze cou-
» dées. »

Oui, si l'on admet les faits tels qu'ils sont présentés; mais en les reprenant dans leurs sources, on trouve des accessoires qui dénaturent & les principes & les conséquences. Citons d'abord le texte d'Hérodote :

« Les Prêtres Égyptiens, dit cet Auteur (*b*), rap-
» portent qu'au temps du Roi Mœris, le Nil
» inondait le Delta, en s'élevant seulement à
» huit coudées. De nos jours, s'il n'en atteint
» seize ou au moins quinze, il ne se répand pas
» sur le pays. Or, depuis la mort de Mœris
» jusqu'à ce moment, il ne s'est pas encore écoulé
» neuf cens ans ».

(*a*) Lettre Ire. p. 12.

(*b*) Lib. II. p. 109.

Calculons :

Calculons : de Mœris à Hérodote 900ans.
d'Hérodote à l'an 1777 2,237
ou deux mille deux cent quarante——————
si l'on veut : total . . . . . 3,140.

Pourquoi cette différence de cent quarante-quatre ans, en excès dans le calcul de M. Savari? Pourquoi suit-il d'autres comptes que ceux de son Auteur? Mais passons sur la chronologie.

Du temps d'Hérodote, il fallait seize coudées, ou au moins quinze pour inonder le Delta. Du temps des Romains, il n'en fallait pas davantage: quinze & seize sont toujours le terme désigné.

Avant Pétrone, dit Strabon, (*a*) *l'abondance ne régnait en Égypte que quand le Nil s'élevait à quatorze coudées.* Mais ce Gouverneur obtenant par art ce que refusait la nature, on a vu *sous sa préfecture l'abondance régner à douze.* Les Arabes ne s'expriment pas autrement. Il existe un livre en cette langue, qui contient le tableau de toutes les crûes du Nil, depuis la première année de l'Hégire (622) jusqu'à la 875e (1470); & cet ouvrage constate que dans les époques les plus récentes, toutes les fois que le Nil a quatorze

(*a*) Lib. 17.

coudées de profondeur dans son lit, il y a récolte & provision pour une année; que s'il en a seize, il y a provision pour deux ans; mais au-dessous de quatorze, & arrivant à dix-huit, il y a disette; ce qui revient exactement au récit d'Hérodote. Le livre que je cite est Arabe, mais ses résultats sont aux mains de tout le monde; il suffit de consulter le mot *Nil* dans la bibliothèque Orientale d'Herbelot, ou les *Extraits* de Kalkachenda, dans le *Voyage* du Docteur Shaw.

La nature des coudées ne peut faire équivoque. Fréret, Danville & M. Bailli, ont prouvé que la coudée Égyptienne, toujours définie de vingt-quatre doigts, égalait vingt & demi de nos pouces (*a*); & la coudée actuelle, appelée *Drâa Masri*, est précisément divisée en vingt-quatre doigts, & revient à vingt & demi de nos pouces. Mais les colonnes employées pour mesurer la hauteur du fleuve, ont subi une altération qu'il importe de ne pas omettre.

» Dans les premiers tems que les Arabes oc-

(*a*) J'en ai mesuré plusieurs avec un pied-de-roi de cuivre, mais j'ai trouvé qu'elles variaient toutes depuis une jusqu'à trois lignes. Le Drâa Stambouli a vingt-huit doigts, ou vingt-quatre pouces moins une ligne.

» cupèrent l'Égypte, a dit *Kalkachenda*, ils s'ap-
» perçurent que lorsque le Nil n'atteignait pas
» le terme de l'abondance, chacun s'empressait de
» faire sa provision pour l'année; ce qui trou-
» blait incontinent l'ordre public. On en porta
» plainte au Kâlif Omar, qui donna ordre à
» *Amrou* d'examiner la chose; & voici ce
» qu'Amrou lui manda : Ayant fait les re-
» cherches que vous nous avez prescrites, nous
» avons trouvé que quand le Nil monte à qua-
» torze coudées, il procure une récolte *suffi-*
» *sante* pour l'année; que s'il atteint seize coudées,
» elle est *abondante;* mais qu'à douze & à dix-huit,
» elle est mauvaise. Or, ce fait étant connu au
» peuple par les proclamations d'usage, il s'en-
» suit des mesures qui portent du trouble dans
» le commerce».

Omar, pour remédier à cet abus, eût peut-être voulu abolir les proclamations; mais la chose n'étant pas praticable, il imagina, sur l'avis d'Aboutaaleb, un expédient qui vint au même but. jusqu'alors la *colonne de mesure*, dite *Nilomètre* (*a*), avait été divisée par coudées de vingt-quatre

(*a*) En Arabe, *meqiâs*, *instrument mesureur. Mesuroir.*

doigts ; Omar la fit détruire, & lui en ſubſtituant une autre qu'il établit dans l'iſle de Rouda, il preſcrivit que les douze coudées inférieures fuſſent compoſées de vingt-huit doigts au-lieu de vingt-quatre, pendant que les coudées ſupérieures reſteraient comme auparavant à vingt-quatre. De-là, il arriva que déſormais, lorſque le Nil marqua douze coudées ſur la colonne, il en avoit réellement quatorze ; car ces douze coudées ayant chacune quatre doigts en excès, il en réſultait une ſurabondance de quarante-huit doigts ou deux coudées. Alors, quand on proclama *quatorze* coudées, terme d'une récolte *ſuffiſante*, l'inondation était réellement au degré *d'abondance* ; la multitude par-tout trompée par les mots, s'en laiſſa impoſer. Mais cette altération n'a pu échapper aux Hiſtoriens Arabes ; & ils ajoutent que les colonnes du *Saïd* ou haute-Égypte, continuèrent d'être diviſées par vingt-quatre doigts; que le terme *dix-huit*, (vieux ſtyle,) fut toujours nuiſible ; que dix-neuf était très-rare, & vingt preſqu'un prodige (*a*).

(*a*) Le Docteur Pocoke, qui a pluſieurs bonnes obſervations ſur le Nil, s'eſt tout-à fait perdu dans l'explication du texte de Kâlkâchenda ; il a cru ſur un premier paſſage louche, que le Nilomètre du temps d'Omar n'était que de douze coudées ; & il a bâti ſur cette erreur un édifice de conjectures fauſſes. *Voyage de Pocoke, tom.* 2 p. 2, 78.

Rien n'eſt donc moins conſtant que la progreſſion alléguée, & nous pouvons établir contr'elle un premier fait, que dans une période connue de dix-huit ſiècles, l'état du Nil n'a pas changé. Comment arrive-t-il donc aujourd'hui qu'il ſe montre ſi différent? Comment, depuis l'an mil quatre cent ſoixante-treize, a-t'il paſſé ſi ſubitement de quinze à vingt deux? Ce problême me paraît facile à réſoudre. Je n'en chercherai pas l'explication dans les faits phyſiques, mais dans les acceſſoires de la choſe. Ce n'eſt point le Nil qui a changé, c'eſt la colonne; ce ſont ſes dimenſions. Le myſtère dont les Turcs l'enveloppent, empêche la plupart des Voyageurs de s'en aſſurer; mais Pocoke, qui parvint à la voir en mil ſept cent trente-neuf, rapporte que tout était confus & inégal dans l'échelle des coudées. Il obſerve même qu'elle lui parut neuve, & cette circonſtance fait penſer que les Turcs, à l'imitation d'Omar, ſe ſont permis une nouvelle altération. Enfin, il eſt un fait qui lève tout doute à cet égard: M. Niébuhr (*a*), qu'on ne ſuſpectera pas d'avoir imaginé une obſervation, ayant meſuré en mil ſept cent ſoixante-deux les veſtiges de l'inondation

(*a*) *Voyage en Arabie*, tom. I. p. 102.

ſur un mur de Djizé, a trouvé que le premier Juin, le Nil avait baiſſé de vingt-quatre pieds de France. Or, vingt-quatre pieds réduits en coudées, à raiſon de vingt pouces & demi chacune, ſont préciſément quatorze coudées un pouce. Il eſt vrai qu'il reſte encore dix-huit jours de décroiſſance; mais en les portant à une demi-coudée par une eſtimation dont Pocoke fournit le terme de comparaiſon (*a*), on n'a que quatorze coudées & demie, qui reviennent exactement au calcul ancien.

Il eſt un dernier fait allégué par M. Savari, auquel je ne puis non plus ſouſcrire ſans reſtriction. *Depuis mon ſéjour en Égypte*, dit-il, lettre première, page quatorze, » j'ai fait deux fois » le tour de Delta, je l'ai même traverſé par » le canal de Menoufe. Le fleuve coulait à » pleines rives dans les grandes branches de Ro» ſette, de Damiette & dans celles qui traverſent » l'intérieur du pays; mais il ne débordait pas ſur » la terre, excepté dans les lieux bas, où l'on ſai-

(*a*) Le 17 Mai la colonne avait onze pieds hors de l'eau; le 3 Juin elle en avait onze & demi : donc en 17 jours il y eut une demie coudée. *Voyage de Pocoke*, tom. II.

» gnait les digues pour arroſer les campagnes
» couvertes de riz. *De-là il conclud* que le Delta
» eſt actuellement dans la ſituation la plus favo-
» rable pour l'agriculture ; parce qu'en perdant
» l'inondation, cette iſle a gagné chaque année
» les trois mois que la Thébaïde reſte ſous les
» eaux. Il faut l'avouer, rien de plus étrange
que ce gain. Si le Delta a gagné à n'être plus
inondé, pourquoi deſira-t-on ſi fort de tout temps,
l'inondation ? — *Les ſaignées y ſuppléent.* — Mais
on a tort de comparer le Delta aux marais de la
Seine. L'eau n'eſt à fleur de terre que vers la mer;
par-tout ailleurs, elle eſt inférieure au niveau
du ſol, & le rivage s'élève d'autant plus qu'on
remonte davantage. Enfin, ſi je dois citer mon té-
moignage, j'atteſte que deſcendant du Kaire à
Roſette par le canal de Manouf, j'ai obſervé,
les vingt ſix, vingt-ſept & vingt-huit Septembre
mil ſept cent quatre-vingt-trois, que, quoique
les eaux ſe retiraſſent depuis plus de quinze jours,
les campagnes étaient encore ſubmergées en
partie, & qu'elles portaient aux lieux découverts
les traces de l'inondation. Le fait allégué par M.
Savari, ne peut donc être attribué qu'à une mau-
vaiſe inondation ; & l'on ne doit point croire

que l'exhauſſement ait changé l'état du Delta (*a*), ni que les Égyptiens ſoient réduits à n'avoir plus d'eau que par des moyens méchaniques, auſſi diſpendieux que bornés (*b*).

Il nous reſte à réſoudre la difficulté des huit coudées de Mœris, & je ne penſe pas qu'elle ait des cauſes d'une autre nature. Il paraît qu'après ce Prince, il arriva une révolution dans les meſures, & que d'une coudée, l'on en fit deux. Cette conjecture eſt d'autant plus probable, que du temps de Mœris, l'Égypte ne formait pas un même Royaume; il y en avait au moins trois d'Aſouan à la mer. Séſoſtris, qui fut poſtérieur à Mœris, les réunit par conquête. Mais après ce Prince, ils rentrèrent dans leur diviſion, qui dura juſqu'à Pſammetik. Cette révolution dans les meſures, conviendrait très-bien à Séſoſtris, qui en opéra une générale dans le

(*a*) Le lit du fleuve s'eſt exhauſſé lui-même comme le reſte du terrein.

(*b*) Dans le bas Delta, on arroſe par le moyen des roues, parce que l'eau eſt à fleur de terre; mais dans le haut Delta, il faut établir des chapelets ſur les roues, ou élever l'eau par des potences mobiles. On en voit beaucoup ſur la route de Roſette au Kaire, & l'on ſe convainc que ce travail pénible a un effet très-borné.

Gouvernement. C'eſt lui qui établit des loix & une adminiſtration nouvelles ; qui fit élever des digues & des chauſſées pour aſſeoir les villes & les villages, & creuſer une quantité de canaux telle, dit Hérodote (*a*), que l'Égypte abandonna les chariots dont elle avait juſqu'alors fait uſage.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que les degrés de l'inondation ne ſont pas les mêmes par toute l'Égypte. Ils ſuivent au contraire une règle de diminution graduelle, à meſure que le fleuve deſcend. A Aſouan, le débordement eſt d'un ſixième plus fort qu'au Kaire ; & lorſque dans cette dernière ville, on compte vingt-ſept pieds, à peine en a-t-on quatre à Roſette & à Damiât. La raiſon en eſt qu'outre la maſſe d'eau qu'abſorbent les terreins, le fleuve, reſſerré dans un ſeul lit & dans une vallée étroite, s'élève davantage : quand au contraire il a paſſé le Kaire, n'étant plus contenu par les montagnes, & ſe diviſant en mille rameaux, il arrive néceſſairement que ſa nappe

(*a*) Hérod. lib. II. Cette anecdote chagrine beaucoup les Chronologiſtes modernes, qui placent Séſoſtris avant Moyſe, au temps duquel les chariots ſubſiſtaient encore ; mais ce n'eſt pas la faute d'Hérodote, ſi l'on n'a pas entendu ſon ſyſtême de chronologie, le meilleur de l'antiquité.

perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface.

On jugera sans doute, d'après ce que j'ai dit, que l'on s'est trop tôt flatté de connaître les termes précis de l'agrandissement & de l'exhaussement du Delta. Mais en rejetant des circonstances illusoires, je ne prétends pas nier le fond même des faits; leur existence est trop bien attestée par le raisonnement & l'inspection du terrein. Par exemple, l'exhaussement du sol me paraît prouvé par un fait sur lequel on a peu insisté. Quand on va de Rosette au Kaire, dans les eaux basses comme en Mars, on remarque à mesure que l'on remonte, que le rivage s'élève graduellement au-dessus de l'eau; en sorte que s'il débordait de deux pieds à Rosette, il déborde de trois & quatre dès Faoué, & de plus de douze au Kaire(*a*): or, en raisonnant sur ce fait, on en peut tirer la preuve d'un exhaussement par dépôt; car la couche du limon étant en proportion avec l'épaisseur des nappes d'eau qui la déposent, elle doit être plus forte ou plus faible, selon que ces nappes

(*a*) Il serait curieux de constater en quelle proportion il continue jusqu'à Asouan. Des Coptes que j'ai interrogés à ce sujet, m'ont assuré qu'il était infiniment plus élevé dans tout le Saïd qu'au Kaire.

sont plus ou moins profondes ; & nous avons vu qu'elles obſervent une gradation analogue d'Aſouan à la mer.

D'un autre côté, l'accroiſſement du Delta s'annonce d'une manière frappante par la forme de l'Égypte ſur la méditerranée. Quand on en conſidère la projection ſur une carte, on voit que le terrein qui eſt dans la ligne du fleuve, ce terrein formé d'une matière étrangère, a pris une ſaillie demi-circulaire, & que les lignes du rivage d'Arabie & d'Afrique qu'il déborde, ont une direction rentrante vers le fond du Delta, qui décèle que jadis ce terrein fut un golfe que le temps a rempli.

Ce comblement commun à tous les fleuves, s'eſt exécuté par un méchaniſme qui leur eſt également commun : les eaux des pluies & des neiges roulant des montagnes dans les vallées, ne ceſſent d'entraîner les terres qu'elles arrachent par leur chûte. La partie peſante de ces débris, comme les cailloux & les ſables, s'arrête bientôt, ſi un courant rapide ne la chaſſe. Mais ſi les eaux ne trouvent qu'un terreau fin & léger, elles s'en chargent en abondance, & en roulent les bancs avec facilité. Le Nil, qui a trouvé de pareils matériaux dans

l'Abyſſinie & l'Afrique intérieure, s'en eſt ſervi pour hâter ſes travaux ; ſes eaux s'en ſont chargées, ſon lit s'en eſt rempli ; ſouvent même il s'en embarraſſe au point d'être gêné dans ſon cours Mais quand l'inondation lui rend ſes forces, il chaſſe ces bancs vers la mer, en même-temps qu'il en amène d'autres pour la ſaiſon ſuivante : arrivées à ſon embouchure, les boues s'entaſſent & forment des grèves, parce que la pente ne donne plus aſſez d'action au courant, & parce que la mer forme un équilibre de réſiſtance. La ſtagnation qui s'enſuit, force la partie tenue, qui juſqu'alors avoit ſurnagé, à ſe dépoſer, & elle ſe dépoſe ſur-tout aux lieux où il y a moins de mouvement, tels que les rivages. Ainſi la côte s'enrichit peu-à-peu des débris du pays ſupérieur, & du Delta même ; car ſi le Nil enlève à l'Abyſſinie pour donner à la Thébaïde, il enlève à la Thébaïde pour porter au Delta, & au Delta pour porter à la mer. Par tout où ſes eaux ont un courant, il dépouille le même ſol qu'il enrichit. Quand on remonte au Kaire dans les eaux baſſes, on voit par tout les bords taillés à pic, s'écrouler par pans. Le Nil qui les mine par le pied, privant d'appui leur terre légère, elle tombe dans ſon lit. Dans les grandes eaux, elle

s'imbibe, se délaye; & lorsque le soleil & la sécheresse reviennent, elle se gerce, & s'écroule encore par grands pans, que le Nil entraîne. C'est ainsi que plusieurs canaux se sont comblés, & que d'autres se sont élargis, en élevant sans cesse le lit du fleuve. Le plus fréquenté de nos jours, celui qui vient de *Nadir* à la branche de Damiette, est dans ce cas. Ce canal, creusé d'abord de main d'homme, est devenu semblable à la Seine en plusieurs endroits. Il supplée même à la branche-mère qui va de *Batn el Baqara à Nadir*, & qui se comble au point que si on ne la dégorge pas, elle finira par devenir terre ferme: la raison en est que le fleuve tend sans cesse à la ligne droite dans laquelle il a plus de force; c'est par cette même raison qu'il a préféré la branche Bolbitine, qui n'était d'abord qu'un canal factice, à la branche Canopique (*a*).

De ce méchanisme du fleuve, il résulte encore que les principaux comblemens doivent se faire sur la ligne des plus grandes embouchures & du plus fort courant; l'aspect du terrein est conforme à cette théorie. En jetant l'œil sur la carte, on s'ap-

(*a*) Hérod. lib. II.

perçoit que la prééminence des terres eſt ſur-tout dans la direction des branches de Roſette & de Damiette. Le terrein latéral & l'intermédiaire ſont demeurés lac & marais, indivis entre le continent & la mer, parce que les petits canaux qui s'y rendent, n'ont pu opérer qu'un comblement imparfait. Ce n'eſt qu'avec la plus grande lenteur que les dépôts & les limons s'élèvent; ſans-doute même ce moyen ne parviendroit jamais à les porter au-deſſus des eaux, s'il ne s'y joignait un autre agent plus actif, qui eſt la mer. C'eſt elle qui travaille ſans relâche à élever le niveau des rives baſſes, au-deſſus de ſes propres eaux. En effet, les flots venant expirer ſur le rivage, pouſſent le ſable & le limon qu'ils rencontrent en arrivant; leur battement accumule enſuite cette digue légère, & lui donne un exhauſſement qu'elle n'eût jamais pris dans des eaux tranquilles. Ce fait eſt ſenſible pour quiconque marche aux bords de la mer, ſur un rivage bas & mouvant; mais il faut que la mer n'ait pas de courant ſur la plage; car ſi elle perd aux lieux où elle eſt en *remous*, elle gagne à ceux où elle eſt en mouvement. Quand les grèves ſont enfin à fleur d'eau, la main des hommes s'en empare.

Mais au-lieu de dire qu'elle en élève le niveau au-dessus de l'eau, on devrait dire qu'elle abaisse le niveau de l'eau au dessous, vu que les canaux que l'on creuse, rassemblent en de petits espaces les nappes qui étaient répandues sur de plus grands (*a*). C'est ainsi que le Delta a dû se former avec une lenteur qui a demandé plus de siècles que nous n'en connaissons; mais le temps ne manque pas à la Nature.

Il reste certainement beaucoup d'observations à faire ou à recommencer dans ce pays; mais, comme je l'ai déjà dit, elles ont de grandes difficultés. Pour les vaincre, il faudrait du temps, de l'adresse & de la dépense; à bien des égards même, les obstacles accessoires sont plus graves que ceux du fond. M. le Baron de Tott en a fait une épreuve récente pour le Nilomètre. En vain a-t-il tenté de séduire les gardiens; en vain a-t-il donné & promis des sequins aux *crieurs*, pour en obtenir les vraies hauteurs du Nil; leurs rapports contradictoires ont prouvé leur mauvaise

(*a*) Cette quantité de canaux est une raison qui peut faire varier les degrés de l'inondation; car s'il y en a beaucoup, & qu'ils soient profonds, l'eau s'écoulera plus vîte, & s'élevera moins; s'il y en a peu, & qu'ils soient superficiels, il arrivera le contraire.

foi ou leur ignorance commune. On dira peut-être qu'il faudrait établir des colonnes dans des maisons particulières; mais ces opérations, simples en théorie, sont impossibles en pratique: on s'exposerait à des risques trop graves. Cette curiosité même que les Francs portent avec eux, chagrine de plus en plus les Turcs. Ils pensent que l'on en veut à leur pays; & ce qui se passe de la part des Russes, joint à des préjugés répandus, affermit leurs soupçons. C'est un bruit général dans l'Empire à ce moment, que *les temps prédits sont arrivés; que la puissance & la religion des Musulmans vont être détruites que le Roi Jaune; va venir établir un Empire nouveau, &c.* Mais il est temps de reprendre nos idées.

Je passe légèrement sur la saison (*a*) du débordement, assez connue, sur sa gradation insensible & non subite comme celle de nos rivières; sur ses diversités, qui le montrent tantôt faible & tantôt fort, quelquefois même nul: cas très-rare, mais dont on cite deux ou trois exemples. Tous ces objets sont trop connus pour les répéter; on

(*a*) On l'assigne au 19 Juin précis, mais il serait difficile d'en déterminer les premiers instans aussi rigoureusement que le veulent faire les Coptes.

fait

ſait également que les cauſes de ces phénomènes, qui furent un énigme pour les anciens (*a*), n'en ſont plus un pour les Européens. Depuis que leurs Voyageurs leur ont appris que l'Abyſſinie, & la partie adjacente de l'Afrique, ſont inondées de pluies en Mai, Juin & Juillet, ils ont conclu, avec raiſon, que ce ſont ces pluies qui, par la diſpoſition du terrein, affluant de mille rivières, ſe raſſemblent dans une même vallée, pour venir ſur des rives lointaines, offrir le ſpectacle impoſant d'une maſſe d'eau qui emploie trois mois à s'écouler. On laiſſe au Phyſiciens grecs cette action des vents de nord ou étéſiens, qui, par une prétendue preſſion, arrêtaient le cours du fleuve; il eſt même étonnant qu'ils ayent jamais admis cette explication; car le vent n'agiſſant que ſur la ſurface de l'eau, il n'empêche point le fond d'obéir à la pente. En vain des modernes ont allégué l'exemple de la Méditerranée, qui, par la durée des vents d'*eſt*, découvre la côte de Syrie d'un pied ou un pied & demi, pour recouvrir de la même quantité celles d'Eſ-

(*a*) Cependant Démocrite l'avait deviné. Voyez *Hiſt.* de Diodore de Sicile, lib. II.

pagne & de Provence ; & qui, par les vents d'oueſt, opère l'inverſe : il n'y a aucune comparaiſon entre une mer ſans pente & un fleuve, entre la nappe de la Méditerranée & celle du Nil, entre vingt-ſix pieds & dix-huit pouces.

CHAPITRE IV.

Des Vents, & de leurs phénomènes.

Ces vents de nord, dont le retour a lieu chaque année aux mêmes époques, ont un emploi plus vrai, celui de porter en Abyſſinie une prodigieuſe quantité de nuages. Depuis Avril juſqu'en Juillet, on ne ceſſe d'en voir remonter vers le ſud, & l'on ſerait quelquefois tenté d'en attendre de la pluie ; mais cette terre brûlée leur demande en vain un bienfait qui doit lui revenir ſous une autre forme. Jamais il ne pleut dans le Delta en été ; dans tout le cours de l'année même, il y pleut rarement & en petite quantité. L'année 1761, obſervée par M. Niebuhr, fut un cas extraordinaire que l'on cite encore. Les accidens que les pluies cauſèrent dans la baſſe Égypte,

dont une foule de villages, bâtis en terre, s'écroulèrent, prouvent assez qu'on y regarde comme rare cette abondance d'eau. Il faut d'ailleurs observer qu'il pleut d'autant moins que l'on s'élève davantage vers le Saïd. Ainsi, il pleut plus souvent à Alexandrie & à Rosette qu'au Kaire, & au Kaire qu'à *Minié*. La pluie est presqu'un prodige à *Djirdjé*. Nous autres Habitans de contrées humides, nous ne concevons pas comment un pays peut subsister sans pluie (*a*); mais dans l'Égypte, outre la somme d'eau dont la terre fait provision lors de l'inondation, les rosées qui tombent dans les nuits d'été, suffisent à la végétation. Les melons, appelés *pasteques*, en sont une preuve sensible; car souvent ils n'ont au pied qu'une poussière sèche, & cependant leurs feuilles ne manquent pas de fraîcheur. Ces rosées ont de commun avec les pluies qu'elles sont plus abondantes vers la mer, & plus faibles à mesure qu'elles s'en éloignent; & elles en diffèrent en ce qu'elles sont moindres l'hiver, &

(*a*) Lorsqu'il tombe de la pluie en Égypte & en Palestine, c'est une joie générale de la part du peuple; il s'assemble dans les rues, il chante, il s'agite & crie à pleine tête, ya, allah! ya mobârek! *c'est-à-dire : ô dieu! ô béni! &c.*

plus fortes l'été. A Alexandrie, dès le coucher du soleil, en Avril, les vêtemens & les terrasses sont trempés comme s'il eût plu. Comme les pluies encore, ess rosées sont fortesou faibles à raison de l'espèce du vent qui souffle. Le sud & le sud-est n'en donnent point ; le nord en apporte beaucoup, & l'oueſt encore davantage. On explique aisément ces différences, quand on observe que les deux premiers viennent des déserts de l'Afrique & de l'Arabie, où ils ne trouvent pas une goutte d'eau ; que le nord, au contraire, & l'oueſt chassent sur l'Egypte l'évaporation de la Méditerranée, qu'ils traversent l'une dans le sens de largeur, & l'autre dans toute sa longueur. Je trouve même, en comparant mes observations à ce sujet en Provence, en Syrie & en Égypte, à celles de M. Niebuhr, en Arabie & à Bombai, que cette position respective des mers & des continens, est la cause des diverses qualités d'un même vent qui se montre pluvieux dans un pays, pendant qu'il est toujours sec dans l'autre ; ce qui dérange beaucoup les systêmes des Astrologues anciens & modernes, sur les influences des planètes.

Un autre phénomène aussi remarquable, est

le retour périodique de chaque vent, & ſon appropriation, pour ainſi dire, à certaines ſaiſons de l'année. L'Égypte & la Syrie offrent en ce genre une régularité digne de fixer l'attention.

En Égypte, lorſque le ſoleil ſe rapproche de nos zônes, les vents qui ſe tenaient dans les parties de l'eſt, paſſent aux rumbs de nord, & s'y fixent. Pendant Juin, ils ſoufflent conſtamment nord & nord-oueſt; auſſi eſt-ce la vraie ſaiſon du paſſage au levant, & un vaiſſeau peut eſpérer de jeter l'ancre en Chypre ou à Alexandrie, le quatorzième & quelquefois le onzième jour de ſon départ de Marſeille. Les vents continuent en Juillet de ſouffler nord, variant à droite & à gauche, du nord-oueſt au nord-eſt. Sur la fin de Juillet, dans tout le cours d'Août, & la moitié de Septembre, ils ſe fixent nord pur, & ils ſont modérés, plus vifs le jour, plus calmes la nuit; alors même il règne ſur la Méditerranée une bonace générale, qui prolonge les retours en France juſqu'à ſoixante-dix & quatre-vingt jours.

Sur la fin de Septembre, lorſque le ſoleil repaſſe la ligne, les vents reviennent vers l'eſt, & ſans y être fixés, ils en ſoufflent plus que d'aucun autre rumb, le nord ſeul excepté. Les vaiſſeaux

profitent de cette saison, qui dure tout Octobre & une partie de Novembre, pour revenir en Europe, & les traversées pour Marseille, sont de trente à trente cinq jours. A mesure que le soleil passe à l'autre tropique, les vents deviennent plus variables, plus tumultueux ; leurs régions les plus constantes, sont le nord, le nord-oueſt & l'oueſt. Ils se maintiennent tels en Décembre, Janvier & Février, qui, pour l'Égypte comme pour nous, sont la saison d'hiver. Alors les vapeurs de la Méditerranée, entassées & appesanties par le froid de l'air, se rapprochent de la terre, & forment les brouillards & les pluies. Sur la fin de Février & en Mars, quand le soleil revient vers l'équateur, les vents tiennent plus que dans aucun autre temps des rumbs de midi. C'eſt dans ce dernier mois, & pendant celui d'Avril, qu'on voit régner le sud-eſt, le sud pur & le sud-oueſt. Ils sont mêlés d'oueſt, de nord & d'eſt ; celui ci devient le plus habituel sur la fin d'Avril ; & pendant Mai, il partage avec le nord l'empire de la mer, & rend les retours en France encore plus courts que dans l'autre équinoxe.

Du Vent chaud ou Kamsîn.

Ces vents du sud dont je viens de parler, ont en Égypte le nom générique de vents de *cinquante* (jours), (*a*) non qu'ils durent cinquante jours de suite; mais parce qu'ils paroissent plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe. Les Voyageurs les ont fait connoître en Europe sous le nom de vents *empoisonnés* (*b*), ou plus correctement, *vents chauds du Désert*. Telle est en effet leur propriété; elle est portée à un point si excessif, qu'il est difficile de s'en faire une idée sans l'avoir éprouvée; mais on en peut comparer l'impression à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four bannal, au moment qu'on en tire le pain. Quand ces vents commencent à souffler, l'air prend un aspect inquiétant. Le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le soleil perd son éclat, & n'offre plus qu'un disque violace. L'air

(*a*) En Arabe, *kamsîn*; mais le *k* représente le *jota* espagnol ou *ch* allemand.

(*b*) Les Arabes du Désert, les appellent *semoum* ou *poison*; & les Turcs *châmyelé*, ou vent de Syrie, dont on a fait vent *samiel*.

n'eſt pas nébuleux, mais gris & poudreux, & réellement il eſt plein d'une pouſſière très-déliée, qui ne ſe dépoſe pas, & qui pénètre par-tout. Ce vent, toujours léger & rapide, n'eſt pas d'abord très-chaud; mais à meſure qu'il prend de la durée, il croît en intenſité. Les corps animés le reconnoiſſent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, ſe contracte & ſe tourmente. La reſpiration devient courte, laborieuſe, la peau eſt sèche, & l'on eſt dévoré d'une chaleur interne. On a beau ſe gorger d'eau, rien ne rétablit la tranſpiration. On cherche en vain la fraîcheur. Les corps qui avoient coutume de la donner, trompent la main qui les touche. Le marbre, le fer, l'eau, quoique le ſoleil ſoit voilé, ſont chauds. Alors on déſerte les rues, & le ſilence règne comme pendant la nuit. Les habitans des villes & des villages s'enferment dans leurs maiſons, & ceux du Déſert dans leurs tentes ou dans des puits creuſés en terre, où ils attendent la fin de ce genre de tempête. Communément elle dure trois jours. Si elle paſſe, elle devient inſupportable. Malheur aux Voyageurs qu'un tel vent ſurprend en route loin de tout aſyle; ils en

ſubiſſent tout l'effet qui, eſt quelquefois porté juſqu'à la mort. Le danger eſt ſur-tout au moment des rafales; alors la vîteſſe accroît la chaleur, au point de tuer ſubitement. Cette mort eſt une vraie ſuffocation; le poumon reſpirant à vuide, entre en convulſion; la circulation ſe trouble dans les vaiſſeaux; tout le ſang chaſſé par le cœur afflue à la tête & à la poitrine; & de-là cette hémorrhagie par le nez & la bouche qui arrive après la mort. Ce vent attaque ſur-tout les gens replets, & ceux en qui la fatigue a briſé le reſſort des muſcles & des vaiſſeaux. Le cadavre reſte long-temps chaud; il enfle, devient bleu & ſe déchire aiſément: accidens qui tous dénotent la fermentation putride qui s'établit dans les corps des animaux, lorſque les humeurs y deviennent ſtagnantes. On ſe dérobe à ces accidens, en ſe bouchant le nez & la bouche avec des mouchoirs; un moyen efficace, eſt celui des chameaux, qui enfoncent le nez dans le ſable, & y attendent que la rafale s'appaiſe.

Une autre qualité de ce vent, eſt ſon extrême ſiccité; elle eſt telle, que l'eau dont on arroſe un appartement, s'évapore en peu de minutes; par cette extrême avidité, il flétrit & dépouille les

plantes, & en pompant trop ſubitement l'émanation des corps animés, il criſpe la peau, ferme les pores, & cauſe cette chaleur fébrile qui accompagne toute tranſpiration ſupprimée.

Ces vents chauds ne ſont point particuliers à l'Égypte, ils ont lieu en Syrie, plus cependant ſur la côte & dans le déſert que ſur les montagnes. M. Niebuhr les a trouvés en Arabie, à Bombai, dans le Diarbekr; l'on en éprouve auſſi en Perſe, en Afrique & même en Eſpagne; par-tout leurs effets ſe reſſemblent, mais leur direction diffère ſelon les lieux. En Égypte, le plus violent vient du ſud ſud oueſt; à la *Mecque*, il vient de l'eſt; à *Surate*, du nord; à *Baſra*, du nord-oueſt; à *Bagdad*, de l'oueſt, & en *Syrie*, du ſud-eſt. Ce contraſte, qui embarraſſe au premier coup-d'œil, devient à la réflexion le moyen de réſoudre l'énigme. En examinant les ſites géographiques, on trouve que c'eſt toujours des continens déſerts que vient le vent chaud; & en effet, il eſt naturel que l'air qui couvre les immenſes plaines de la Lybie & de l'Arabie, n'y trouvant ni ruiſſeaux, ni lacs, ni forêts, s'y échauffe par l'action d'un ſoleil ardent, par la réflection du ſable, & prenne le degré de chaleur & de ſéchereſſe dont

il eſt capable. S'il ſurvient une cauſe quelconque qui détermine un courant à cette maſſe, elle s'y précipite, & porte avec elle les qualités étonnantes qu'elle a acquiſes : il eſt ſi vrai que ces qualités ſont dûes à l'action du ſoleil ſur les ſables, que ces mêmes vents n'ont point dans toutes les ſaiſons la même intenſité. En Égypte, par exemple, on aſſure que les vents du ſud, en Décembre & Janvier, ſont auſſi froids que le nord; & la raiſon en eſt, que le ſoleil, paſſé à l'autre tropique, n'embraſe plus l'Afrique ſeptentrionale, & que l'Abyſſinie, ſi montueuſe, eſt couverte de neige : il faut que le ſoleil ſe ſoit rapproché de l'équateur, pour produire ces phénomènes. Par une raiſon ſemblable, le ſud a un effet bien moindre en Chypre, où il arrive rafraîchi par les vapeurs de la Méditerranée. Dans cette Iſle, c'eſt le nord qui le remplace : on s'y plaint qu'en été il eſt d'une chaleur inſupportable, pendant qu'il eſt glacial en hiver ; ce qui réſulte évidemment de l'état de l'Aſie mineure, qui, dans l'été, eſt embraſée, pendant qu'en hiver elle eſt couverte de glaces. Au reſte, ce ſujet offre une foule de problêmes faits pour piquer la curioſité d'un Phyſicien. Ne ſeroit-il pas en effet intéreſſant de ſavoir, 1°.

d'où vient ce rapport des saisons & de la marche du soleil à l'espèce des vents, & aux régions d'où ils soufflent?

2°. Pourquoi, sur toute la Méditerranée, les rumbs de nord sont les plus habituels, au point que sur douze mois, on peut dire qu'ils en règnent neuf?

3°. Pourquoi les vents d'est reviennent si régulièrement après les équinoxes, & pourquoi à cette époque, il y a communément un coup de vent plus fort?

4° Pourquoi les rosées sont plus abondantes en été qu'en hiver; & pourquoi les nuages étant un effet de l'évaporation de la mer, & l'évaporation étant plus forte l'été que l'hiver, il y a cependant plus de nuages l'hiver que l'été?

5°. Enfin, pourquoi la pluie est si rare en Égypte, & pourquoi les nuages se rendent de préférence en Abyssinie?

Mais il est temps d'achever le tableau physique que j'ai commencé.

CHAPITRE V.

Du Climat & de l'Air.

LE climat de l'Égypte passe avec raison pour très chaud, puisqu'en Juillet & Août, le thermomètre de Réaumur se soutient dans les appartemens les plus tempérés à 24 & 25° au-dessus de la glace. Au Saïd, il monte encore plus haut, quoique je ne puisse rien dire de précis à cet égard. Le voisinage du soleil, qui dans l'été est presque perpendiculaire, est sans doute une cause première de cette chaleur; mais quand on considère que d'autres pays, sous la même latitude, sont plus frais, on juge qu'il en existe une seconde cause aussi puissante que la première, laquelle est le niveau du terrein peu élevé au-dessus de la mer. A raison de cette température, l'on ne doit distinguer que deux saisons en Égypte, le printems & l'été, c'est-à-dire, la fraîcheur & les chaleurs. Ce second état dure depuis Mars jusqu'en Novembre, & même dès la fin de Février, le soleil, à neuf heures du matin, n'est pas supporta-

ble pour un Européen. Dans toute cette saison, l'air est embrâsé, le ciel étincelant, & la chaleur accablante pour les corps qui n'y sont pas habitués. Sous l'habit le plus léger & dans l'état du plus grand repos, on fond en sueur. Elle devient même si nécessaire, que la moindre suppression est une maladie; ensorte qu'au-lieu du salut ordinaire : *comment vous portez-vous ?* on devrait dire : *comment suez-vous ?* L'éloignement du soleil tempère un peu ces chaleurs. Les vapeurs de la terre, abreuvée par le Nil, & celles qu'apportent les vents d'oueſt & de nord, absorbant le feu répandu dans l'air, procurent une fraîcheur agréable, & même des froids piquans, si l'on en voulait croire les naturels & quelques Négocians Européens; mais les Égyptiens, presque nuds & accoutumés à suer, frissonnent à la moindre fraîcheur. Le thermomètre, qui se tient au plus bas en Février à neuf & huit degrés de Réaumur au-dessus de la glace, fixe nos idées à cet égard, & l'on peut dire que la neige & la grêle sont des phénomènes que tel Égyptien de cinquante ans n'a jamais vus. Quant à nos Négocians, ils doivent leur sensibilité à l'abus des fourrures; il est porté au point que dans l'hiver, ils ont souvent

deux ou trois enveloppes de renard, & que dans les ardeurs de Juin, ils conſervent l'hermine ou le petit-gris ; ils prétendent que la fraîcheur qu'on éprouve à l'ombre en eſt une raiſon indiſpenſable ; & en effet les courans de nord & d'oueſt qui règnent preſque toujours, établiſſent une aſſez grande fraîcheur par-tout où le ſoleil ne donne pas ; mais le nœud ſecret & plus véritable, eſt que la peliſſe eſt le galon de la Turquie & l'objet favori du luxe ; elle eſt l'enſeigne de l'opulence, l'étiquette de la dignité, parce que l'inveſtiture des places importantes eſt toujours conſtatée par le préſent d'une peliſſe, comme ſi l'on voulait dire à l'homme qu'on en revêt, qu'il eſt déſormais aſſez grand Seigneur pour ne s'occuper qu'à ſuer.

Avec ces chaleurs & l'état marécageux qui dure trois mois, on pourrait croire que l'Égypte eſt un pays mal-ſain ; ce fut ma première penſée en y arrivant ; & lorſque je vis au Kaire les maiſons de nos Négocians aſſiſes le long du *Kalidj*, où l'eau croupit juſqu'en Avril, je crus que les exhalaiſons devaient leur cauſer bien des maladies ; mais leur expérience trompe cette théorie ; les émanations des eaux ſtagnantes, ſi

meurtrières en Chypre & à Alexandrette, n'ont point cet effet en Égypte. La raiſon m'en paraît dûe à la ſiccité habituelle de l'air établie, & par le voiſinage de l'Afrique & de l'Arabie, qui aſpirent ſans ceſſe l'humidité, & par les courans perpétuels des vents qui paſſent ſans obſtacle. Cette ſiccité eſt telle, que les viandes expoſées, même en été, au vent du nord, ne ſe putréfient point, mais ſe deſſèchent & ſe durciſſent à l'égal du bois. Les déſerts offrent des cadavres ainſi deſſéchés, qui ſont devenus ſi légers, qu'un homme ſoulève aiſément d'une ſeule main la charpente entière d'un chameau (*a*).

A cette ſéchereſſe, l'air joint un état ſalin dont les preuves s'offrent par-tout. Les pierres ſont rongées de natron, & l'on en trouve dans les lieux humides de longues aiguilles cryſtalliſées que l'on prendrait pour du ſalpêtre. Le mur du jardin des Jéſuites au Kaire, bâti avec des briques & de la terre, eſt par-tout recouvert d'une croûte de ce natron, épaiſſe comme un écu de ſix

(*a*) Cependant il faut obſerver que l'air, ſur la côte, eſt infiniment moins ſec qu'en remontant dans les terres; auſſi ne peut-on laiſſer, à Alexandrie & à Roſette, du fer expoſé vingt-quatre heures à l'air qu'il ne ſoit tout rouillé.

livres,

livres; & lorsqu'on a inondé les quarrés de ce jardin avec l'eau du *Kalidj*, on voit à sa retraite la terre brillant de toutes parts de cryſtaux blancs que l'eau n'a certainement pas apportés, puiſqu'elle ne donne aucun indice de ſel au goût & à la diſtillation.

C'eſt ſans doute cette propriété de l'air & de la terre, jointe à la chaleur, qui donne à la végétation une activité preſque incroyable dans nos climats froids. Par-tout où les plantes ont de l'eau, leurs développemens ſe font avec une rapidité prodigieuſe. Quiconque va au Kaire ou à Roſette, peut conſtater que l'eſpèce de courge appelée *qara*, pouſſe en vingt-quatre heures des ſilons de près de quatre pouces de long; mais une obſervation importante par laquelle je termine, eſt que ce ſol paraît excluſif & intolérant. Les plantes étrangères y dégénèrent rapidement: ce fait eſt conſtaté par des expériences journalières. Nos Négocians ſont obligés de renouveler chaque année les graines, & de faire venir de Malthe des choux-fleurs, des bettraves, des carottes & des ſalſifis: ces graines ſemées réuſſiſſent d'abord très-bien; mais ſi l'on sème enſuite les graines qu'elles produiſent, il n'en

réſulte que des plantes étiolées. Pareille choſe eſt arrivée aux abricots, aux poires & aux pêches qu'on a tranſportés à Roſette. La végétation de cette terre paraît trop bruſque pour bien nourrir des tiſſus ſpongieux & charnus; il faudrait que la Nature s'y fût accoutumée par gradation, & que le climat ſe les fût appropriés par les ſoins de la culture.

ÉTAT POLITIQUE DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE VI.

Des diverſes races des Habitans de l'Égypte.

Au milieu des révolutions, qui n'ont ceſſé d'agiter la fortune des peuples, il eſt peu de pays qui ayent conſervé purs & ſans mélange leurs Habitans naturels & primitifs. Par-tout cette même cupidité qui porte les individus à empiéter ſur leurs propriétés reſpectives, a ſuſcité les Nations les unes contre les autres : l'iſſue de ce choc d'intérêts & de forces, a été d'introduire dans les États un Étranger vainqueur qui, tantôt uſurpateur inſolent, a dépouillé la Nation vaincue du domaine que la Nature lui avait accordé ; & tantôt conquérant plus timide ou plus civiliſé, s'eſt contenté de participer à des avantages que ſon ſol natal lui avait refuſés. Par-là, ſe ſont

établies dans les États, des races diverſes d'Habitans, qui quelquefois ſe rapprochant de mœurs & d'intérêts, ont mêlé leur ſang; mais qui, le plus ſouvent diviſés par des préjugés politiques ou religieux, ont vécu raſſemblés ſur le même ſol, ſans jamais ſe confondre. Dans le premier cas, les races perdant par leur mélange les caractères qui les diſtinguaient, ont formé un peuple homogène, où l'on n'a plus apperçu les traces de la révolution. Dans le ſecond, demeurant diſtinctes, leurs différences perpétuées ſont devenues un monument qui a ſurvécu aux ſiècles, & qui peut, en quelques cas, ſuppléer au ſilence de l'Hiſtoire.

Tel eſt le cas de l'Égypte: enlevée depuis vingt-trois ſiècles à ſes propriétaires naturels, elle a vu s'établir ſucceſſivement dans ſon ſein, des Perſes, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, & enfin, cette race de Tartares connue ſous le nom de Turcs Ottomans. Parmi tant de peuples, pluſieurs y ont laiſſé des veſtiges de leur paſſage; mais comme dans leur ſucceſſion, ils ſe ſont mêlés, il en eſt réſulté une confuſion qui rend moins facile à connaître le caractère de chacun. Cependant on peut encore diſtinguer la population de l'Égypte, en quatre races principales d'Habitans.

La première & la plus répandue, eſt celle des Arabes, qu'on doit diviſer en trois claſſes; 1°. la poſtérité de ceux qui, lors de l'invaſion de ce pays par Amrou, l'an 640, accoururent de l'Hedjâz & de toutes les parties de l'Arabie s'établir dans ce pays, juſtement vanté pour ſon abondance. Chacun s'empreſſa d'y poſſéder des terres, & bientôt le Delta fut rempli de ces étrangers, au préjudice des Grecs vaincus. Cette première race, qui s'eſt perpétuée dans la claſſe actuelle des *fellâhs* ou *laboureurs*, & des artiſans, a conſervé ſa phyſionomie originelle; mais elle a pris une taille plus forte & plus élevée; effet naturel d'une nourriture plus abondante que celle des déſerts. En général, les payſans d'Égypte atteignent cinq pieds quatre pouces; pluſieurs vont à cinq pieds ſix & ſept; leur corps eſt muſculeux ſans être gras, & robuſte comme il convient à des hommes endurcis à la fatigue. Leur peau hâlée par le ſoleil eſt preſque noire; mais leur viſage n'a rien de choquant. La plupart ont la tête d'un bel oval, le front large & avancé, & ſous un ſourcil noir, un œil noir, enfoncé, & brillant; le nez aſſez grand ſans être aquilin, la bouche bien taillée, & toujours de belles dents.

Les habitans des villes, plus mélangés, ont une physionomie moins uniforme, moins prononcée. Ceux des villages, au contraire, ne s'alliant jamais que dans leurs familles, ont des caractères plus généraux, plus constans, & quelque chose de rude dans la mine, qui tire sa cause des passions d'une âme sans cesse aigrie par l'état de guerre & de tyrannie qui les environne.

2°. Une deuxième classe d'Arabes est celle des Africains ou Occidentaux (*a*) venus à diverses reprises & sous divers Chefs se réunir à la première; comme elle, ils descendent des conquérans Musulmans qui chassèrent les Grecs de la Mauritanie; comme elle, ils exercent l'Agriculture & les métiers; mais ils sont plus spécialement répandus dans le *Saïd*, où ils ont des villages, & même des Princes particuliers.

La troisième classe est celle des *Bedouins* ou hommes des déserts (*b*), connus des Anciens sous le nom de *Scenites*, c'est-à-dire, habitant sous des tentes. Parmi ceux-là, les uns, dispersés par familles,

(*a*) En Arabe, *magârbe*, pluriel de *magrebi*, homme du *garb*, ou *couchant*: ce sont nos *barbaresques*.

(*b*) En Arabe, *bedâoui*, formé de *bêd*, *désert*, *pays sans habitations*.

habitent les rochers, les cavernes, les ruines & les lieux écartés où il y a de l'eau; les autres, réunis par Tribus, campent sous des tentes basses & enfumées, & passent leur vie dans un voyage perpétuel. Tantôt dans le désert, tantôt sur les bords du fleuve, ils ne tiennent à la terre qu'autant que l'intérêt de leur sûreté ou la subsistance de leurs troupeaux les y attachent. Il est des Tribus qui, chaque année, après l'inondation, arrivent du sein de l'Afrique pour profiter des herbes nouvelles, & qui au printemps se renfoncent dans le désert; d'autres sont stables en Égypte, & y louent des terreins qu'elles ensemencent & changent annuellement. Toutes observent entr'elles des limites convenues qu'elles ne franchissent point, sous peine de guerre. Toutes ont à-peu-près le même genre de vie, les mêmes usages, les mêmes mœurs. Ignorans & pauvres, les Bedouins conservent un caractère original distinct des Nations qui les environnent. Pacifiques dans leur camp, ils sont par-tout ailleurs dans un état habituel de guerre. Les laboureurs qu'ils pillent, les haïssent; les voyageurs qu'ils dépouillent, en médisent; les Turcs qui les craignent, les divisent & les corrompent. On estime que leurs Tribus

en Égypte pourroient former 30,000 cavaliers; mais ces forces ſont tellement diſperſées & déſunies, qu'on les y traite comme des voleurs & des vagabonds.

Une ſeconde race d'habitans eſt celle des *Coptes*, appelés en Arabe *el Qoubt*. On en trouve pluſieurs familles dans le Delta; mais le grand nombre habite le *Saïd*, où ils occupent quelquefois des villages entiers. L'Hiſtoire & la tradition atteſtent qu'ils deſcendent du peuple dépouillé par les Arabes, c'eſt-à-dire, de ce mélange d'Égyptiens, de Perſes, & ſur-tout de Grecs, qui, ſous les Ptolomées & les Conſtantins, ont ſi long-temps poſſédé l'Égypte. Ils diffèrent des Arabes par leur religion, qui eſt le Chriſtianiſme; mais ils ſont encore diſtincts des chrétiens par leur ſecte, qui eſt celle d'Eutychès. Leur adhéſion aux opinions théologiques de cet homme, leur a attiré de la part des autres Grecs des perſécutions qui les ont rendus irréconciliables. Lorſque les Arabes conquirent le pays, ils en profitèrent pour les affoiblir mutuellement. Les *Coptes* ont fini par expulſer leurs rivaux; & comme ils connaiſſent de tout temps l'adminiſtration intérieure de l'Égypte, ils ſont devenus les dépoſitaires des

regiſtres des terres & des Tribus. Sous le nom d'*Écrivains*, ils ſont au Kaire les *Intendans*, les *Secrétaires* & les *Traitans* du Gouvernement & des Beks. Ces *Écrivains*, mépriſés des *Turcs* qu'ils ſervent, & haïs des payſans qu'ils vexent, forment une eſpèce de Corps dont eſt chef l'Écrivain du *Commandant* principal. C'eſt lui qui diſpoſe de tous les emplois de cette partie, qu'il n'accorde, ſelon l'eſprit de ce Gouvernement, qu'à prix d'argent.

On prétend que le nom des *Coptes* leur vient de la ville de *Coptos*, où ils ſe retirèrent, dit-on, lors des perſécutions des Grecs ; mais je lui crois une origine plus naturelle & plus ancienne. Le terme Arabe *Qoupti*, un *obte*, me ſemble une altération évidente du Grec *Ai-goupti-os*, un *Égyptien* ; car on doit remarquer que *y*, était prononcé *ou*, chez les anciens Grecs, & que les Arabes n'ayant ni *p* ni *g* devant *a o u*, remplacent toujours ces lettres par *q* & *b* : les *Coptes* ſont donc proprement les repréſentans des *Égyptiens* (*a*) ; ils ont *dj* qui ne varie point

(*a*) D'autant mieux qu'on les retrouve au Saïd dès avant Dioclétien, & qu'il paraît que le Saïd fut moins rempli par les Grecs que le Delta.

devant les voyelles, comme notre *g*; & il eſt un fait ſingulier, qui rend cette acception encore plus probable. En conſidérant le viſage de beaucoup d'individus de cette race, je lui ai trouvé un caractère particulier qui a fixé mon attention: tous ont un ton de peau jaunâtre & fumeux, qui n'eſt ni Grec ni Arabe; tous ont le viſage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrâſé, la lèvre groſſe; en un mot, une vrai figure de Mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat (*a*), lorſqu'ayant été viſiter le Sphinx, ſon aſpect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractériſée *Nègre* dans tous ſes traits, je me rappelai ce paſſage remarquable d'Hérodote, où il

(*a*) En effet, j'obſerve que la figure des Nègres repréſente préciſément cet état de contraction que prend notre viſage, lorſqu'il eſt frappé par la lumière & une forte réverbération de chaleur. Alors le ſourcil ſe fronce; la pomme des joues s'élève; la paupière ſe ſerre; la bouche fait *la moue*. Cette contraction, qui a lieu perpétuellement dans le pays nud & chaud des Nègres, n'a-t-elle pas dû devenir le caractère propre de leur figure? Le grand froid, le vent & la neige opèrent le même effet, & il ſe retrouve avec ces circonſtances chez les Tartares, pendant que dans les zônes tempérées, où cet état n'a pas lieu, les traits ſont allongés, les yeux plus à fleur-de-tête, & toute la figure plus épanouie.

dit (*a*) : *Pour moi, j'eſtime que les Colches ſont une colonie des Égyptiens, parce que, comme eux, ils ont la peau noire & les cheveux crêpus ;* c'eſt-à-dire, que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'eſpèce de tous les naturels d'Afrique ; & dès-lors, on explique comment leur ſang, allié depuis pluſieurs ſiècles à celui des Romains & des Grecs, a dû perdre l'intenſité de ſa première couleur, en conſervant cependant l'empreinte de ſon moule originel. On peut même donner à cette obſervation une étendue très-générale, & poſer en principe, que la phyſionomie eſt une ſorte de monument propre en bien des cas à conſtater ou éclaircir les témoignages de l'Hiſtoire, ſur les origines des peuples. Parmi-nous, un laps de neuf cents ans n'a pu effacer la nuance qui diſtinguait les habitans des Gaules, de ces *hommes du Nord*, qui, ſous Charles-le-Gros, vinrent occuper la plus riche de nos Provinces. Les Voyageurs qui vont par mer de Normandie en Danemarck, parlent avec ſurpriſe de la reſſemblance fraternelle des habitans de ces deux contrées, conſervée malgré la diſtance des lieux & des temps. La même obſerva-

(*a*) Lib. 2. p. 150.

tion se présente, quand on passe de Franconie en Bourgogne ; & si l'on parcourait avec attention la France, l'Angleterre ou toute autre contrée, on y trouverait la trace des émigrations écrite sur la face des habitans. Les Juifs n'en portent-ils pas d'ineffaçables, en quelque lieu qu'ils soient établis ? Dans les États où la Noblesse représente un Peuple étranger introduit par conquête, si cette Noblesse ne s'est point alliée aux indigènes, ses individus ont une empreinte particulière. Le sang Kalmouque se distingue encore dans l'Inde ; & si quelqu'un avait étudié les diverses Nations de l'Europe & du nord de l'Asie, il retrouverait peut-être des analogies qu'on a oubliées.

Mais en revenant à l'Égypte, le fait qu'elle rend à l'Histoire, offre bien des réflexions à la Philosophie. Quel sujet de méditation, de voir la barbarie & l'ignorance actuelles des Coptes, issues de l'alliance du génie profond des Égyptiens, & de l'esprit brillant des Grecs ; de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave & l'objet de nos mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences, & jusqu'à l'usage de la parole ; d'imaginer enfin, que

c'eſt au-milieu des peuples qui ſe diſent les plus amis de la liberté & de l'humanité, que l'on a ſanctionné le plus barbare des eſclavages, & mis en problême *ſi les hommes noirs ont une intelligence de l'eſpèce des hommes blancs!*

Le langage eſt un autre monument dont les indications ne ſont pas moins juſtes ni moins inſtructives. Celui dont uſaient ci-devant les *Coptes*, s'accorde à conſtater les faits que j'établis. D'un côté, la forme de leurs lettres & la majeure partie de leurs mots, démontrent que la Nation Grecque, dans un ſéjour de mille ans, a imprimé fortement ſon empreinte ſur l'Égypte (*a*); mais d'autre part, l'Alphabet Copte a cinq lettres, & le Dictionnaire nombre de mots qui ſont comme les débris & les reſtes de l'ancien Égyptien. Ces mots, examinés avec critique, ont une analogie ſenſible avec les idiômes des anciens peuples adjacens, tels que les Arabes, les Éthiopiens, les Syriens, & même les Riverains de l'Euphrate; & l'on peut établir comme un fait certain, que toutes ces langues ne furent que des dialectes dérivés d'un fonds commun. Depuis plus de trois ſiècles, celui

(*a*) Voyez *le Dic. Copte*, par Lacroze.

des Coptes est tombé en désuétude ; les Arabes conquérans, en dédaignant l'idiôme des peuples vaincus, leur ont imposé avec leur joug, l'obligation d'apprendre leur langue. Cette obligation même devint une loi, lorsque, sur la fin du premier siècle de l'*Hedjire*, le Kalife *Ouâled I*, prohiba la langue Grecque dans tout son Empire : de ce moment l'Arabe prit un ascendant universel ; les autres langues, reléguées dans les livres, ne subsistèrent plus que pour les Savans, qui les négligèrent. Tel a été le sort du Copte, dans les livres de dévotion & d'église, les seuls connus où il existe, les Prêtres & les Moines ne l'entendent plus ; & en Égypte comme en Syrie, Musulman ou Chrétien, tout parle Arabe, & n'entend que lui.

Il se présente à ce sujet des observations, qui dans la Géographie & l'Histoire, ne sont pas sans importance. Les Voyageurs, en traitant des pays qu'ils ont vus, sont dans l'usage, & souvent dans l'obligation de citer des mots de la langue qu'on y parle. C'est une obligation, par exemple, s'il s'agit de noms propres de peuples, d'hommes, de villes, de rivières, & d'objets naturels propres au pays ; mais de-là est sorti l'abus,

que transportant les mots d'une langue à l'autre, on les a défigurés à les rendre méconnoissables. Ceci est arrivé sur-tout aux pays dont je traite; & il en est résulté dans les livres d'Histoire & de Géographie, un chaos incroyable. Un Arabe qui saurait le Français, ne reconnoîtrait pas dans nos cartes dix mots de sa langue, & nous-mêmes lorsque nous l'avons apprise, nous éprouvons le même inconvénient. Il a plusieurs causes.

1°. L'ignorance où sont la plupart des Voyageurs de la langue Arabe, & sur-tout de sa prononciation; & cette ignorance a été cause que leur oreille, novice à des sons étrangers, en a fait une comparaison vicieuse aux sons de leur propre langue (*a*).

2°. La nature de plusieurs prononciations qui n'ont point d'analogues dans la langue où on les transporte. Nous l'éprouvons tous les jours dans le *th* des Anglais & dans le *jota* des

(*a*) Il n'y a pas jusqu'au savant Pocoke, qui, expliquant si bien les livres, ne put jamais se passer d'interprète. Récemment, Vonhaven, Professeur d'Arabe en Danemarck, ne put pas entendre même le *salam alai-kam* (le bon jour), lorsqu'il vint en Égypte; & son compagnon, le jeune Forskal, au bout d'un an, fut plus avancé que lui.

Eſpagnols : quiconque ne les a pas entendus, ne peut s'en faire une idée ; mais c'eſt bien pis avec les Arabes, dont la langue a trois voyelles, & ſept à huit conſonnes étrangères aux Européens. Comment les peindre pour leur conſerver leur nature, & ne les pas confondre avec d'autres qui font des ſens différens ?

3°. Enfin, une troiſième cauſe de déſordre, eſt la conduite des Écrivains dans la rédaction des livres & des cartes. En empruntant leurs connoiſſances de tous les Européens qui ont voyagé en Orient, ils ont adopté l'orthographe des noms propres, telle qu'ils l'ont trouvée dans chacun ; mais ils n'ont pas fait attention que les diverſes Nations de l'Europe, en uſant également des lettres Romaines, leur donnent des valeurs différentes. Par exemple, l'*u* des Italiens, n'eſt pas notre *u* ; mais *ou*. Leur *g h*, n'eſt pas *gé* ; mais *gué*. Leur *c*, n'eſt pas *cé* ; mais *tché* : de-là une diverſité apparente de mots qui ſont cependant les mêmes. C'eſt ainſi que celui qu'on doit écrire en Français, *chaik* ou *chêk*, eſt écrit tour-à-tour *ſchek* (*a*), *shekh*, *ſchech*, *ſciek*, ſelon qu'on l'a

(*a*) Pour faire ſentir ces différences à la lecture, il faut appeler les lettres une à une.

tiré

tiré de l'Anglois, de l'Allemand ou de l'Italien, chez qui ces combinaisons de *sh*, *sch*, *sc*, ne sont que notre *ché*. Les Polonois écriraient *szech*, & les Espagnols, *chej*; cette différence de finale, *j*, *ch*, & *kh*, vient de ce que la lettre Arabe est le *jota* Espagnol, *ch* Allemand (*a*), qui n'existe point chez les Anglais, les Français & les Italiens. C'est encore par des raisons semblables, que les Anglais écrivent *Rooda*, l'Isle que les Italiens écrivent *Ruda*, & que nous devons prononcer comme les Arabes, *Rouda*; que Pocoke écrit *harammée* pour *harâmi*, un *voleur*; que Niebuhr écrit *dsjebel* pour *djebel*, une *montagne*; que Danville, qui a beaucoup usé de Mémoires Anglais, écrit *Shâm* pour *Châm*, la *Syrie*; *wadi* pour *ouâdi*, une vallée, & mille autres exemples.

Par-là, comme je l'ai dit, s'est introduit un désordre d'orthographe qui confond tout; & si l'on n'y remédie, il en résultera, pour le moderne, l'inconvénient dont on se plaint pour l'ancien. C'est avec leur ignorance des Langues

(*a*) Pas dans tous les cas, mais après l'*o* & l'*u*, comme dans *buch*, un livre.

Barbares, & avec leur manie d'en plier les ſons à leur gré, que les Grecs & les Romains nous ont fait perdre la trace des noms originaux, & nous ont privé d'un moyen précieux de reconnaître l'état ancien, dans celui qui ſubſiſte. Notre langue, comme la leur, a cette délicateſſe; elle dénature tout, & notre oreille rejette comme barbare, tout ce qui lui eſt inuſité. Sans doute il eſt inutile d'introduire des ſons nouveaux; mais il ſerait à-propos de nous rapprocher de ceux que nous traduiſons, & de leur aſſigner, pour repréſentans, les plus rapprochés des nôtres, en leur ajoutant des ſignes convenus. Si chaque peuple en faiſait autant, la nomenclature deviendrait une, comme ſes modèles (*a*); & ce ſerait un premier pas vers une opération qui devient de jour en jour plus preſſante & plus facile, un alphabet général qui puiſſe convenir à toutes les langues, ou du-moins à celles de l'Europe. Dans le cours de cet Ouvrage, je citerai le moins qu'il me ſera poſſible de mots Arabes; mais lorſque j'y ſerai

(*a*) Lorſque les Voyageurs François qui font actuellement le tour du monde, ſeront revenus, on verra la confuſion qu'apportera dans leurs récits, la variété des orthographes Anglaiſe & Françaiſe.

obligé, qu'on ne s'étonne pas si je m'éloigne souvent de l'orthographe de la plupart des Voyageurs. A en juger par ce qu'ils ont écrit, il ne paraît pas qu'aucun ait saisi les vrais élémens de l'alphabet Arabe, ni connu les principes à suivre dans la translation des mots dans notre écriture : je reviens à mon sujet.

Une troisième race d'Habitans, en Égypte, est celle des *Turks*, qui sont les maîtres du pays, ou qui du moins en ont le titre. Dans l'origine, ce nom de *Turk* n'était point particulier à la Nation à qui nous l'appliquons; il désignait en général des peuples répandus à l'orient, & même au nord de la mer Caspienne, jusqu'au-delà du lac Aral, dans les vastes contrées qui ont pris d'eux leur dénomination de *Tourk-estân* (*a*). Ce sont ces mêmes peuples dont les anciens Grecs ont parlé sous le nom de Parthes, de Massagètes, & même de Scythes, auquel nous avons substitué celui de *Tartares*. Pasteurs & vagabonds comme les Arabes Bedouins, ils se montrèrent, dans tous les temps, guerriers farouches & redoutables. Ni

(*a*) *Estân* est un terme Persan qui signifie *pays*, & s'applique en finale aux noms propres; ainsi l'on dit *arab-estân*, *frank-estân*, *&c.*

Cyrus ni Alexandre ne purent les ſubjuguer; mais les Arabes furent plus heureux. Environ quatre-vingts ans après Mahomet, ils entrèrent, par ordre du Kalif *Ouâled* I. dans les pays des Turks, & leur firent connaître leur Religion & leurs armes. Ils leur impoſèrent même des tributs; mais l'anarchie s'étant gliſſée dans l'Empire, les Gouverneurs rébelles ſe ſervirent d'eux pour réſiſter aux *Kalifs*, & ils furent mêlés dans toutes les affaires. Ils ne tardèrent pas d'y prendre un aſcendant qui dérivait de leur genre de vie. En effet, toujours ſous des tentes, toujours les armes à la main, ils formaient un peuple guerrier, & une milice rompue à toutes les manœuvres des combats. Ils étaient diviſés, comme les Bedouins, en tribus ou *camps*, appelés dans leur langue *ordou*, dont nous avons fait *horde*, pour déſigner leurs peuplades. Ces tribus, alliées ou diviſées entr'elles pour leurs intérêts, avaient ſans ceſſe des guerres plus ou moins générales; & c'eſt à raiſon de cet état, que l'on voit dans leur Hiſtoire pluſieurs peuples également nommés *Turks*, s'attaquer, ſe détruire & s'expulſer tour-à-tour. Pour éviter la confuſion, je réſerverai le nom de *Turks* propres, à ceux de Conſtan-

tinople, & j'appellerai Turkmans ceux qui les précédèrent.

Quelques hordes de Turkmans ayant donc été introduites dans l'Empire Arabe, elles parvinrent en peu de temps à faire la loi à ceux qui les avoient appelées comme Alliées ou comme Stipendiaires. Les *Kalifs* en firent eux-mêmes une expérience remarquable. *Motazzam* (*a*), frère & successeur d'*Almamoun*, ayant pris pour sa garde un corps de Turkmans, se vit contraint de quitter Bagdad à cause de leurs désordres. Après lui, leur pouvoir & leur insolence s'accrûrent au point qu'ils devinrent les arbitres du trône & de la vie des Princes ; ils en massacrèrent trois en moins de trente ans. Les Kalifs, délivrés de cette première tutelle, ne devinrent pas plus sages. Vers l'an 935 *Radi B'ellah* (*b*) ayant encore déposé son autorité dans les mains d'un Turkman, ses successeurs retombèrent dans les premières chaînes ; & sous la garde des *Emirs-el-omara*, ils ne furent plus que des fantômes de puissance. Ce fut dans les désordres de cette anarchie qu'une foule de

(*a*) En 834.

(*b*) *Qui se plaît en Dieu.*

hordes Turkmanes pénétrèrent dans l'Empire, & qu'elles fondèrent divers Etats indépendans plus ou moins paſſagers dans le *Kerman*, le *Koraſan*, à *Iconium*, à *Alep*, à *Damas* & en *Égypte*.

Juſqu'alors les Turks actuels, diſtingués par le nom d'*Ogouziens*, étoient reſtés à l'orient de la Caſpienne & vers le Djihoun; mais dans les premières années du treizième ſiècle, *Djenkiz Kan* ayant amené toutes les Tribus de la haute Tartarie contre les Princes de *Balk* & de *Samarqand*, les Ogouziens ne jugèrent pas à propos d'attendre *les Mogols*; ils partirent ſous les ordres de leur Chef *Soliman*, & pouſſant devant eux leurs troupeaux, ils vinrent (en 1214), camper dans *l'Aderbedjân*, au nombre de cinquante mille Cavaliers. Les Mogols les y ſuivirent, & les pouſsèrent plus a l'oueſt dans l'Arménie. Soliman s'étant noyé (en 1220) en voulant paſſer l'Euphrate à cheval, *Ertogrul*, ſon fils, prit le commandement des hordes, & s'avança dans les plaines de l'Aſie-mineure, où des pâturages abondans attirèrent ſes troupeaux. La bonne conduite de ce chef lui procura dans ces contrées une force & une conſidération qui firent rechercher ſon alliance par d'autres Princes. De

ce nombre fut le Turkman *Ala-el-din*, *Sultan* à Iconium. Cet Ala-el-din se voyant vieux & inquiété par les Tartares de *Djenkiz-Kan*, accorda des terres aux Turks d'Ertogrul, & le fit même Général de toutes ses troupes. Ertogrul répondit à la confiance du Sultan, battit les *Mogols*, acquit de plus en plus du crédit & de la puissance, & les transmit à son fils *Osman*, qui reçut d'un *Ala-el-din*, successeur du premier, le Qosetân, le tambour & les queues de cheval, symboles du commandement chez tous les Tartares. Ce fut cet *Osman* qui, pour distinguer ses *Turks* des autres, voulut qu'ils portassent désormais son nom, & qu'on les appelât *Osmanlès*, dont nous avons fait Ottomans (*a*). Ce nouveau nom devint bientôt redoutable aux Grecs de Constantinople, sur qui Osman envahit des terreins assez considérables pour en faire un Royaume puissant. Bientôt il lui en donna le titre en prenant lui-même, en 1300, la qualité de *Soltân*, qui signifie *Souverain absolu*. On sait comment ses successeurs, héritiers de son ambition & de son activité, conti-

(*a*) Cette différence du *t* a l'*s*, vient de ce que la lettre originale est le *th* Anglais, que les étrangers traduisent tantôt *t*, tantôt *s*.

nuèrent de s'agrandir aux dépens des Grecs; comment de jour en jour, leur enlevant des Provinces en Europe & en Asie, ils les resserrèrent jusques dans les murs de Constantinople; & comment enfin Mahomet II, fils d'Amurat, ayant emporté cette ville en 1453, anéantit ce rejeton de l'Empire de Rome. Alors les Turks se trouvant libres des affaires d'Europe, reportèrent leur ambition sur les Provinces du Midi. Bagdad, subjuguée par les Tartares, n'avait plus de Kalifs depuis deux cents ans (*a*); mais une nouvelle puissance formée en Perse, avait succédé à une partie de leurs domaines. Une autre, formée dans l'Égypte dès le dixième siècle, & subsistant alors sous le nom de *Mamlouks*, en avoit détaché la Syrie. Les Turks se proposèrent de dépouiller ces rivaux. *Bayazid*, fils de Mahomet, exécuta une partie de ce dessein contre le *Sofi* de Perse, en s'emparant de l'Arménie; & Sélim son fils le completta contre les *Mamlouks*. Ce Sultan les ayant attirés près d'Alep en 1517, sous prétexte de l'aider dans la guerre de Perse, tourna subitement ses armes contre eux, &

(*a*) En 1239, Holagoukan, descendant de Djenkiz, abolit le Kalifat dans la personne de *Mostazem*.

leur enleva de suite la Syrie & l'Égypte, où il les poursuivit. De ce moment le sang des Turks fut introduit dans ce pays; mais il s'est peu répandu dans les villages. On ne trouve presque qu'au Kaire des individus de cette Nation; ils y exercent les arts, & occupent les emplois de Religion & de guerre. Ci devant ils y joignaient toutes les places *du Gouvernement;* mais depuis environ trente ans, il s'est fait une révolution tacite, qui, sans leur ôter le titre, leur a dérobé la réalité du pouvoir.

Cette révolution a été l'ouvrage d'une 4e & dernière race, dont il nous reste à parler. Ses individus, nés tous au pied du Caucase, se distinguent des autres Habitans par la couleur blonde de leurs cheveux, étrangère aux Naturels de l'Égypte. C'est cette espèce d'hommes que nos Croisés y trouvèrent dans le treizième siècle, & qu'ils appelèrent *Mamelus*, ou plus correctement *Mamlouks*. Après avoir demeuré presqu'anéantis, pendant deux cens trente ans sous la domination des Ottomans, ils ont trouvé moyen de reprendre leur prépondérance. L'histoire de cette Milice, les faits qui l'amenèrent pour la première fois en Égypte, la manière dont elle

s'y est perpétuée & rétablie, enfin son genre de Gouvernement, sont des phénomènes politiques si bizarres, qu'il est nécessaire de donner quelques pages à leur développement.

CAPITRE VII.

Précis de l'Histoire des Mamlouks.

LES Grecs de Constantinople, avilis par un Gouvernement despotique & bigot, avaient vu, dans le cours du septième siècle, les plus belles provinces de leur Empire devenir la proie d'un peuple nouveau. Les Arabes, exaltés par le fanatisme de *Mahomet*, & plus encore par le délire de jouissances jusqu'alors inconnues, avaient conquis, en quatre-vingts ans, tout le nord de l'Afrique jusqu'aux Canaries, & tout le midi de l'Asie jusqu'à l'Indus, & aux déserts Tartares. Mais le livre du *Prophète*, qui enseignait la méthode des ablutions, des jeûnes & des prières, n'avoit point appris la science de la législation, ni ces principes de la morale naturelle, qui sont la

baſe des Empires & des ſociétés. Les Arabes ſavaient vaincre, & nullement gouverner : auſſi l'édifice informe de leur puiſſance ne tarda-t-il pas de s'écrouler. Le vaſte Empire des *Kalifs*, paſſé du deſpotiſme à l'anarchie, ſe démembra de toutes parts. Les Gouverneurs remporels déſabuſés de la ſainteté de leur Chef ſpirituel, s'érigèrent par-tout en Souverains, & formèrent des États indépendans. L'Égypte ne fut pas la *dernière* à ſuivre cet exemple; mais ce ne fut qu'en 969 (*a*) qu'il s'y établit une puiſſance régulière, dont les Princes, ſous le nom *de Kalifs Fâtmîtes*, diſputèrent à ceux de Bagdâd juſqu'au titre de leur dignité. Ces derniers, à cette époque, privés de leur autorité par la Milice Turkmâne, n'étaient plus capables de réprimer ces prétentions. Ainſi les *Kalifs* d'Égypte reſtèrent maîtres paiſibles de ce riche pays, & ils en euſſent pu former un État puiſſant. Mais toute l'Hiſtoire des Arabes s'accorde à prouver que cette Nation n'a jamais connu *la ſcience du Gouvernement*. Les Souverains d'Égypte, deſpotes comme ceux de Bagdâd, marchèrent par les mêmes routes à la même deſtinée.

(*a*) Ou 972, ſelon d'Herbelot.

Ils se mêlèrent de querelles de sectes; ils en firent même de nouvelles, & persécutèrent pour avoir des prosélytes. L'un d'eux, nommé *Hâkem b'amr-ellâh*, (a) eut l'extravagance de se faire reconnaître pour Dieu incarné, & la barbarie de mettre le feu au Kaire pour se désennuyer. D'autres dissipèrent les fonds publics par un luxe bizarre. Le peuple foulé les prit en aversion; & leurs courtisans, enhardis par leur faiblesse, aspirèrent à les dépouiller. Tel fut le cas d'*Adhad-el-dîn*, dernier rejeton de cette race. Après une invasion des Croisés, qui lui avaient imposé un tribut, un de ses Généraux, déposé, le menaça de lui enlever un pouvoir dont il se montrait peu digne. Se sentant incapable de résister par lui-même, & sans espoir dans sa Nation qu'il avoit aliénée, il eut recours aux Étrangers. En vain le raisonnement & l'expérience de tous les temps lui dictaient que ces Étrangers, dépositaires de sa personne, en seraient aussi les maîtres; une première imprudence en nécessita une seconde; il appela une race de ces Turkmans, dont la Milice avoit asservi les Kalifs de Bagdad, & il

(a) *Commandant par ordre de Dieu.*

implora *Nour-el-dîn*, Souverain d'Alep, qui dévorant déjà l'Égypte, se hâta d'y envoyer une armée. Elle délivra effectivement *Adhad* du tribut des Francs & des prétentions de son Général. Mais le Kalif ne fit que changer d'ennemis : on ne lui laissa que l'ombre de la puissance; & *Selâh-el-din*, qui prit, en 1171, le commandement des troupes, finit par le faire étrangler. C'est ainsi que les Arabes d'Égypte furent assujettis à des Étrangers, dont les Princes commencèrent une nouvelle dynastie dans la personne de *Selâh-el-dîn*.

Pendant que ces choses se passoient en Égypte, pendant que les Croisés d'Europe se faisaient chasser de Syrie pour leurs désordres, des mouvemens extraordinaires préparaient d'autres révolutions dans la haute-Asie. Djenkiz-Kan, devenu seul chef de presque toutes les hordes Tartares, n'attendait que le moment d'envahir les États voisins: une insulte faite à des Marchands sous sa protection, détermina sa marche contre le Sultan de Balk, & l'orient de la Perse. Alors, c'est-à-dire, vers 1218, ces contrées devinrent le théâtre d'une des plus sanglantes calamités dont l'Histoire des Conquérans fasse mention.

Les Mogols, le fer & la flamme à la main, pillant, égorgeant, brûlant sans distinction d'âge ni de sexe, réduisirent tout le pays du Sihoun au Tigre, en un désert de cendres. Ayant passé au nord de la Caspienne, ils poussèrent leurs ravages jusques dans la Russie & le Cuban. Ce fut cette expédition, arrivée en 1227, dont les suites introduisirent les Mamlouks en Égypte. Les Tartares, las d'égorger, avaient ramené une foule de jeunes esclaves des deux sexes; leurs camps & les marchés de l'Asie en étoient remplis. Les successeurs de *Selâh-el-dîn*, qui, à titre de *Turkmans*, conservaient des correspondances vers la Caspienne, virent dans cette rencontre une occasion de se former à bon marché une Milice dont ils connoissaient la beauté & le courage. Vers l'an 1230, l'un d'eux fit acheter jusqu'à 12,000 jeunes gens qui se trouvèrent *Tcherkâsses*, *Mingreliens* & *Abazans*. Il les fit élever dans les exercices militaires, & en peu de temps il eut une légion des plus beaux & des meilleurs soldats de l'Asie, mais aussi des plus mutins, comme il ne tarda pas à l'éprouver. Bientôt cette Milice, semblable aux gardes Prétoriennes, lui fit la loi. Elle fut encore plus audacieuse sous son succes-

seur, qu'elle déposa. Enfin, en 1250, peu-à-près le désastre de Saint-Louis, ces soldats tuèrent le dernier Prince *Turkman*, & lui substituèrent un de leurs chefs, avec le titre de *Sultan* (*a*), en gardant pour eux celui de *Mamlouks*, qui signifie un esclave militaire (*b*).

Telle est cette Milice d'esclaves devenus despotes, qui, depuis plusieurs siècles, décide du sort de l'Égypte. Dès l'origine, les effets répondirent aux moyens : sans contrat social entr'eux que l'intérêt du moment, sans droit public avec la Nation, que celui de la conquête; les Mamlouks n'eurent pour règle de conduite & de gouvernement, que la violence d'une soldatesque effrénée & grossière. Le premier Chef qu'ils élurent, ayant occupé cet esprit turbulent à la conquête de la Syrie, il obtint un règne de dix-sept ans; mais depuis lui, pas un seul n'est parvenu à ce terme. Le fer, le cordon, le poison, le meurtre public ou l'assassinat

(*a*) Nos Anciens en firent *Soldan* & Soudan, par le changement fréquent d'ol en ou; *fol*, *fou*, mol, mou.

(*b*) *Mamlouk*, participe passif de *malak*, posséder, signifie *l'homme possédé* en propriété; ce qui a le sens *d'esclave*. Mais cette espèce est distinguée des esclaves domestiques, ou noirs, qu'on appelle *abd*.

particulier, ont été le fort d'une suite de tyrans, dont on compte quarante-sept dans un espace de deux cens cinquante-sept ans. Enfin, en 1517, Sélim, Sultan des Ottomans, ayant pris & fait pendre Toumâm Bek, leur dernier Chef, mit fin à cette Dynastie.

Selon les principes de la politique Turque, Selim devoit exterminer tout le corps des Mamlouks; mais une vue plus raffinée le fit pour cette fois déroger à l'usage. Il sentit, en établissant un Pacha dans l'Égypte, que l'éloignement de la Capitale deviendroit une grande tentation de révolte, s'il lui confioit la même autorité que dans les autres Provinces. Pour parer à cet inconvénient, il combina une forme d'administration, telle que les pouvoirs partagés entre plusieurs Corps, gardassent un équilibre qui les tînt tous dans sa dépendance; la portion des Mamlouks échappés à son premier massacre, lui parut propre à ce dessein. Il établit donc un *Diouân*, ou *Conseil* de Régence, qui fut composé du Pacha & des Chefs des sept Corps Militaires. L'office du Pacha fut de notifier à ce Conseil les ordres de la *Porte*, de faire passer le tribut, de veiller à la sûreté du pays contre les ennemis

ennemis extérieurs, de s'oppoſer à l'agrandiſſement des divers partis; de leur côté, les Membres du Conſeil eurent le droit de rejeter les ordres du Pacha, en motivant les refus; de le dépoſer même, & de ratifier toutes les ordonnances civiles ou politiques. Quant aux *Mamlouks*, il fut arrêté qu'on prendroit parmi eux les vingt-quatre Gouverneurs ou Beks des Provinces: on leur confia le ſoin de contenir les Arabes, de veiller à la perception des tributs, & à toute la police intérieure; mais leur autorité fut purement paſſive, & ils ne dûrent être que les inſtrumens des volontés du Conſeil. L'un d'eux, réſidant au Kaire, eut le titre de *Chaik-El-beled* (*a*), qu'on doit traduire par *Gouverneur de la ville*, dans un ſens purement civil, c'eſt-à-dire, ſans aucun pouvoir militaire.

Le Sultan établit auſſi des tributs, dont une partie fut deſtinée à ſoudoyer 20,000 hommes de pied, & un Corps de 12,000 cavaliers, réſidens ſur le pays: l'autre, à procurer à la Mekke

(*a*) *Chaik* ſignifie proprement un *vieillard*, *ſenior populi*; il a pris la même acception en Orient que parmi nous, & il déſigne un *Seigneur*, un Commandant.

& à Médine, des proviſions de bled, dont elles manquent; & la troiſième, à groſſir le Kazné ou Tréſor de Conſtantinople, & à ſoutenir le luxe du *Sérail*. Du reſte, le peuple qui devoit ſubvenir à ces dépenſes, ne fut compté, comme l'a très-bien obſervé M. Savari, que comme un agent paſſif, & reſta ſoumis comme auparavant à toute la rigueur d'un deſpotiſme militaire.

Cette forme de Gouvernement n'a pas mal répondu aux intentions de Sélim, puiſqu'elle a duré plus de deux ſiècles; mais depuis cinquante ans, la Porte s'étant relâchée de ſa vigilance, il s'eſt introduit des nouveautés dont l'effet a été de multiplier les *Mamlouks;* de reporter en leurs mains les richeſſes & le crédit; & enfin, de leur donner ſur les Ottomans un aſcendant qui a réduit à peu de choſe le pouvoir de ceux-ci. Pour concevoir cette révolution, il faut connaître par quels moyens les *Mamlouks* ſe ſont perpétués & multipliés en Égypte.

En les voyant ſubſiſter en ce pays depuis pluſieurs ſiècles, on croirait qu'ils s'y ſont reproduits par la voie ordinaire de la génération; mais ſi leur premier établiſſement fut un fait ſingulier, leur perpétuation en eſt un autre qui n'eſt pas

moins bizarre. Depuis cinq cent-cinquante ans qu'il y a des *Mamlouks* en Égypte, pas un seul n'a donné lignée subsistante; il n'en existe pas une famille à la seconde génération : tous leurs enfans périssent dans le premier ou le second âge. Les Ottomans sont presque dans le même cas, & l'on observe qu'ils ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigènes; ce que les *Mamlouks* ont toujours dédaigné (*a*). Qu'on explique pourquoi des hommes bien constitués, mariés à des femmes saines, ne peuvent naturaliser sur les

(*a*) Les femmes des Mamlouks sont, comme eux, des esclaves transportées de Géorgie, de Mingrelie, &c. On parle toujours de leur beauté, & il faut y croire sur la foi de la renommée. Mais un Européen qui n'a été qu'en Turquie, n'a point le droit d'en rendre témoignage. Ces femmes y sont encore plus invisibles que les autres, & c'est sans doute à ce mystère qu'elles doivent l'idée qu'on se fait de leur beauté. J'ai eu occasion d'en demander des nouvelles à l'épouse d'un de nos Négocians au Kaire, à laquelle le commerce des galons & des étoffes de Lyon ouvrait tous les *Harem*; cette dame, qui a plus d'un droit d'en bien juger, m'a assuré que sur mille à douze cents femmes d'élite qu'elle a vues, elle n'en a pas trouvé dix qui fussent d'une vraie beauté. Mais les Turcs ne sont pas si difficiles. Pourvu qu'une femme soit blanche, elle est belle; si elle est grasse, elle est admirable : *son visage est comme la pleine lune; ses hanches sont comme des coussins, disent-ils* pour exprimer le superlatif de la beauté. On peut

bords du Nil, un sang formé aux pieds du Caucase! & qu'on se rappelle que les plantes d'Europe refusent également d'y maintenir leur espèce! on pourra se refuser à croire ce double phénomène; mais il n'en est pas moins constant, & il ne paraît pas nouveau. Les Anciens ont des observations qui y sont analogues : ainsi, lorsqu'Hippocrate (*a*) dit que chez les Scythes & les Égyptiens, tous les individus se ressemblent, & que ces deux Nations ne ressemblent à aucune autre; lorsqu'il ajoute que dans le pays de ces deux peuples, le climat, les saisons, les élémens & le terrein ont une uniformité qu'ils n'ont point ailleurs, n'est-ce pas reconnaître cette espèce d'intolérance dont je parle? Quand de tels pays impriment un caractère si particulier à ce qui leur appartient, n'est-ce pas une raison de repousser tout ce qui leur est étranger? Il semble alors que le seul moyen de naturalisation pour les

---

dire qu'ils la mesurent au quintal. Ils ont d'ailleurs un proverbe remarquable pour les physiciens : *Prends une blanche pour tes yeux, mais pour le plaisir prends une Egyptienne.* L'expérience leur a prouvé que les femmes du nord sont réellement plus froides que celles du midi.

(*a*) *Hippocrates lib. De Aere, Locis & Aquis.*

animaux & pour les plantes, eſt de ſe ménager une affinité avec le climat, en s'alliant aux eſpèces indigènes; & les *Mamlouks*, ainſi que je l'ai dit, s'y ſont refuſés. Le moyen qui les a perpétués & multipliés, eſt donc le même qui les y a établis : c'eſt-à-dire, qu'ils ſe ſont régénérés par des eſclaves tranſportés de leur pays originel. Depuis les Mogols, ce commerce n'a pas ceſſé ſur les bords du Kuban & du Phaſe (*a*) : comme en Afrique il s'y entretient, & par les guerres que ſe font les nombreuſes peuplades de ces contrées, & par la misère des habitans qui vendent leurs propres enfans pour vivre. Ces eſclaves des deux ſexes, tranſportés d'abord à Conſtantinople, ſont enſuite répandus dans tout l'Empire, où ils ſont achetés par les gens riches. Les Turcs, en s'emparant de l'Égypte, auraient dû ſans doute y prohiber cette dangereuſe marchandiſe : ne l'ayant pas fait, ils ſe ſont attiré le revers qui aujourd'hui les dépoſsède ; ce revers a été préparé

(*a*) Ce pays fut de tout temps une pépinière deſclaves ; il en fourniſſait aux Grecs, aux Romains, & à l'ancienne Aſie. Mais n'eſt-il pas ſingulier de lire dans Hérodote, que jadis la Colchide (aujourd'hui la Géorgie) reçut des Habitans noirs de l'Égypte, & de voir qu'aujourd'hui elle lui en rende de ſi différens ?

de longue main par plusieurs abus. Depuis longtemps, la Porte négligeait les affaires de cette Province. Pour contenir les Pachas, elle avait laissé le Divan étendre son pouvoir, & les Chefs des *Janissaires* & des *Azabs* étaient devenus tout-puissans. Les soldats eux-mêmes, devenus citoyens par les mariages qu'ils avaient contractés, n'étaient plus les créatures de Constantinople. Un changement arrivé dans la discipline, avait aggravé le désordre. Dans l'origine, les sept Corps Militaires avaient des caisses communes; & quoique la société fût riche, les particuliers ne disposant de rien, ne pouvaient rien. Les Chefs, que cette disposition gênait, eurent le crédit de la faire abolir, & ils obtinrent la permission de posséder des propriétés foncières, des terres & des villages. Or, comme ces terres & ces villages dépendaient des Gouverneurs *Mamlouks*, il fallut les ménager, pour qu'ils ne les grevassent point. De ce moment, les *Beks* acquirent du crédit sur les gens de guerre, qui jusqu'alors les avaient dédaignés; & ce crédit devint d'autant plus grand, que leur gestion leur procurait des richesses considérables: ils les employèrent à se faire des amis & des créatures; ils multiplièrent leurs esclaves,

& après les avoir affranchis, ils les poussèrent de tout leur crédit aux grades de la Milice & du Gouvernement. Ces parvenus, conservant pour leurs patrons un respect que l'usage de l'Orient consacre, ils leur formèrent des factions dévouées à toutes leurs volontés. Telle fut la marche par laquelle *Ybrahim*, l'un des Kiâyas (*a*) ou Colonels vétérans des *Janissaires*, parvint vers 1746 à se saisir de tous les pouvoirs; il avoit tellement multiplié & avancé ses affranchis, que sur les vingt-quatre Beks que l'on devait compter, il y en avait huit de sa *Maison*. Il en retirait une prépondérance d'autant plus certaine, que le Pacha laissait toujours des places vacantes pour en percevoir les émolumens D'autre part, ses largesses lui avaient attaché les Officiers & les soldats de son Corps. Enfin l'association de *Rodoan*, le plus puissant des Colonels *Azabs*, mettait le sceau à son crédit. Le Pacha, maîtrisé par cette faction, ne fut plus qu'un fantôme, & les ordres du Sultan s'évanouirent devant ceux d'Ybrahim.

(*a*) Les corps Militaires des Janissaires, Azabs, &c. étaient commandés par des Kiâyas, qui, après un an d'exercice, se démettoient de leur emploi, & devenoient vétérans avec voix au *Diouân*.

A sa mort, arrivée en 1757, sa *Maison*, c'est-à-dire, ses affranchis, divisés entr'eux, mais réunis contre les autres, continuèrent de faire la loi. Rodoan qui avait succedé à son collègue, ayant été chassé & tué par une cabale de jeunes *Beks*, on vit divers *Commandans* se succéder dans un assez court espace. Enfin, vers 1766, un des principaux acteurs des troubles, *Ali-Bek*, qui pendant plusieurs années a fixé l'attention de l'Europe, prit un ascendant décidé sur ses rivaux, & sous le titre d'*Emir-hadj* & de *Chaik-el-beled*, parvint à s'arroger toute la puissance. L'Histoire des Mamlouks étant liée à la sienne, nous allons continuer l'une, en exposant l'autre.

CHAPITRE VIII.

Précis de l'Histoire d'Ali-Bek (*a*).

LA naissance d'Ali-Bek est soumise aux mêmes incertitudes que celle de la plupart des *Mam-*

(*a*) Depuis la rédaction de cet article, M. Savari a publié deux nouveaux Volumes sur l'Égypte, dans l'un desquels se

louks. Vendus en bas-âge par leurs parens, ou enlevés par des ennemis, ces enfans conservent

---

trouve la vie de ce même Ali-bek. Je comptois y trouver des récits propres à vérifier ou à redresser les miens : mais quel a été mon étonnement de voir que nous n'avons presque rien de commun ! Cette diversité m'a été d'autant plus désagréable, que déjà ne m'étant pas trouvé du même avis sur d'autres objets, il pourra sembler à bien des lecteurs que je prends à tâche de contrarier ce Voyageur. Mais outre que je ne connais point la personne de M. Savari, je proteste que de telles partialités n'entrent point dans mon caractère. Par quel accident arrive-t-il donc qu'ayant été sur les mêmes lieux, ayant dû voir les mêmes témoins, nos récits soient si divers ? J'avoue que je n'en vois pas bien la raison : tout ce que je puis assurer, c'est que pendant six mois que j'ai vécu au Kaire, j'ai interrogé avec soin ceux de nos Négocians & des Marchands Chrétiens, à qui une longue résidence & un esprit sage m'ont paru donner un témoignage plus authentique. Je les ai trouvés d'accord sur les faits principaux ; & j'ai eu l'avantage d'entendre confirmer leurs récits par un Négociant Vénitien (M. C. Rosetti), qui a été l'un des Conseillers intimes d'Ali bek, & le promoteur de ses liaisons avec les Russes, & de ses projets sur le commerce de l'Inde. Dans la Syrie, j'ai trouvé une foule de témoins oculaires des événemens communs aux *Chaikdaher*, & à Ali-bek ; & j'ai pu juger du degré d'instruction de mes Auteurs d'Égypte. Pendant huit mois que j'ai demeuré chez les Druzes, j'ai appris de l'Évêque d'Alep, alors Évêque d'Acre, mille particularités d'autant plus certaines, que le Ministre de Dâher, *Ibrahim-Sabbâr*, était fréquemment dans sa maison. En Palestine j'ai vécu avec des Chrétiens &

peu le souvenir de leur origine & de leur patrie ; souvent même ils les cèlent. L'opinion la plus ac-

---

des Musulmans qui ont commandé des Troupes de Dâher, fait le premier siége de Yâfa avec Ali-Bek, & soutenu le second contre Mohammad-bek. J'ai vu les lieux, j'ai entendu les témoins. J'ai reçu des notes historiques de l'Agent de Venise *à Yâfa*, qui a essuyé sa part de tous les troubles. Voilà les matériaux sur lesquels j'ai rédigé ma narration. Ce n'est pas que je n'aye trouvé quelques *variantes* de circonstances : quels faits n'en ont pas ? La bataille de Fontenoi n'a-t-elle pas dix versions différentes ? Il suffit d'obtenir les principaux résultats, d'admettre les plus grandes probabilités ; & j'ai pu apprendre par moi-même, en cette occasion, combien la stricte vérité des faits historiques est difficile à établir.

Ce n'est pas non plus que je n'aye entendu quelques-uns des récits de M. Savari ; & lui-même ne peut être taxé de les avoir imaginés ; car sa narration est mot pour mot celle d'un livre Anglais imprimé en 1783, & intitulé *Précis de la Révolte d'Ali-bek* (1), quoiqu'il n'y ait que quarante pages consacrées à ce sujet, & que le reste ne traite que de lieux communs de mœurs, & de géographie. J'étais au Kaire lorsque les Papiers publics rendirent compte de cet Ouvrage ; & je me rappelle bien que lorsque nos Négocians entendirent parler d'une Marie, femme d'Ali-bek ; d'un Grec Dâoud, père de ce Commandant ; d'une reconnaissance comme celle de Joseph, ils se regardèrent avec étonnement, & finirent *par rire des contes que l'on faisait en Europe*. Ainsi le Facteur Anglais qui était en Égypte en 1771, a beau réclamer l'autorité du

(1) An account of History of the revolt of Ali-bek, &c. *London* 1783, 1 vol: in-8°.

créditée sur Ali, est qu'il naquit parmi les Abazans, l'un des peuples qui habitent le Caucase, & dont les esclaves sont les plus recherchés (*a*). Les Marchands qui font ce commerce, le transportèrent dans l'une de leurs cargaisons annuelles, au Kaire; il y fut acheté par les frères Isaac & Youssef, Juifs Douaniers, qui en firent présent à Ybrahim Kiaya. On estime qu'il pouvoit avoir alors douze à quatorze ans; mais les Orientaux, tant Musulmans que Chrétiens, ne tenant point

---

Kiaya d'Ali-bek, & d'une foule de Beks qu'il a consultés *sans savoir l'Arabe*; on ne peut le regarder comme bien instruit. Je le suspecte d'autant plus d'erreur, qu'il débute par une faute impardonnable, en disant que le pays *d'Abaza* est la même chose qu'*Amasée*, puisque l'un est une contrée du Caucase, en tirant vers le Kuban, & l'autre une ville de l'ancienne Cappadoce, ou Natolie moderne. Au reste, il existe à Paris des *Mémoires sur Ali-bek*, recueillis par une personne de distinction, qui a été en Égypte comme M. Savari & moi; & ces Mémoires pourront lever les doutes qui resteraient sur cette matière.

(*a*) Les Turcs estiment en premier lieu les esclaves Tchercasses ou Circassiens, puis les Abazans; 3°. les Mingrelins; 4°. les Géorgiens; 5°. les Russes & les Polonais; 6°. les Hongrois & les Allemands; 7°. les Noirs; & enfin les derniers de tous sont les Espagnols, les Maltois & autres Francs qu'ils dépriſent comme étant ivrognes, débauchés, mutins & de peu de travail.

de regiſtres de naiſſance, on ne ſait jamais leur âge précis. Ali chez ſon nouveau Patron, remplit les fonctions des Mamlouks, qui ſont preſqu'en tout celles des Pages chez les Princes. Il reçut l'éducation d'uſage, qui conſiſte à bien manier un cheval, à tirer la carabine & le piſtolet, à lancer le *djerid*, à frapper du ſabre, & même un peu à lire & à écrire. Dans tous ces exercices il montra une pétulance qui lui valut le ſurnom Turk de *djendâli*, c'eſt-à-dire, *fou*. Mais les ſoucis de l'ambition parvinrent à la calmer. Vers l'âge de dix-huit à vingt ans, ſon Patron lui laiſſa croître la barbe, c'eſt-à-dire, qu'il l'affranchit; car chez les Turks un viſage ſans mouſtaches & ſans barbe n'appartient qu'aux eſclaves & aux femmes, & de là cette impreſſion défavorable qu'ils reçoivent du premier aſpect de tout Européen. En l'affranchiſſant, Ybrahim lui donna une femme, des revenus, & le promut au grade de *Kâchef* ou *Gouverneur* de diſtrict : enfin il le mit au rang des vingt-quatre Beks. Ces divers grades, le crédit & les richeſſes qu'il y acquit, éveillèrent l'ambition d'Ali-Bek. La mort de ſon Patron, arrivée en 1757, ouvrit à ſes projets une libre carrière. Il ſe mêla dans toutes les intrigues qui ſe

firent pour élever ou supplanter les Commandans. Rodoan Kiaya lui dut sa ruine. Après Rodoan, diverses factions portèrent tour-à-tour leurs Chefs à sa place. Celui qui l'occupoit en 1762 étoit Abd-el-Rahmân, peu puissant par lui-même, mais soutenu par plusieurs Maisons confédérées. Ali étoit alors *Chaik-el-beled;* il saisit le moment qu'Abd-el-Rahmân conduisoit la caravane de la Mekke, pour le faire exiler; mais lui-même eut bientôt son tour, & fut condamné de passer à Gaze. Gaze, dépendant d'un Pacha Turk, n'étoit point un lieu assez agréable ni assez sûr pour qu'il acceptât cet exil; aussi n'en prit-il la route que par feinte, & dès le troisième jour il tourna vers le *Saïd*, où il fut rejoint par ses partisans. Ce fut à Djirdjé qu'un séjour de deux ans mûrit sa tête, & qu'il prépara les moyens d'obtenir & d'assurer le pouvoir qu'il ambitionnoit. Les amis que son argent lui fit au Kaire l'ayant enfin rappelé en 1766, il parut subitement dans cette Ville, & en une seule nuit il tua quatre Beks de ses ennemis, en exila quatre autres, & se trouva désormais Chef du parti le plus nombreux. Devenu dépositaire de toute l'autorité, il résolut de l'employer à s'agrandir encore davantage. Son am-

bition ne se borna plus au simple titre de *Commandant*. La suzeraineté de Constantinople offensa son orgueil, & il n'aspira pas moins qu'au titre de *Sultan* d'Égypte. Toutes ses démarches furent relatives à ce but; il chassa le Pacha, qui n'était plus qu'un être de représentation; il refusa le tribut accoutumé: enfin en 1768 il battit monnoie à son propre coin (*a*). La Porte ne vit pas sans indignation ces atteintes à son autorité; mais pour les réprimer, il eût fallu une guerre ouverte, & les circonstances n'étaient pas favorables. L'Arabe *Daher* établi dans *Acre*, tenait en échec la Syrie; & le Divan de Constantinople occupé des affaires de la Pologne & des prétentions des Russes, n'avait d'attention que pour le Nord. On tenta la voie usitée des capidjis; mais le poison ou le poignard prévinrent toujours le cordon qu'ils portaient. *Ali-Bek* profitant des circonstances, poussa de plus en plus ses entreprises & ses succès. Depuis plusieurs années une partie du Saïd était occupée par des Chaiks Arabes peu soumis. L'un

(*a*) Lors de sa ruine, ses piastres perdirent vingt pour cent, parce qu'on prétendit qu'elles étoient surchargées d'alliage. Un Négociant en fit passer dix mille à Marseille, & elles rendirent à la fonte un bénéfice assez considérable.

d'eux, nommé *Hammam*, y formoit une puissance capable d'inquiéter. Ali commença par se délivrer de ce souci, & sous prétexte que ce Chaik recéloit un dépôt confié par Ybrahim Kiaya, & qu'il accueilloit des rebelles, il envoya contre lui en 1769 un corps de Mamlouks commandé par son favori Mohammad-Bek, qui détruisit en une seule journée & Hammâm & sa puissance.

La fin de cette même année vit une autre expédition dont les suites devaient rejaillir jusques sur l'Europe. Ali-Bek arma des vaisseaux à *Suez*, & les chargeant de Mamlouks, il ordonna au Bek *Hassan* de les conduire à Djedda, port de la Mekke, & de l'occuper, pendant qu'un corps de cavalerie, sous la conduite de Mohammad-Bek, alla par terre s'emparer de la Mekke même, qui fut livrée au pillage. Son dessein était de faire de Djedda l'entrepôt du commerce de l'Inde; & ce projet suggéré par un jeune Négociant Vénitien (*a*) admis à sa confiance, devait faire abandonner le trajet par le Cap de Bonne-Espérance,

(*a*) M. C. Rosetti; son frère, Balthazar Rosetti devait être Douanier de Djedda.

& lui substituer l'ancienne route de la Méditerranée & de la mer Rouge ; mais la suite des faits a prouvé qu'on s'étoit trop pressé, & qu'avant d'introduire l'or dans un pays, il faut y établir des loix.

Ali, vainqueur d'un petit Prince du Saïd, & conquérant des huttes de la Mekke, se crut fait désormais pour commander au monde entier. Ses courtisans lui dirent qu'il étoit aussi puissant que le Sultan de Constantinople, & il le crut comme ses courtisans. Un peu de raisonnement lui eût démontré que la proportion de l'Égypte au reste de l'Empire, n'en fait qu'un bien petit État, & que sept ou huit mille Cavaliers qu'il commandait, étaient peu de chose en comparaison de cent mille Janissaires, dont le Sultan pouvoit disposer ; mais les Mamlouks ne savent point de géographie ; & Ali, qui voyoit l'Égypte de près, la trouvait plus grande que la Turquie qu'il voyait de loin. Il résolut donc de commencer le cours de ses conquêtes ; la Syrie qui était à sa porte, fut naturellement la première qu'il se proposa : tout favorisait ses vues. La guerre des Russes ouverte en 1769, occupait toutes les forces des Turcs dans le Nord. Le Chaïk Daher révolté,

était

était un allié puissant & fidèle; enfin les concussions du Pacha de Damas, en disposant les esprits à la révolte, offraient la plus belle occasion d'envahir son Gouvernement, & de mériter le titre de Libérateur des Peuples. Ali saisit très-bien cet ensemble, & il ne différa de se mettre en mouvement, qu'autant que l'exigeaient les préparatifs nécessaires. Toutes les mesures étant prises, il détacha en Décembre 1770, sous les ordres de cinq Beks, un corps d'environ cinq cens Mamlouks, tous cavaliers, (car ils ne vont jamais à pied), & il les envoya occuper Gaze, pour s'assurer l'entrée de la Palestine. Osman, Pacha de Damas, n'apprit pas plutôt l'invasion, qu'il accourut. Les Mamlouks, effrayés de sa diligence & du nombre de ses troupes, se tinrent la bride en main, prêts à fuir au premier signal; mais *Daher*, l'homme le plus diligent qu'ait vu depuis long-temps la Syrie, *Daher* accourut d'Acre, & les tira d'embarras. Osman, campé près de Yâfa, prit la fuite sans rendre de combat. Daher occupa Yâfa, Ramlé & toute la Palestine, & la route resta ouverte à la grande armée qu'on attendait.

Elle arriva sur la fin de Février 1771 : les Gazettes du temps qui comptèrent 60,000 hommes,

ont fait croire en Europe que c'était une armée semblable à celles de Russie ou d'Allemagne; mais les Turcs, & sur-tout ceux de l'Asie, diffèrent encore plus des Européens par l'état militaire, que par les usages & les mœurs. Il s'en faut beaucoup que soixante mille hommes chez eux, soient soixante mille soldats, comme les nôtres. L'armée dont il s'agit, en est un exemple: elle pouvait monter réellement à quarante mille têtes, qu'il faut classer comme il suit; savoir, cinq mille Mamlouks, tous à cheval, & c'était-là véritablement l'armée; environ 1500 Barbaresques à pied, & pas d'autre Infanterie. Les Turcs n'en connaissent pas: chez eux, l'homme à cheval est tout; en outre, chaque Mamlouk ayant à sa suite deux valets à pied armés d'un bâton, il en résulte 10,000 valets; plus, un excédent de valets & de *ferrâdjs* ou valets à cheval pour les Beks & Kâchefs, évalué 2,000, & tout le reste vivandiers & goujats: voilà cette armée, telle que me l'ont dépeinte en Palestine des personnes qui l'ont vue & suivie. Elle étoit commandée par le favori d'*Alî-Bek*, *Mohammad-Bed*, surnommé *Aboudâhâb*, ou père de l'or, à raison du luxe de sa tente & de ses harnois. Quant à l'ordre & à la discipline,

il n'en faut pas faire mention. Les armées des Mamlouks & des Turks, ne sont qu'un amas confus de cavaliers sans uniformes, de chevaux de toute taille & de toutes couleurs, marchant sans observer ni rangs, ni distributions. Cette foule s'achemina vers Acre, laissant sur son passage les traces de son indiscipline & de sa rapacité : là se fit la réunion des troupes du Chaïk Dâher, qui consistaient en quinze cents *Safadiens*(*a*) à cheval, commandés par son fils *Ali ;* en douze cens cavaliers *Motouâlis*, ayant pour Chef le Chaïk *Nâsif*, & à-peu près mille Barbaresques à pied. Cette réunion achevée & le plan concerté, l'on marcha vers Damas dans le courant d'Avril. Osman, qui avait eu le loisir de se préparer, avait de son côté rassemblé une armée aussi nombreuse & aussi mal ordonnée. Les Pachas de Saide, (*b*) de Tripoli & d'Alep, s'étaient joints à lui, & ils attendoient l'ennemi sous les murs mêmes de Damas. Il ne faut pas s'imaginer ici des mouvemens combinés, tels que ceux qui depuis cent ans, ont fait de la guerre parmi

(*a*) Les gens de Dâher portaient ce nom, parce que le siège originel de l'État de Dâher, était à *Serfad*, village de Galilée.

(*b*) Prononcez *Sêde* ; c'est la ville qui a succédé à Sidon.

nous une ſcience de calcul & de réflexion. Les Aſiatiques n'ont pas les premiers élémens de cette conduite. Leurs armées ſont des *cohues*, leurs marches des pillages, leurs campagnes des incurſions, leurs batailles des batteries; le plus fort ou le plus hardi va chercher l'autre, qui ſouvent fuit ſans combat; s'il attend de pied ferme, on s'aborde, on ſe mêle, on tire les carabines, on rompt des lances, on ſe taille à coups de ſabre, on n'a preſque jamais de canon; & lorſqu'il y en a, il eſt de peu de ſervice. La terreur ſe répand ſouvent ſans raiſon: un parti fuit; l'autre le preſſe, & crie victoire. Le vaincu ſubit la loi du vainqueur, & ſouvent la campagne finit avec la bataille.

Tel fut en partie ce qui ſe paſſa en Syrie en 1771. L'armée d'Ali-Bek & de Dâher marcha contre Damas. Les Pachas l'attendirent; on s'approcha, & le 6 Juin on en vint à une affaire déciſive: les Mamlouks & les Safadiens fondirent avec tant de fureur ſur les Turks, que ceux-ci épouvantés du carnage, prirent la fuite; les Pachas ne furent pas les derniers à ſe ſauver; les Alliés, maîtres du terrein, s'emparèrent ſans effort de la ville, qui n'avoit ni ſoldats ni murs. Le château

seul résista. Ses murailles ruinées n'avoient pas un canon, encore moins des cannoniers; mais il y avoit un fossé marécageux, & derrière les ruines quelques fusiliers; & cela suffit pour arrêter cette armée de cavaliers : cependant comme les assiégés étoient vaincus par l'opinion, ils capitulèrent le troisième jour, & la place devait être livrée le lendemain, lorsque le point du jour amena la plus étrange des révolutions. Au moment que l'on attendoit le signal de la reddition, Mohammad fait tout-à-coup crier la retraite, & tous ses cavaliers tournent vers l'Égypte. En vain Ali-Daher & Nâsif surpris accourent & demandent la cause d'un retour si incroyable: le *Mamlouk* ne répond à leurs instances que par une menace hautaine, & tout décampe en confusion. Ce ne fut pas une retraite, mais une fuite; on eût dit que l'ennemi les chassoit l'épée dans les reins; la route de Damas au Kaire fut couverte de piétons, de cavaliers épars, de munitions & de bagages abandonnés. On attribua dans le temps cette aventure bizarre à un prétendu bruit de la mort d'Ali-Bek; mais le vrai nœud de l'énigme fut une conférence secrette qui se passa de nuit dans la tente de Mohammad-Bek. Osman ayant

vu que la force était sans succès, employa la séduction. Il trouva moyen d'introduire chez le Général Égyptien un agent délié qui, sous prétexte de traiter de pacification, tenta de semer la révolte & la discorde. Il insinua à Mohammad que le rôle qu'il jouait était aussi peu convenable à son honneur qu'à sa sûreté; qu'il se trompait s'il croyait que le Sultan dût laisser impunies les saillies d'Ali-Bek; que c'étoit un sacrilége de violer une ville sainte comme Damas, l'une des deux portes de la *Kabé* (*a*); qu'il s'étonnait que lui Mohammad préférât à la faveur du Sultan, celle d'un de ses esclaves, & qu'il plaçât un second maître entre son Souverain & lui; que d'ailleurs on savoit que ce maître, en l'exposant chaque jour à de nouveaux dangers, le sacrifiait, & à son ambition personnelle & à la jalousie de son Kiâya, le Copte *Rezq*. Ces raisons, & sur-tout ces deux dernières, qui portaient sur des faits connus, frappèrent vivement Mohammad & ses Beks: aussi-tôt ils délibérèrent, & se lièrent par serment sur le *sabre* & le *Qoran;* ils décidèrent qu'on

(*a*) A raison du pélerinage, dont les deux grandes Caravannes partent du Kaire & de Damas.

partirait sans délai pour le Kaire. Ce fut en conséquence de ce dessein qu'ils décampèrent si brusquement : en abandonnant leur conquête, ils marchèrent avec tant de précipitation, que le bruit de leur arrivée ne les précéda au Kaire que de six heures. Ali-Bek en fut épouvanté, & il eût desiré de punir sur-le-champ son Général ; mais Mohammad parut si bien accompagné, qu'il n'y eut pas moyen de rien tenter contre sa personne : il fallut dissimuler, & Ali-Bek s'y soumit d'autant plus aisément, qu'il devoit sa fortune à cet art bien plus qu'à son courage.

Privé tout-à-coupdes fruits d'une guerre dispendieuse, Ali-Bek ne renonça pas à ses projets. Il continua d'envoyer des secours à son allié Dâher, & il prépara une seconde armée pour l'année 1772 ; mais la fortune, lasse de faire pour lui plus que sa prudence, cessa de le favoriser. Un premier revers fut la perte de plusieurs *cayâsses* ou bateaux qu'un corsaire Russe enleva à la vue de Damiette au moment qu'ils portaient des riz à Dâher ; mais un autre accident bien plus grave, fut l'évasion de Mohammad-Bek. Ali-Bek avait de la peine à oublier l'affaire de Damas ; néanmoins, par un reste de cet amour

que l'on a pour ceux à qui l'on a fait du bien, il ne pouvait se décider à un coup violent, quand un propos glissé par le Négociant Vénitien qui jouissoit de sa confiance, vint l'y déterminer.

« Les Sultans des Francs, disoit un jour Ali-Bek » à cet Européen, de qui je le tiens, les Sultans » des Francs ont-ils des enfans aussi riches que » mon fils Mohammad ? Non, Seigneur, lui ré- » pondit le courtisan : ils s'en donnent bien de » garde ; car ils prétendent que les enfans trop » grands sont souvent pressés d'hériter de leurs » pères. » Ce mot pénétra comme un trait dans le cœur d'Ali-Bek. De ce moment il vit dans Mohammad un rival dangereux, & il résolut sa perte. Pour l'effectuer sans risques, il envoya d'abord un ordre à toutes les portes du Kaire de ne laisser sortir aucun Mamlouk dans la soirée ou la nuit ; puis il fit signifier à Mohammad d'aller sur-le-champ en exil au Saïd. Il comptait par cette contradiction que Mohammad serait arrêté aux portes, & que les gardiens s'emparant de sa personne, on en auroit bon marché ; mais le hasard trompa ces mesures vagues & timides. La fortune voulut que par un mal-entendu, on crût Mohammad chargé d'ordres particuliers d'Ali. On le

laiſſa paſſer avec ſa ſuite, & de ce moment tout fut perdu. Ali-Bek, inſtruit de la mépriſe, le fit pourſuivre; mais Mohammad tint une contenance ſi menaçante, qu'on n'oſa l'attaquer. Il ſe retira au Saïd frémiſſant de colère, & plein du deſir de la vengeance. Un autre danger l'y attendoit. Ayoub-Bek, commandant pour Ali, feignant d'entrer dans les reſſentimens de l'exilé, l'accueillit avec tranſport, & jura ſur le ſabre & le qoran de faire cauſe commune avec lui. Peu de jours après on ſurprit des lettres de cet Ayoub à Ali, par leſquelles il lui promettait inceſſamment la tête de ſon ennemi. Mohammad ayant découvert la trame, fit ſaiſir le traître; & après lui avoir coupé les poings & la langue, il l'envoya au Kaire recevoir la récompenſe de ſon Patron.

Cependant les Mamlouks, las des hauteurs d'Ali-Bek, accouroient en foule auprès de ſon rival. En quarante jours Mohammad ſe vit aſſez fort pour deſcendre du Saïd les armes à la main. De ſon côté Ali-Bek envoya contre lui ſes paliſans; mais pluſieurs paſsèrent encore chez l'ennemi : enfin au mois d'Avril 1772, il y eut aux portes du Kaire, dans la plaine d'*El Masâteb*, un choc dont l'iſſue fut d'introduire dans la ville Mo-

hammad & les siens, la masse d'armes & le sabre à la main. Ali-Bek n'eut que le temps de se sauver avec huit cens Mamlouks qui le suivirent. Il se rendit à Gaze pour la première fois de sa vie : il voulait passer sur-le-champ jusqu'à Acre, chez son allié Dâher ; mais les habitans de Nâblous & de Yafa lui fermèrent la route. Il fallut que Dâher vînt lui même lever les obstacles. L'Arabe le reçut avec cette simplicité & cette franchise qui de tout temps ont fait le caractère de sa nation, & il l'emmena à Acre. Saide alors assiégée par les troupes d'Osman & par les Druzes, demandait des secours. Il alla les porter, & Ali l'y accompagna. Leurs troupes réunies formoient environ sept mille cavaliers. A leur approche les Turks levèrent le siège, & se retirèrent à une lieue au nord de la ville, sur la rivière d'*Aoula*. Ce fut là que se livra en Juillet 1772, la bataille la plus considérable & la plus méthodique de toute cette guerre. L'armée Turque, trois fois plus forte que celle des deux Alliés, fut complettement battue. Les sept Pachas qui la commandoient prirent la fuite, & Saide resta à *Dâher* & à son Gouverneur *Degnizlé*. De retour à *Acre*, Ali-Bek & Dâher allèrent châtier les habitans de Yafa, qui

s'étoient révoltés pour garder à leur profit un dépôt de munitions & de vêtemens qu'une flottille d'Ali y avait laiſſé avant qu'il fût chaſſé du Kaire. La ville, occupée par un Chaik de *Nâblous*, ferma ſes portes, & il fallut l'aſſiéger. Cette expédition commença en Juillet, & dura huit mois, quoique Yafa n'eût pour enceinte qu'un vrai mur de jardin ſans foſſé ; mais en Syrie & en Égypte on eſt encore plus novice dans la guerre de ſiège que dans celle de campagne : enfin, les aſſiégés capitulèrent en Février 1773. Ali, déſormais libre, ne ſongea plus qu'à repaſſer au Kaire. *Dâher* lui offrait des ſecours ; les Ruſſes, avec qui Ali avait contracté une alliance en traitant l'affaire du corſaire, promettaient de le ſeconder : ſeulement il fallait du temps pour raſſembler ces moyens épars, & Ali s'impatientait. Les promeſſes de Rezq, ſon oracle & ſon Kiaya, irritoient encore ſa pétulance. Ce Copte ne ceſſait de lui dire que l'heure de ſon retour était venue, que les aſtres en préſentaient les ſignes les plus favorables ; que la perte de Mohammad était préſagée de la manière la plus certaine. Ali qui, comme tous les Turks, croyait fermement à l'Aſtrologie, & qui ſe fiait d'autant plus

à Rezq, que souvent ses prédictions avaient réussi, ne pouvait plus supporter de délais. Les nouvelles du Kaire achevèrent de lui faire perdre patience. Dans les premiers jours d'Avril on lui remit des lettres signées de ses amis, par lesquelles ils lui marquaient qu'on était las de son ingrat esclave, & qu'on n'attendait que sa présence pour le chasser. Sur-le-champ il arrêta son départ ; & sans donner aux Russes le temps d'arriver, il partit avec ses Mamlouks & quinze cens Safadiens commandés par *Osman*, fils de *Dâher ;* mais il ignorait que les lettres du Kaire étaient une ruse de Mohammad ; que ce Bek les avait exigées par violence pour le tromper & l'attirer dans un piége qu'il lui tendait. En effet, Ali s'étant engagé dans le désert qui sépare Gaze de l'Égypte, rencontra près de *Salêhie* un corps de mille Mamlouks d'élite qui l'attendaient. Ce corps était conduit par le jeune Bek *Mourâd*, qui, épris de la femme d'Ali-Bek, l'avait obtenue de Mohammad au cas qu'il livrât la tête de cet illustre infortuné. À peine Mourâd eut-il apperçu la poussière qui annonçait au loin les ennemis, que fondant sur eux avec sa troupe il les mit en désordre ; pour comble de bonheur il rencontra Ali-Bek dans

la mêlée, l'attaqua, le blessa au front d'un coup de sabre, le prit & le conduisit à Mohammad. Celui-ci, campé deux lieues en arrière, reçut son ancien maître avec ce respect exagéré si familier aux *Turks*, & cette sensibilité que fait feindre la perfidie. Il lui donna une tente magnifique, recommanda qu'on en prît le plus grand soin, se dit mille fois *son esclave, baisant la poussière de ses pieds;* mais le troisième jour ce spectacle se termina par la mort d'Ali-Bek, dûe, selon les uns, aux suites de sa blessure, selon les autres au poison; les deux cas sont si également probables, qu'on n'en peut rien décider.

Ainsi se termina la carrière de cet homme, qui, pendant quelque temps, avait fixé l'attention de l'Europe, & donné à bien des Politiques l'espérance d'une grande révolution. On ne peut nier qu'il ait été un homme extraordinaire; mais l'on s'en fait une idée exagérée, quand on le met dans la classe des grands hommes: ce que racontent de lui des témoins dignes de foi, prouve que s'il eut le germe des grandes qualités, le défaut de culture les empêcha de prendre ce développement qui en fait de grandes vertus. Passons sur sa crédulité en Astrologie, qui

détermina plus souvent ses actions que des motifs réfléchis. Passons aussi sur ses trahisons, ses parjures, l'assassinat même de ses bienfaiteurs (*a*), par lesquels il acquit ou maintint sa puissance. Sans doute, la morale d'une société anarchique est moins sévère que celle d'une société paisible; mais en jugeant les ambitieux par leurs propres principes, on trouvera qu'Ali-Bek a mal connu ou mal suivi son plan d'agrandissement, & qu'il a lui-même préparé sa perte. On a droit sur-tout de lui reprocher trois fautes. 1°. Cette imprudente passion de conquêtes, qui épuisa sans fruit ses revenus & ses forces, & lui fit négliger l'administration intérieure de son propre pays. 2°. Le repos précoce auquel il se livra, ne faisant plus rien que par ses Lieutenans; ce qui diminua parmi les Mamlouks le respect qu'on avait pour lui, & enhardit les esprits à la révolte. 3°. Enfin, les richesses excessives qu'il entassa sur la tête de son favori, & qui lui procurèrent le crédit dont il abusa. En supposant Mohammad vertueux, Ali ne devoit-il pas craindre la séduction des adulateurs, qui en tout pays se

(*a*) Tel que Sâlêh-Bek.

rassemblent autour de l'opulence? Cependant il faut admirer dans Ali-Bek une qualité qui le distingue de la foule des tyrans qui ont gouverné l'Égypte : si les vices d'une mauvaise éducation l'empêchèrent de connaître la vraie gloire, il est du-moins constant qu'il en eut le desir, & ce desir ne fut jamais celui des ames vulgaires. Il ne lui manqua que d'être approché par des hommes qui en connussent les routes ; & parmi ceux qui commandent, il en est peu dont on puisse faire cet éloge.

Je ne puis passer sous silence une observation que j'ai entendu faire au Kaire. Ceux des Négocians Européens qui ont vu le règne d'Ali-Bek & sa ruine, après avoir vanté la bonté de son administration, son zèle pour la justice & sa bienveillance pour les Francs, ajoutent avec surprise que le peuple ne le regretta point; ils en prennent occasion de répéter ces reproches d'inconstance & d'ingratitude qu'on a coutume de faire au peuple; mais en examinant tous les accessoires, ce fait ne m'a pas paru si bizarre qu'il en a l'apparence. En Égypte, comme en tout pays, les jugemens du peuple sont dictés par l'intérêt de sa subsistance; c'est selon que ses Gouverneurs la

lui rendent aisée ou difficile, qu'il les aime ou les haït, les blâme ou les approuve, & cette manière de juger ne peut être ni aveugle ni injuste. En vain lui diront-ils que l'honneur de l'Empire, la gloire de la Nation, l'encouragement du commerce & des beaux-arts exigent telle ou telle opération. Le besoin de vivre doit passer avant tout; & quand la multitude manque de pain, elle a du moins le droit de refuser sa reconnoissance & son admiration. Qu'importait au peuple d'Égypte qu'Ali-Bek conquît le Saïd, la Mekke & la Syrie, si ces conquêtes ne rendaient pas son sort meilleur? Et il en devint pire; car ces guerres agravèrent les contributions par leurs frais. La seule expédition de la Mekke coûta vingt-six millions de France. Les sorties de bled qu'occasionnèrent les armées, jointes au monopole de quelques Négocians en faveur, causèrent une famine qui désola le pays pendant tout le cours de 1770 & 1771. Or, quand les habitans du Kaire & les payſans des villages mouraient de faim, avaient-ils tort de murmurer contre Ali-Bek? avaient-ils tort de condamner le commerce de l'Inde, si tous ses avantages devaient se concentrer en quelques mains? Quand Ali dépensait

deux

deux cens vingt-cinq mille livres pour l'inutile poignée d'un *kandjar* (*a*), si les joailliers vantaient sa magnificence, le peuple n'avait-il pas le droit de déteſter ſon luxe? Cette libéralité que ſes courtiſans appelaient vertu, le peuple, aux dépens de qui elle s'exerçait, n'avait-il pas raiſon de l'appeler vice? Était-ce un mérite à cet homme de prodiguer un or qui ne lui coûtait rien? Était-ce une juſtice de ſatisfaire, aux dépens du public, ſes affections ou ſes obligations particulières, comme il fit avec ſon Pannetier (*b*). On ne peut le nier, la plupart des actions d'Ali-Bek offrent bien moins les principes généraux de la juſtice & de l'humanité, que les motifs l'une ambi-

(*a*) Poignard qu'on porte à la ceinture.

(*b*) Ali-Bek partant pour un exil, car il fut exilé juſqu'à trois fois, était campé près du Kaire, ayant un délai de vingt-quatre heures pour payer ſes dettes : un nommé Haſan, Janiſſaire, à qui il devait cinq cens ſequins (3750 liv.) vint le trouver. Ali croyant qu'il demandait ſon argent, commença de s'excuſer. Mais Haſan tirant cinq cens autres ſequins, lui dit : tu es dans le malheur; prends encore ceux-ci. Ali, confondu de cette généroſité, jura par la tête du Prophète que s'il revenait, il ferait à cet homme une fortune ſans exemple. En effet, à ſon retour il le créa ſon Fourniſſeur général des vivres; & quoiqu'on l'avertit des concuſſions ſcandaleuſes de Haſan, jamais il ne les réprima.

tion & d'une vanité personnelles. L'Égypte n'était à ses yeux qu'un domaine, & le peuple un troupeau, dont il pouvait disposer à son gré. Doit-on s'étonner après cela si les hommes qu'il traita en maître impérieux, l'ont jugé en mercenaires mécontens.

CHAPITRE IX.

Précis des Événemens arrivés depuis la mort d'Ali-Bek jusqu'en 1785.

DEPUIS la mort d'Ali-Bek, le sort des Égyptiens ne s'est pas amélioré ses successeurs n'ont pas même imité ce qu'il y avait de louable dans sa conduite. *Mohammad-Bek*, qui prit sa place au mois d'Avril 1773, n'a montré, pendant deux ans de règne, que les fureurs d'un brigand & les noirceurs d'un traître. D'abord, pour colorer son ingratitude envers son patron, il avait feint de n'être que le vengeur de droits du Sultan, & le ministre de ses volontés; en conséquence, il avait envoyé à Constantinople le tribut inter-

rompu depuis six ans, & le serment d'une obéissance sans bornes. Il renouvela sa soumission à la mort d'Ali-Bek; &, sous prétexte de prouver son zèle pour le Sultan, il demanda la permission de faire la guerre à l'Arabe *Dâher*. La Porte, qui eût elle-même sollicité cette démarche comme une faveur, se trouva trop heureuse de l'accorder comme une grace: elle y ajouta le titre de Pacha du Kaire, & Mohammad ne songea plus qu'à cette expédition. On pourra demander quel intérêt politique avait un Gouverneur d'Égypte à détruire l'Arabe *Dâher*, rébelle en Syrie? Mais ici la politique n'était pas plus consultée qu'en d'autres occasions. Les mobiles étaient des passions particulières, & entr'autres, un ressentiment personnel à Mohammad-Bek. Il ne pouvait oublier une lettre sanglante que *Dâher* lui avait écrite lors de la révolution de Damas, ni toutes les démarches hostiles que le Chaïk avait faites contre lui en faveur d'Ali-Bek. D'ailleurs la cupidité se joignoit à la haine. Le Ministre de Dâher, *Ybrahim-Sabbâr* (*a*) passait pour avoir

(*a*) *Sabbâr* en grasseyant l'*r*; ce qui signifie *Teinturier*; avec l'*r* ordinaire, le mot signifierait *Sondeur*.

entassé des trésors extraordinaires, & l'Égyptien voyait en perdant Dâher, le double avantage de s'enrichir & de se venger. Il ne balança donc pas à entreprendre cette guerre, & il en fit les préparatifs avec toute l'activité que donne la haine. Il se munit d'un train d'artillerie extraordinaire; il fit venir des Canonniers étrangers, & il en confia le commandement à l'Anglais Robinson; il fit transporter de Suez un canon de seize pieds de longueur, qui restait depuis long-temps inutile. Enfin, au mois de Février 1776, il parut en Palestine avec une armée égale à celle qu'il avait menée contre Damas. A son approche, les gens de Dâher qui occupaient *Gaze*, ne pouvant espérer de s'y soutenir, se retirèrent; il s'en empara, &, sans s'arrêter, il marcha contre Yâfa. Cette ville qui avait une garnison, & dont les habitans avaient tous l'habitude de la guerre, se montra moins docile que Gaze, & il fallut l'assiéger. L'Histoire de ce siége serait un monument curieux de l'ignorance de ces contrées dans l'art militaire; quelques faits principaux en donneront une idée suffisante.

Yafa, l'ancienne Ioppé, est située sur un

rivage dont le niveau général eſt peu élevé au-deſſus de la mer. Le ſeul emplacement de la ville ſe trouve être une colline en pain de ſucre, d'environ cent-trente pieds perpendiculaires. Les maiſons diſtribuées ſur la pente, offrent le coup-d'œil pittoreſque des gradins d'un amphithéâtre; la pointe porte une petite citadelle qui domine ſur le tout; le bas de la colline eſt enceint d'un mur ſans rempart, de douze à quatorze pieds de haut, ſur deux ou trois d'épaiſſeur. Les créneaux qui règnent ſur ſon faîte, ſont les ſeuls ſignes qui le diſtinguent d'un mur de jardin. Ce mur, qui n'a point de foſſé, eſt entouré de jardins, où les limons, les oranges & les poncirs acquièrent dans un ſol léger une groſſeur prodigieuſe: voilà la ville qu'attaquait Mohammad. Elle avait pour défenſeurs cinq à ſix cens *Safadiens*, & autant d'habitans, qui, à la vue de l'ennemi, prirent leur ſabre & leur fuſil à pierre & à mèche. Ils avaient quelques canons de bronze de vingt-quatre livres de balles, ſans affût; ils les élevèrent tant bien que mal ſur quelques charpentes faites à la hâte: & comptant le courage & la haine pour la force, ils répondirent aux ſommations de l'ennemi par des menaces & des coups de fuſil.

Mohammad, voyant qu'il fallait les emporter de vive force, vint aſſeoir ſon camp devant la ville; mais le Mamlouk ſavait ſi peu les règles de l'art, qu'il ſe plaça à mi-portée de canon; les boulets qui plurent ſur ſes tentes, l'avertirent de ſa faute: il recula: nouvelle expérience, nouvelle leçon; enfin il trouva la meſure, & ſe fixa: on planta ſa tente, où le luxe le plus effréné fut déployé de toutes parts: on dreſſa tout autour & ſans ordre, celles des Mamlouks; les Barbareſques ſe firent des huttes avec les troncs & les branches des orangers & des limoniers; & la ſuite de l'armée s'arrangea comme elle put: on diſtribua, tant bien que mal, quelques gardes, &, ſans faire de retranchemens, on ſe réputa campé. Il falloit dreſſer les batteries; on choiſit un terrein un peu élevé vers le ſud-eſt de la ville, & là, derrière quelques murs de jardin, on pointa huit pièces de gros canon à deux cens pas de la ville, & l'on commença de tirer, malgré les fuſiliers de l'ennemi, qui, du haut des terraſſes, tuèrent pluſieurs cannoniers. Tout cet ordre paraîtra ſi étrange en Europe, que l'on ſera tenté d'en douter; mais ces faits n'ont pas onze ans; j'ai vu les lieux, j'ai entendu nombre

de témoins oculaires, & je regarde comme un devoir de n'altérer ni en bien ni en mal, des faits sur lesquels l'esprit d'une Nation doit être jugé.

On sent qu'un mur de trois pieds d'épaisseur & sans rempart, fut bientôt ouvert d'une large brêche; il fallut, non pas y monter, mais la franchir. Les Mamlouks voulaient qu'on le fît à cheval; mais on leur fit comprendre que cela étoit impossible; &, pour la première fois, ils consentirent à marcher à pied. Ce dût être un spectacle curieux de les voir avec leurs immenses culottes de *failles* de Venise, embarrassés de leurs beniches retroussés, le sabre courbe à la main & le pistolet au côté, avancer en trébuchant parmi les décombres d'une muraille. Ils crurent avoir tout surmonté, quand ils eurent franchi cet obstacle; mais les assiégés, qui jugeaient mieux, attendirent qu'ils eussent débouché sur le terrein vuide qui est entre la ville & le mur: là, ils les assaillirent du haut des terrasses & des fenêtres des maisons, d'un telle grêle de balles, que les Mamlouks n'eurent pas même l'envie de mettre le feu; ils se retirèrent, persuadés que cet endroit était un coupe gorge insurmontable,

puiſqu'on n'y pouvait entrer à cheval. Morad-Bek les ramena pluſieurs fois, toujours inutilement. Mohammad-Bek ſéchait de déſeſpoir, de rage & de ſoucis: quarante-ſix jours ſe paſsèrent ainſi. Cependant les aſſiégés, dont le nombre diminuait par les attaques réitérées, & qui ne voyaient pas qu'on leur préparât des ſecours du côté d'*Acre*, s'ennuyaient de ſoutenir ſeuls la cauſe de Dâher. Les Muſulmans, ſur tout, ſe plaignaient que les Chrétiens, occupés à prier, ſe tenaient plus dans les Égliſes qu'au champ de bataille. Quelques perſonnes ouvrirent des pourpaler: on propoſa d'abandonner la place, ſi les Égyptiens donnaient des ſûretés: on arrêta des conditions, & l'on pouvoit regarder le traité comme conclu, lorſque dans la ſécurité qu'il occaſionnait, quelques Mamlouks entrèrent dans la ville. La foule les ſuivit, ils voulurent piller, on voulut ſe défendre, & l'attaque recommença; l'armée alors s'y précipita en foule, & la ville éprouva les horreurs du ſac: femmes, enfans, vieillards, hommes faits, tout fut paſſé au fil du ſabre, & Mohammad, auſſi lâche que barbare, fit ériger ſous ſes yeux pour monument de ſa victoire, une pyramide de toutes les têtes de ces infortunés: on

assure qu'elles passaient douze cens. Cette catastrophe, arrivée le 19 Mai 1776, répandit la terreur dans tout le pays. Le Chaïk Dâher même s'enfuit d'Acre, où son fils Ali le remplaça. Cet Ali, dont la Syrie célèbre encore l'active intrépidité, mais qui en a terni la gloire par ses révoltes perpétuelles contre son père; cet Ali crut que Mohammad, avec qui il avait fait un traité, le respecterait; mais le Mamlouk, arrivé aux portes d'Acre, lui déclara que pour prix de son amitié, il voulait la tête de Dâher même. Ali trompé, rejeta ce parricide, & abandonna la ville aux Égyptiens; ils la pillèrent complettement; à peine les Négocians Français furent-ils épargnés: bientôt même ils se virent dans un danger affreux. Mohammad, instruit qu'ils étaient dépositaires des richesses d'Ybrahim, Kiaya de Dâher, leur déclara que s'ils ne les restituaient, il les ferait tous égorger. Le Dimanche suivant était assigné pour cette terrible recherche, quand le hasard vint les délivrer, eux & la Syrie, de ce fléau. Mohammad, saisi d'une fièvre maligne, périt en deux jours à la fleur de l'âge (*a*). Les Chrétiens

(*a*) Au mois de Juin 1776.

de Syrie ſont perſuadés que cette mort fut une punition du Prophète Élie, dont il viola l'Égliſe ſur le Carmel. Ils racontent même qu'il le vit pluſieurs fois ſous la forme d'un vieillard, & qu'il s'écrioit ſans ceſſe : *ôtez-moi ce vieillard qui m'aſſiége & m'épouvante.* Mais ceux qui approchèrent de ce Général dans ſes derniers momens, ont rapporté au Kaire, à des perſonnes dignes de foi, que cette viſion, effet du délire, avait ſon origine dans le ſouvenir de meurtres particuliers, & que la mort de Mohammad fut dûe aux cauſes bien naturelles d'un climat connu pour mal-ſain, d'une chaleur exceſſive, d'une fatigue immodérée, & des ſoucis cuiſans que lui avait cauſé le ſiége de Yâfa. Il n'eſt pas hors de propos de remarquer à ce ſujet, que ſi l'on écrivait l'Hiſtoire des temps modernes ſous la dictée des Chrétiens de Syrie & d'Égypte, elle ſeroit auſſi remplie de prodiges & d'apparitions, qu'au temps paſſé.

Cette mort ne fut pas plutôt connue, que toute cette armée, par une déroute ſemblable à celle de Damas, prit en tumulte le chemin de l'Égypte. Morad Bek, à qui la faveur de Mohammad avait acquis un grand crédit, ſe hâta de

regagner le Kaire, pour y disputer le commandement à Ybrahim-Bek. Celui-ci, également affranchi & favori du mort, n'eut pas plutôt appris l'état des affaires, qu'il prit des mesures pour s'assurer une autorité dont il était dépositaire depuis l'absence de son patron. Tout annonçait une guerre ouverte; mais les deux rivaux mesurant chacun leurs moyens, se trouvèrent une égalité qui leur fit craindre l'issue d'un combat. Ils prirent le parti de la paix, & ils passèrent un accord, par lequel l'autorité resta indivise, à condition cependant qu'Ybrahim conserverait le titre de *Chaik-Elbeled*, ou de *Commandant*: l'intérêt de leur sûreté commune décida sur-tout cet arrangement. Depuis la mort d'Ali-Bek, les Beks & les Kachefs, issus de sa *Maison* (*a*), frémissaient en secret de voir la puissance passée aux mains d'une faction nouvelle; la supériorité de Mohammad, ci-devant leur égal, avait blessé leurs prétentions; celle de ses esclaves leur parut encore plus insupportable: ils résolurent de s'en affranchir; & ils commencèrent des intrigues & des cabales, qui aboutirent à former une ligue,

(*a*) C'est à-dire, dont il avoit été le patron: chez les Mamlouks l'affranchi passe pour l'enfant de la *maison*.

qu'on appela la *Maiſon d'Aly-Bek*. Les Chefs en furent *Haſan-Bek*, ci-devant Gouverneur de *Gedda*, & ſurnommé par cette raiſon *El-djeddâoui*; il eut pour collègue *Iſmaël*, ſeul Bek reſtant de la création d'Ybrahim Kiâya. Ces confédérés conduiſirent ſi bien leur trame, que Morad & Ybrahim furent obligés d'évacuer le Kaire; ils ſe retirèrent au Saïd, où on les exila; mais s'y étant fortifiés en peu de temps par les transfuges qui les allèrent trouver, ils revinrent au Kaire, & avec quatre cens cavaliers, ils battirent leurs ennemis, trois fois plus nombreux. *Iſmaël* & *Haſan*, chaſſés à leur tour, paſsèrent au Saïd, où ils ſont encore. Morad & Ybrahim, inquiets de la durée de ce parti, ont tenté pluſieurs fois de le détruire, ſans en pouvoir venir à bout. Ils avaient fini par accorder aux rébelles un diſtrict au-deſſus de Djirdjé; mais les Mamlouks, qui ne ſoupirent qu'après les délices du Kaire, ayant fait quelques mouvemens en 1783, Morad-Bek crut devoir faire une nouvelle tentative pour les exterminer: j'arrivai dans le temps qu'il en faiſait les préparatifs. Ses gens répandus ſur le Nil, arrêtaient tous les bateaux qu'ils rencontraient, &, le bâton à la main, forçaient

les malheureux patrons à les suivre au Kaire; chacun fuyait pour se dérober à une corvée qui ne devait rapporter aucun salaire. Dans la ville, on avait imposé une contribution de cinq cens mille dahlers (*a*) sur le commerce; on forçait les boulangers & les divers marchands à fournir leurs denrées au-dessous du prix qu'elles leur coûtaient, & toutes ces extorsions si abhorrées en Europe, étaient des choses d'usage. Tout fut prêt dans les premiers jours d'Avril, & Morad partit pour le Saïd. Les nouvelles de Constantinople & celles d'Europe qui les répètent, peignirent dans le temps cette expédition comme une guerre considérable, & l'armée de Morad, comme une puissante armée: elle l'était relativement à ses moyens, & à l'état de l'Égypte; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ne passait pas deux mille cavaliers. A voir l'altération habituelle des nouvelles de Constantinople, il faut croire, ou que les Turcs de la Capitale n'entendent rien aux affaires de l'Égypte & de la Syrie, ou qu'ils veulent en imposer aux Européens. Le peu de communication qu'il y a entre ces parties éloignées de l'Empire, rend le premier cas plus probable que le second. D'un autre côté, il semblerait que la

(*a*) Deux millions six cens vingt-cinq mille livres.

résidence de nos Négocians dans les diverses Échelles, dût nous éclaircir ; mais les Négocians, renfermés dans leurs *kans* comme dans des prisons, ne s'embarrassent que peu de tout ce qui est étranger à leur commerce, & ils se contentent de rire des Gazettes qu'on leur envoie d'Europe. Quelquefois ils ont voulu les redresser ; mais on a fait un si mauvais emploi de leurs renseignemens, qu'ils ont renoncé à un soin onéreux & sans profit.

Morad parti du Kaire, conduisit ses cavaliers à grandes journées le long du fleuve ; les équipages, les munitions suivaient dans les bateaux, & le vent du nord qui règne le plus souvent, favorisait leur diligence. Les exilés, au nombre d'environ cinq cens, étaient placés au-dessus de Djirdjé. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée de l'ennemi, la division se mit parmi eux ; quelques-uns voulaient combattre, d'autre voulaient capituler ; plusieurs prirent ce dernier parti, & se rendirent à Morad-Bek ; mais Hasan & Ismaël, toujours inébranlables, remontèrent vers Asouan, suivis d'environ deux cens-cinquante cavaliers. Morad les poursuivit jusques vers la cataracte, où ils s'établirent sur des lieux escarpés si avantageux, que les Mamlouks, toujours ignorans dans la guerre

de poste, tinrent pour impossible de les forcer. D'ailleurs, craignant qu'une trop longue absence du Kaire n'y fît éclore des nouveautés contre lui-même, Morad se hâta d'y revenir, & les exilés, sortis d'intrigue, revinrent prendre possession de leur poste au Saïd, comme ci-devant.

Dans une société où les passions des particuliers ne sont point dirigées vers un but général, où chacun ne pensant qu'à soi, ne voit dans l'incertitude du lendemain que l'intérêt du moment; où les chefs n'imprimant aucun sentiment de respect, ne peuvent maintenir la subordination : dans une pareille société, un état fixe & constant est une chose impossible; & le choc tumultueux des parties incohérentes, doit donner une mobilité perpétuelle à la machine entière : c'est ce qui ne cesse d'arriver dans la société des Mamlouks au Kaire. A peine Morad fut-il de retour, que de nouvelles combinaisons d'intérêts excitèrent de nouveaux troubles; outre sa faction & celles d'Ybrahim & de la maison d'Ali-Bek, il y avait encore au Kaire divers Beks sortis d'autres maisons étrangères à celles-là. Ces Beks, que leur faiblesse particulière faisait négliger par les factions dominantes, s'avisèrent, au mois de Juillet 1783, de

réunir leurs forces, jusqu'alors isolées, & de former un parti qui eût aussi ses prétentions au commandement. Le hasard voulut que cette ligue fut éventée, & leurs chefs, au nombre de cinq, se virent condamnés à l'improviste à passer en exil dans le Delta. Ils feignirent de se soumettre; mais à peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils prirent la route du Saïd, refuge ordinaire & commode de tous les mécontens: on les poursuivit inutilement pendant une journée dans le désert des Pyramides; ils échappèrent aux Mamlouks & aux Arabes, & ils arrivèrent sans accident à Minié, où ils s'établirent. Ce village, situé quarante lieues au-dessus du Kaire, & placé sur le bord du Nil qu'il domine, étoit très-propre à leur dessein. Maîtres du fleuve, ils pouvaient arrêter tout ce qui descendait du Saïd: ils surent en profiter; l'envoi de bled que cette Province fait chaque année en cette saison, était une circonstance favorable, ils la saisirent; & le Kaire, frustré de son approvisionnement, se vit menacé de la famine. D'autre part, les Beks & les propriétaires, dont les terres étaient dans le *Faïoum* & au-delà, perdirent leurs revenus, parce que les exilés les mirent à contribution. Ce double

désordre

ce double désordre exigeait une nouvelle expédition. Morad-Bek, fatigué de la précédente, refusa d'en faire une autre; Ybrahim Bek s'en chargea. Dès le mois d'Août, malgré le *Ramâdan*, on en fit les préparatifs: comme à l'autre, on saisit tous les bateaux & leurs patrons; on imposa des contributions; on contraignit les Fourniſſeurs. Enfin, dans les premiers jours d'Octobre, Ybrahim partit avec une armée qui paſſait pour formidable, parce qu'elle était d'environ 3,000 cavaliers. La marche ſe fit par le Nil, attendu que les eaux de l'inondation n'avaient pas encore évacué tout le pays, & que le terrein reſtait fangeux. En peu de jours on fut en préſence. Ybrahim, qui n'a pas l'humeur ſi guerrière que Morad, n'attaqua point les confédérés; il entra en négociation, & il conclut un traité verbal, dont les conditions furent le retour des Beks, & leur rétabliſſement. Morad, qui ſoupçonna quelque trame contre lui dans cet accord, en fut très-mécontent: la défiance s'établit plus que jamais entre lui & ſon rival. L'arrogance que les exilés montrèrent dans un Divan général, acheva de l'alarmer, il ſe crut trahi; & pour en prévenir l'effet, il ſortit du Kaire avec ſes gens, & il ſe retira au Saïd. On crut qu'il y aurait une guerre

ouverte ; mais Ybrahim temporisa. Au bout de quatre mois, Morad vint à Djizé, comme pour décider la querelle par une bataille : pendant vingt-cinq jours, les deux partis, séparés par le fleuve, restèrent en présence sans rien faire. On pourparla ; mais Morad, mécontent des conditions, & ne se trouvant pas assez fort pour en dicter de vive-force, retourna au Saïd. Il y fut suivi par des envoyés, qui, après 4 mois de négociations, parvinrent enfin à le ramener au Kaire : les conditions furent, qu'il continueroit de partager l'autorité avec Ybrahim, & que les cinq Beks seraient dépouillés de leurs biens. Ces Beks se voyant sacrifiés par Ybrahim, prirent la fuite ; Morad les poursuivit, & les ayant fait prendre par les Arabes du désert, il les ramena au Kaire pour les y garder à vûe. Alors la paix sembla rétablie ; mais ce qui s'était passé entre les deux Commandans, leur avait trop dévoilé à chacun leurs véritables intentions, pour qu'ils pussent désormais vivre comme amis. Chacun d'eux, bien convaincu que son rival n'épiait que l'occasion de le perdre, veilla pour éviter une surprise ou la préparer. Cette guere sourde en vint au point d'obliger Morad-Bek de quitter le Kaire

en 1784 ; mais en se campant aux portes, il y tint une si bonne contenance, qu'Ybrahim, effrayé à son tour, s'enfuit avec ses gens au Saïd. Il y resta jusqu'en Mars 1785, que, par un nouvel accord, il est revenu au Kaire. Il y partage comme ci-devant l'autorité avec son rival, en attendant que quelque nouvelle intrigue lui fournisse l'occasion de prendre sa revanche. Tel est le sommaire des révolutions qui ont agité l'Égypte dans ces dernières années. Je n'ai point détaillé la foule d'incidens dont les événemens ont été compliqués, parce que, outre leur incertitude, ils ne portent ni intérêt ni instruction : ce sont toujours des cabales, des intrigues, des trahisons, des meurtres, dont la répétition finit par ennuyer ; c'en est assez, si le Lecteur saisit la chaîne des faits principaux, & en tire des idées générales sur les mœurs & l'état politique du pays qu'il étudie. Il nous reste à joindre sur ces deux objets de plus grands éclaircissemens.

CHAPITRE X.

État présent de l'Égypte.

DEPUIS la révolution d'Ybrahim Kiaya, & sur-tout depuis celle d'Alibek, le pouvoir des Ottomans en Égypte est devenu plus précaire que dans aucune autre Province. Il est bien vrai que la Porte y conserve toujours un Pacha ; mais ce Pacha, resserré & gardé à vue dans le château du Kaire, est plutôt le prisonnier des Mamlouks, que le substitut du Sultan. On le dépose, on l'exile, on le chasse à volonté ; & sur la simple sommation d'un hérault vêtu de noir (*a*), il *descend* de son palais comme le plus simple particulier. Quelques Pachas, choisis à dessein par la Porte, ont tenté, par des manèges secrets, de rétablir les pouvoirs de leur dignité ; mais les Beks ont rendu ces intrigues si dangereuses, qu'ils se bornent maintenant à passer tranquillement les trois ans que doit durer

(*a*) La formule de déposition consiste en ce mot, *enzel* c'est-à-dire, *descends* du château.

leur captivité, & à manger en paix la penſion qu'on leur alloue.

Cependant les Beks, dans la crainte de porter le Divan à quelque parti violent, n'oſent déclarer leur indépendance. Tout continue de ſe faire au nom du Sultan : ſes ordres ſont reçus, comme l'on dit, *ſur la tête & ſur les yeux*, c'eſt-à-dire, avec le plus grand reſpect ; mais cette apparence dériſoire n'eſt jamais ſuivie de l'exécution. Le tribut eſt ſouvent ſuſpendu, & il ſubit toujours des défalcations. On paſſe en compte des dépenſes, telles que le curage des canaux, le tranſport des décombres du Kaire à la mer, le payement des troupes, la réparation des moſquées, &c. &c. qui ſont autant de dépenſes fauſſes & ſimulées. On trompe ſur le degré de l'inondation des terres : la crainte ſeule des Caravelles qui, chaque année, viennent à Damiette & à Alexandrie, fait acquitter la contribution des riz & des bleds ; encore trouve-t-on le moyen d'altérer les fourniſſemens effectifs en capitulant avec ceux qui les reçoivent. De ſon côté, la Porte, fidelle à ſa politique ordinaire, ferme les yeux ſur tous ces abus ; elle ſent que pour les réprimer, il faudrait des

efforts coûteux, & peut-être même une guerre ouverte qui compromettrait sa dignité : d'ailleurs, depuis plusieurs années, des intérêts pl uspressans la forcent de rassembler vers le nord toutes ses forces ; occupée de sa propre sûreté dans Constantinople, elle laisse aux circonstances le soin de rétablir son pouvoir dans les Provinces éloignées : elle fomente les divisions des divers partis, pour empêcher qu'aucun ne prenne consistance ; & cette méthode, qui ne l'a point encore trompée, est également avantageuse à ses grands-officiers, qui se font de gros revenus en vendant aux rébelles leur protection & leur influence. L'Amiral actuel *Hasan*-Pacha, a su plus d'une fois s'en prévaloir vis-à-vis de Morad & d'Ybrahim, de manière à en obtenir des sommes considérables.

CHAPITRE XI.

Constitution de la Milice des Mamlouks.

En s'emparant du gouvernement de l'Égypte, les Mamlouks ont pris des mesures qui semblent

leur en assurer la possession. La plus efficace, sans doute, est la précaution qu'ils ont eue d'avilir les Corps militaires des *Azabs* & des *Janissaires*. Ces deux Corps, qui jadis étaient la terreur du Pacha, ne sont plus que des simulacres aussi vains que lui-même. La Porte a encore cette faute à se reprocher; car, dès avant l'insurrection d'Ybrahim *Kiâya*, le nombre des troupes Turques, qui devait être de quarante mille hommes, partie infanterie, partie cavalerie, avait été réduit à plus de moitié par l'avarice des Commandans, qui détournaient les payes à leur profit; après Ybrahim, Alibek completta ce désordre. D'abord il se défit de tous les chefs qui pouvaient lui faire ombrage; il laissa vaquer les places sans les remplir; il ôta aux Commandans toute influence, & il avilit toutes les troupes Turques, au point qu'aujourd'hui les Janissaires, les Azâbs & les cinq autres corps ne sont qu'un ramas d'artisans, de goujats & de vagabonds qui gardent les portes de qui les paye, & qui tremblent devant les Mamlouks comme la populace du Kaire. C'est véritablement dans le corps de ces Mamlouks que consiste toute la force militaire de l'Égypte: parmi eux, quelques cen-

taines ſont répandues dans le pays & les villages pour y maintenir l'autorité, y percevoir les tributs, & veiller aux exactions; mais la maſſe eſt raſſemblée au Kaire. D'après les ſupputations de perſonnes inſtruites, leur nombre ne doit pas excéder huit mille cinq cens hommes, tant Beks, Kâchefs, que ſimples affranchis & Mamlouks encore eſclaves; dans ce nombre il y a une foule de jeunes gens qui n'ont pas atteint vingt & vingt-deux ans. La plus forte maiſon eſt celle d'*Ybrahim Bek*, qui a environ ſix cens Mamlouks: après lui vient Morad, qui n'en a pas plus de quatre cens, mais qui, par ſon audace & ſa prodigalité, fait contre-poids à l'opulence avare de ſon rival; le reſte des Beks, au nombre de dix-huit à vingt, en a depuis cinquante juſqu'à deux cens. Il y a en outre un grand nombre de Mamlouks que l'on pourrait appeler vagues, en ce qu'étant iſſus de maiſons éteintes, ils s'attachent à l'une ou à l'autre ſelon leur intérêt, toujours prêts à changer pour qui leur donnera davantage. Il faut encore compter quelques *Serrâdjes*, eſpèce de domeſtiques à cheval qui portent les ordres des Beks, & rempliſſent les fonctions d'huiſſiers; le tout enſemble ne va pas

à dix mille cavaliers. On ne doit point compter d'infanterie ; elle n'eſt ni connue ni eſtimée en Turquie, & ſur-tout dans les Provinces d'Aſie. Les préjugés des anciens Perſes & des Tartares règnent encore dans ces contrées ; la guerre n'y étant que l'art de fuir ou de pourſuivre, l'homme de cheval qui remplit le mieux ce double but, eſt réputé le ſeul homme de guerre ; & comme chez les Barbares l'homme de guerre eſt le ſeul homme diſtingué, il en eſt réſulté, pour la marche à pied, quelque choſe d'aviliſſant qui l'a fait réſerver au peuple. C'eſt à ce titre que les Mamlouks ne permettent aux habitans de l'Égypte que les mulets & les ânes, & qu'eux ſeuls ont le privilége d'aller à cheval : ils en uſent dans toute ſon étendue : à la ville, à la campagne, en viſite, même de porte à porte, on ne les voit jamais qu'à cheval. Leur habillement eſt venu ſe joindre aux préjugés pour leur en impoſer l'obligation. Cet habillement qui, pour la forme, ne diffère point de celui de tous les gens aiſés en Turquie, mérite d'être décrit.

§. PREMIER.

Vêtemens des Mamlouks.

D'abord vient une ample chemiſe de toile de coton claire & jaunâtre, par-deſſus laquelle on revêt une eſpèce de robe-de-chambre en toile des Indes, ou en étoffes légères de Damas & d'Alep. Cette robe, appelée *antari*, tombe du col aux chevilles, & croiſe ſur le devant du corps juſques vers les hanches, où elle ſe fixe par deux cordons. Sur cette première enveloppe vient une ſeconde, de la même forme, de la même ampleur, & dont les larges manches tombent également juſqu'au bout des doigts. Celle-ci s'appelle *coftân*; elle ſe fait ordinairement d'étoffes de ſoie plus riches que la première. Une longue ceinture ſerre ces deux vêtemens à la taille, & partage le corps en deux paquets. Par-deſſus ces deux pièces en vient une troiſième, que l'on appelle *djoubé*; elle eſt de drap ſans doublure; elle a la même forme générale, excepté que ſes manches ſont coupées au coude. Dans l'hiver & ſouvent même dans l'été, ce *djoubé* eſt garni d'une fourrure, & de-

vient *peliſſe*. Enfin, on vêtit par-deſſus ces trois enveloppes une dernière, que l'on appelle *beniche*. C'eſt le manteau ou l'habit de cérémonie. Son emploi eſt de couvrir exactement tout le corps, même le bout des doigts, qu'il ſerait très-indécent de laiſſer paraître devant les grands. Sous ce béniche, le corps a l'air d'un long ſac d'où ſort, ſur un col nud, une tête ſans cheveux, couverte d'un turban. Celui des Mamlouks, appelé *qâouq*, eſt un cylindre jaune, garni en dehors d'un rouleau de mouſſeline artiſtement compaſſé. Leurs pieds ſont couverts d'un chauſſon de cuir jaune qui remonte juſqu'aux talons, & d'une pantoufle ſans quartier, toujours prête à reſter en chemin. Mais la pièce la plus ſingulière de cet habillement, eſt une eſpèce de pantalon, dont l'ampleur eſt telle, que dans ſa hauteur il arrive au menton, & que chacune de ſes jambes pourrait recevoir le corps entier : ajoutez que les Mamlouks le font de ce drap de Veniſe qu'on appelle *faille*, qui, quoiqu'auſſi moëlleux que l'elbeuf, eſt plus épais que la bure ; & que, pour marcher plus à l'aiſe, ils y renferment, ſous une ceinture à couliſſe, toute la partie pendante des vêtemens dont nous avons parlé.

Ainſi emmaillotés, on conçoit que les Mamlouks ne ſont pas des piétons agiles ; mais ce que l'on ne conçoit qu'après avoir vu les hommes de divers pays, eſt qu'ils regardent leur habillement comme très-commode. En vain leur objecte-t-on qu'à pied il empêche de marcher, qu'à cheval il charge inutilement, & que tout cavalier démonté eſt un homme perdu ; ils répondent : *c'eſt l'uſage*, & ce mot répond à tout.

§. II.

Équipage des Mamlouks.

Voyons ſi l'équipage de leur cheval eſt mieux raiſonné. Depuis que l'on a pris en Europe le bon eſprit de ſe rendre compte des motifs de chaque choſe, on a ſenti que le cheval, pour exécuter ſes mouvemens ſous le cavalier, avait beſoin d'être le moins chargé qu'il eſt poſſible, & l'on a allégé ſon harnois autant que le permettait la ſolidité. Cette révolution, que le dix-huitième ſiècle a vu éclore parmi nous, eſt encore bien loin des Mamlouks, dont l'eſprit eſt reſté au neuvième ſiècle. Toujours guidés par *l'uſage*, ils donnent au cheval une ſelle, dont

la charpente groſſière eſt chargée de fer, de bois & de cuir. Sur cette ſelle s'élève un trouſſequin de huit pouces de hauteur, qui couvre le cavalier juſqu'aux reins, pendant que ſur le devant, un pommeau, ſaillant de quatre à cinq pouces, menace ſa poitrine quand il ſe penche; ſous la ſelle, au-lieu de couſſins, ils étendent trois épaiſſes couvertures de laine : le tout eſt fixé par une ſangle qui paſſe ſur la ſelle, & s'attache, non par des boucles à ardillon, mais par des nœuds de courroies peu ſolides & très-compliqués. D'ailleurs, ces ſelles ont un large poitrail & manquent de croupière, ce qui les jette trop ſur les épaules du cheval. Les étriers ſont une plaque de cuivre plus longue & plus large que le pied, & dont les bords, relevés d'un pouce, viennent mourir à l'anſe d'où ils pendent. Les angles de cette plaque ſont tranchans, & ſervent, au-lieu d'éperon, à ouvrir les flancs par de longues bleſſures. Le poids ordinaire d'une paire de ces étriers, eſt de neuf à dix livres, & ſouvent ils paſſent douze & treize. La ſelle & les couvertures n'en pèſent pas moins de vingt-cinq; ainſi le cheval porte d'abord un poids de trente-ſix livres, ce qui eſt d'autant plus ridicule, que les

chevaux d'Égypte ſont très-petits. La bride eſt auſſi mal conçue dans ſon genre, elle eſt de l'eſpèce qu'on appelle *à la genette*, ſans articulation. La gourmette, qui n'eſt qu'un anneau de fer, ſerre le menton, au point d'en couper la peau; auſſi tous ces chevaux ont les barres briſées, & manquent abſolument de *bouche*: c'eſt un effet néceſſaire des pratiques des Mamlouks, qui, au-lieu de la ménager, comme nous, la détruiſent par des faccades violentes; ils les employent ſur-tout pour une manœuvre qui leur eſt particulière: elle conſiſte à lancer le cheval à bride abattue, puis à l'arrêter ſubitement au plus fort de la courſe; ſaiſi par le mords, le cheval roidit les jambes, plie les jarrets, & termine ſa carrière en gliſſant d'une ſeule pièce, comme un cheval de bois: on conçoit combien cette manœuvre répétée perd les jambes & la bouche; mais les Mamlouks lui trouvent de la grace, & elle convient à leur manière de combattre. Du reſte, malgré leurs jambes en crochets, & les perpétuels mouvemens de leur corps, on ne peut nier qu'ils ne ſoient des cavaliers fermes & vigoureux, & qu'ils n'ayent quelque choſe de guerrier, qui flatte l'œil même d'un étranger; il faut convenir auſſi

qu'ils ont mieux raisonné le choix de leurs armes.

§. III.

Armes des Mamlouks.

La première, est une carabine Anglaise d'environ trente pouces de longueur, & d'un calibre tel, qu'elle peut lancer à la fois dix à douze balles, dont l'effet, même sans adresse, est toujours meurtrier. En second lieu, ils portent à la ceinture deux grands pistolets qui tiennent au vêtement par un cordon de soie. A l'arçon pend quelquefois une masse d'armes dont ils se servent pour assommer; enfin, sur la cuisse gauche pend à une bandoulière un sabre courbe, d'une espèce peu connue en Europe; sa lame, prise en ligne droite, n'a pas plus de vingt-quatre pouces, mais mesurée dans sa courbure, elle en a trente. Cette forme, qui nous paraît bisarre, n'a pas été adoptée sans motifs; l'expérience apprend que l'effet d'une lame droite est borné au lieu & au moment de sa chûte, parce qu'elle ne coupe qu'en appuyant: une lame courbe, au contraire, présentant le tranchant en retraite, glisse par l'effort du bras, & continue son action dans un long espace.

Les Barbares, dont l'esprit s'exerce de préférence sur les arts meurtriers, n'ont pas manqué cette observation ; & de-là, l'usage des cimetères, si général & si ancien dans l'Orient. Le commun des Mamlouks tire les siens de Constantinople & d'Europe ; mais les Beks se disputent les lames de Perse & des anciennes fabriques de Damas (*a*), qu'ils payent jusqu'à quarante & cinquante louis. Les qualités qu'ils en estiment, sont la légèreté, la trempe égale & bien sonnante, les ondulations du fer, & sur-tout la finesse du tranchant : il faut avouer qu'elle est exquise, mais ces lames ont le défaut d'être fragiles comme le verre.

§. IV.

Éducation & Exercices des Mamlouks.

L'art de se servir de ces armes fait le sujet de l'éducation des Mamlouks, & l'occupation de toute leur vie. Chaque jour, de grand matin, la plupart se rendent dans une plaine hors du

(*a*) Je dis anciennes, car aujourd'hui on n'y fabrique plus d'acier.

Kaire ;

Kaire; & là, courant à toute bride, ils s'exercent à sortir prestement la carabine de la bandoulière, à la tirer juste, à la jeter sous la cuisse, pour saisir un pistolet qu'ils tirent & jettent pardessus l'épaule; puis un second, dont ils font de même, se fiant au cordon qui les attache, sans perdre de temps à les replacer. Les Beks présens les encouragent; & quiconque brise le vase de terre qui sert de but, reçoit des éloges & de l'argent. Ils s'exercent aussi à bien manier le sabre, & sur-tout à donner le coup de revers qui prend de bas en haut, & qui est le plus difficile à parer. Leurs tranchans sont si bons, & leurs mains si adroites, que plusieurs coupent une tête de coton mouillé, comme un pain de beurre. Ils tirent aussi l'arc, quoiqu'ils l'ayent banni des combats; mais leur exercice favori est celui du *Djerid*: ce nom, qui signifie proprement *roseau*, se donne en général à tout bâton qu'on lance à la main, selon des principes qui ont dû être ceux des Romains pour le *pilum*: au-lieu de bâton, les Mamlouks emploient des branches fraîches de palmier effeuillées. Ces branches, qui ont la forme d'une tige d'artichaut, ont quatre pieds de longueur, & pèsent cinq à six livres. Armés de ce

trait, les cavaliers entrent en lice, & courant à toute bride, ils se le lancent d'assez loin. Si-tôt lancé, l'agresseur tourne bride, & celui qui fuit, poursuit & jette à son tour. Les chevaux, dressés par l'habitude, secondent si bien leurs maîtres, qu'on dirait qu'ils y prennent autant de plaisir; mais ce plaisir est dangereux, car il y a des bras qui lancent avec tant de roideur, que souvent le coup blesse, & même devient mortel. Malheur à qui n'esquivait pas le djerid d'Ali-Bek! Ces jeux, qui nous semblent barbares, tiennent de près à l'état politique des Nations. Il n'y a pas trois siècles qu'ils existaient parmi nous, & leur extinction est bien moins dûe à l'accident de Henri II, ou à un esprit philosophique, qu'à un état de paix intérieure qui les a rendus inutiles. Chez les Turcs, au contraire, & chez les Mamlouks ils se sont conservés, parce que l'anarchie de leur société a continué de leur faire un besoin de tout ce qui est relatif à la guerre. Voyons si leurs progrès dans cette partie sont proportionnés à leur pratique.

§. V.

Art Militaire des Mamlouks.

Dans notre Europe, quand on parle de troupes & de guerre, on se figure sur le champ une distribution d'hommes par compagnies, par bataillons, par escadrons; des uniformes de tailles & de couleurs, des formations par rangs & lignes, des combinaisons de manœuvres particulières ou d'évolutions générales; en un mot, tout un système d'opérations fondées sur des principes réfléchis. Ces idées sont justes par rapport à nous; mais quand on les transporte aux pays dont nous traitons, elles deviennent autant d'erreurs. Les Mamlouks ne connaissent rien de notre art militaire; ils n'ont ni uniformes, ni ordonnance, ni formation, ni discipline, ni même de subordination. Leur réunion est un attroupement, leur marche est une cohue, leur combat est un duel, leur guerre est un brigandage; ordinairement elle se passe dans la ville même du Kaire: au moment qu'on y pense le moins, une cabale éclate, des Beks montent à cheval, l'alarme se répand, leurs adversaires paraissent: on se charge

dans la rue le ſabre à la main ; quelques meurtres décident la querelle, & le plus faible ou le plus timide eſt exilé ; le peuple n'eſt pour rien dans ces combats. Que lui importe que les tyrans s'égorgent ? Mais on ne doit pas le croire ſpectateur tranquille : au milieu des balles & des coups de cimeterre, ce rôle eſt toujours dangereux : chacun fuit du champ de bataille, juſqu'au moment où le calme ſe rétablit. Quelquefois la populace pille les maiſons des exilés, & les vainqueurs n'y mettent pas d'obſtacle. A ce ſujet, il eſt bon d'obſerver que ces phraſes uſitées dans les nouvelles d'Europe : *les Beks ont fait des recrues, les Beks ont ameuté le peuple, le peuple a favoriſé un parti*, ſont peu propres à donner des idées exactes. Dans les démêlés des Mamlouks, le peuple n'eſt jamais qu'un agent paſſif.

Quelquefois la guerre eſt tranſportée à la campagne, & les combattans n'y déploient pas plus d'art. Le parti le plus fort ou le plus audacieux pourſuit l'autre ; s'ils ſont égaux en courage, ils s'attendent ou ſe donnent un rendez-vous, & là, ſans égard pour les avantages de poſition, les deux troupes s'approchent en peloton ; les plus

hardis marchent en tête ; on s'aborde, on se défie, on s'attaque ; chacun choisit son homme : on tire, si l'on peut, & l'on passe vîte au sabre ; c'est-là que se déploient l'art du cavalier & la souplesse du cheval. Si celui-ci tombe, l'autre est perdu. Dans les déroutes, les valets toujours présens, relèvent leurs maîtres ; & s'il n'y a pas de témoins, ils l'assomment pour prendre la ceinture de sequins qu'il a soin de porter. Souvent la bataille se décide par la mort de deux ou trois personnes. Depuis quelque temps sur-tout, les Mamlouks ont compris que leurs patrons étant les principaux intéressés, devaient courir les plus grands risques, & ils leur en laissent l'honneur. S'ils ont l'avantage, tant mieux pour tout le monde ; s'ils sont vaincus, l'on capitule avec le vainqueur, qui souvent a fait ses conditions d'avance. Il n'y a que profit à rester tranquille, on est sûr de trouver un maître qui paye, & l'on revient au Kaire vivre à ses dépens jusqu'à nouvelle fortune.

§. VI.

Discipline des Mamlouks.

Ce caractère qui cause la mobilité de cette Milice, est une suite nécessaire de sa constitution. Le jeune payſan vendu en Mingrelie ou en Géorgie, n'a pas plutôt mis le pied en Égypte, que ses idées subissent une révolution. Une carrière immense s'ouvre à ses regards. Tout se réunit pour éveiller son audace & son ambition; encore esclave, il se sent destiné à devenir maître, & déjà il prend l'esprit de sa future condition. Il calcule le besoin qu'a de lui son patron, & il lui fait acheter ses services & son zèle; il les mesure sur le salaire qu'il en reçoit, ou sur celui qu'il en attend. Or, comme cette société ne connaît pas d'autre mobile que l'argent, il en résulte que le soin principal des maîtres est de satisfaire l'avidité de leurs serviteurs pour maintenir leur attachement. De-là, cette prodigalité des Beks, ruineuse à l'Égypte qu'ils pillent; de-là, cette insubordination des Mamlouks, fatale à leurs Chefs qu'ils dépouillent; de-là, ces intrigues qui ne cessent d'agiter les grands & les petits. A

peine un esclave est-il affranchi, qu'il porte déjà ses regards sur les premiers emplois. Qui pourrait arrêter ses prétentions ? Rien dans ceux qui commandent ne lui offre cette supériorité de talens qui imprime le respect. Il n'y voit que des soldats comme lui, parvenus à la puissance *par les décrets du sort ;* & s'il plaît au sort de le favoriser, il parviendra de même, & il ne sera pas moins habile dans l'art de gouverner, puisque cet art ne consiste qu'à prendre de l'argent & à donner des coups de sabre. De cet ordre de choses, est encore né un luxe effréné, qui levant les barrières à tous les besoins, a donné à la rapacité des grands une étendue sans bornes. Ce luxe est tel, qu'il n'y a point de Mamlouk dont l'entretien ne coûte par an 2,500 livres, & il en est beaucoup qui coûtent le double. A chaque Ramadan, il faut un habillement neuf, il faut des draps de France, des failles de Venise, des étoffes de Damas & des Indes. Il faut souvent renouveler les chevaux, les harnois. On veut des pistolets & des sabres damasquinés, des étriers dorés d'or moulu, des selles & des brides plaquées d'argent. Il faut aux Chefs, pour les distinguer du vulgaire, des bijoux, des pierres pré-

cieuſes, des chevaux arabes de deux & trois cens louis, des châles de Kachemire de vingt-cinq & de cinquante louis, & une foule de peliſſes dont les moindres coûtent cinq cens livres (*a*). Les femmes ont rejeté comme trop ſimple l'ancien uſage des garnitures de ſequins ſur la tête & ſur la poitrine; elles y ont ſubſtitué les diamans, les émeraudes, les rubis, les perles fines; & à la paſſion des châles & des fourrures, elles ont joint celle des étoffes & des galons de Lyon. Quand de tels beſoins ſe trouvent dans une claſſe qui a en main toute l'autorité, & qui ne connaît de droit ni de propriété ni de vie; qu'on juge des conſéquences qu'ils doivent avoir, & pour les claſſes obligées d'y fournir, & pour les mœurs mêmes de ceux qui les ont.

§. VII.

Mœurs des Mamlouks.

Celles des Mamlouks ſont telles qu'il eſt à craindre, en conſervant les ſimples traits de la

(*a*) Les Négocians Européens, qui ont pris goût à ce luxe, ne croient pas avoir une garderobe décente, quand elle ne paſſe pas douze ou quinze mille francs.

vérité, d'encourir le soupçon d'une exagération passionnée. Nés la plupart dans le rit Grec, & circoncis au moment qu'on les achète, ils ne sont aux yeux des Turcs mêmes que des *Renégats*, sans foi ni religion. Étrangers entr'eux, ils ne sont point liés par ces sentimens naturels qui unissent les autres hommes. Sans parens, sans enfans, le passé n'a rien fait pour eux; ils ne font rien pour l'avenir. Ignorans & superstitieux par éducation, ils deviennent farouches par les meurtres, séditieux par les tumultes, perfides par les cabales, lâches par la dissimulation, & corrompus par toute espèce de débauche. Ils sont surtout adonnés à ce genre honteux, qui fut de tout temps le vice des Grecs & des Tartares: c'est la première leçon qu'ils reçoivent de leur Maître d'Armes. On ne sait comment expliquer ce goût, quand on considère qu'ils ont tous des femmes, à-moins de supposer qu'ils recherchent dans un sexe, le piquant des refus dont ils ont dépouillé l'autre; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas un seul Mamlouk sans tache; & leur contagion a dépravé les habitans du Kaire, même les Chrétiens de Syrie qui y demeurent.

CAPITRE XII.

Gouvernement des Mamlouks.

TELLE eſt l'eſpèce d'hommes qui fait en ce moment le ſort de l'Égypte; ce ſont des eſprits de cette trempe qui ſont à la tête du Gouvernement: quelques coups de ſabre heureux, plus d'aſtuce ou d'audace mènent à cette prééminence; mais on conçoit qu'en changeant de fortune, les parvenus ne changent point de caractère, & qu'ils portent l'ame des eſclaves dans la condition des Rois. La Souveraineté n'eſt pas pour eux l'art difficile de diriger vers un but commun les paſſions diverſes d'une ſociété nombreuſe; mais ſeulement un moyen d'avoir plus de femmes, de bijoux, de chevaux, d'eſclaves, & de ſatisfaire leurs fantaiſies. L'adminiſtration, à l'intérieur & à l'extérieur, eſt conduite dans cet eſprit. D'un côté, elle ſe réduit à manœuvrer vis-à-vis la Cour de Conſtantinople, pour éluder le tribut ou les menaces du Sultan; de l'autre à acheter beaucoup d'eſclaves, à multiplier les amis, à prévenir les complots,

à détruire les ennemis secrets par le fer ou le poison; toujours dans les alarmes, les Chefs vivent comme les anciens tyrans de Syracuse. Morad & Ybrahim ne dorment qu'au milieu des carabines & des sabres. Du reste, nulle idée de police ni d'ordre public (*a*). L'unique affaire est de se procurer de l'argent; & le moyen employé comme le plus simple, est de le saisir par-tout où il se montre, de l'arracher par violence à quiconque en possède, d'imposer à chaque instant des contributions arbitraires sur les villages & sur la Douane, qui les reverse sur le commerce.

§. I.

État du Peuple en Égypte.

On jugera aisément que dans un tel pays tout est analogue à un tel régime. Là où le Cul-

(*a*) Lorsque j'étais au Kaire, des Mamlouks enlevèrent la femme d'un Juif qui passait le Nil avec elle. Ce Juif ayant fait porter des plaintes à Morad, ce Bek répondit de sa voix de charretier : *eh, laissez ces jeunes gens s'ébattre!* Le soir, les Mamlouks firent dire au Juif qu'ils lui rendraient sa femme s'il comptoit cent piastres pour *leurs peines*, & il fallut en passer par là. Il est remarquable que dans les mœurs du pays, l'article des femmes est une chose plus sacrée que la vie même.

tivateur ne jouit pas du fruit de ſes peines, il ne travaille que par contrainte, & l'Agriculture eſt languiſſante : là où il n'y a point de ſûreté dans les jouiſſances, il n'y a point de cette induſtrie qui les crée, & les Arts ſont dans l'enfance : là où les connoiſſances ne mènent à rien, l'on ne fait rien pour les acquérir, & les eſprits ſont dans la barbarie. Tel eſt l'état de l'Égypte. La majeure partie des terres eſt aux mains des Beks, des Mamlouks, des Gens de loi ; le nombre des autres propriétaires eſt infiniment borné, & leur propriété eſt ſujette à mille charges. A chaque inſtant c'eſt une contribution à payer, un dommage à réparer ; nul droit de ſucceſſion ni d'héritage pour les immeubles ; tout rentre au Gouvernement, dont il faut tout racheter. Les payſans y ſont des manœuvres à gages, à qui l'on ne laiſſe pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Le riz & le bled qu'ils cueillent paſſent à la table des maîtres, pendant qu'eux ne ſe réſervent que le *doura*, dont ils font un pain ſans levain & ſans ſaveur quand il eſt froid. Ce pain, cuit à un feu formé de la fiente ſéchée des buffles & des vaches (*a*), eſt, avec l'eau & les oignons

(*a*) On ſe rappelle que l'Égypte eſt un pays nud & ſans bois.

crudes, leur nourriture de toute l'année ; ils sont heureux s'ils y peuvent ajouter de temps en temps du miel, du fromage, du lait aigre & des dattes. La viande & la graisse qu'ils aiment avec passion, ne paroissent qu'aux plus grands jours de fête, & chez les plus aisés. Tout leur vêtement consiste en une chemise de grosse toile bleue, & en un manteau noir d'un tissu clair & grossier. Leur coëffure est une toque d'une espèce de drap, sur laquelle ils roulent un long mouchoir de laine rouge. Les bras, les jambes, la poitrine sont nuds, & la plupart ne portent pas de caleçon. Leurs habitations sont des huttes de terre, où l'on étouffe de chaleur & de fumée, & où les maladies causées par la malpropreté, l'humidité & les mauvais alimens, viennent souvent les assiéger : enfin, pour combler la mesure, viennent se joindre à ces maux physiques des alarmes habituelles, la crainte des pillages des Arabes, des visites des Mamlouks, des vengeances des familles, & tous les soucis d'une guerre civile continue. Ce tableau, commun à tous les villages, n'est guères plus riant dans les villes. Au Kaire même, l'Étranger qui arrive est frappé d'un aspect général de ruine & de misère ; la foule qui se presse

dans les rues, n'offre à ſes regards que des haillons hideux & des nudités dégoûtantes. Il eſt vrai qu'on y rencontre ſouvent des cavaliers richement vêtus; mais ce contraſte de luxe ne rend que plus choquant le ſpectacle de l'indigence. Tout ce que l'on voit ou que l'on entend, annonce que l'on eſt dans le pays de l'eſclavage & de la tyrannie. On ne parle que de troubles civils, que de misère publique, que d'extorſions d'argent, que de baſtonnades & de meurtres. Nulle ſûreté pour la vie ou la propriété. On verſe le ſang d'un homme comme celui d'un bœuf. La juſtice même le verſe ſans formalité. L'Officier de nuit, dans ſes rondes, l'Officier de jour, dans ſes tournées, jugent, condamnent & font exécuter en un clin-d'œil & ſans appel. Des bourreaux les accompagnent, & au premier ordre la tête d'un malheureux tombe dans le ſac de cuir, où on la reçoit de peur de ſouiller la place. Encore, ſi l'apparence ſeule du délit expoſait au danger de la peine! mais ſouvent, ſans autre motif que l'avidité d'un homme puiſſant & la délation d'un ennemi, on cite devant un Bek un homme ſoupçonné d'avoir de l'argent. On exige de lui une ſomme; & s'il la dénie, on

le renverſe ſur le dos, on lui donne deux & trois cens coups de bâton ſur la plante des pieds, & quelquefois on l'aſſomme. Malheur à qui eſt ſoupçonné d'avoir de l'aiſance ! Cent eſpions ſont toujours prêts à le dénoncer. Ce n'eſt que par les dehors de la pauvreté qu'il peut échapper aux rapines de la puiſſance.

§. II.

Misère & famine des dernières années.

C'eſt ſur-tout dans les trois dernières années, que cette capitale & l'Égypte entière ont offert le ſpectacle de la misère la plus déplorable. Aux maux habituels d'une tyrannie effrénée, à ceux qui réſultaient des troubles des années précédentes, ſe ſont joints des fléaux naturels encore plus deſtructeurs. La peſte, apportée de Conſtantinople au mois de Novembre 1783, exerça pendant l'hiver ſes ravages accoutumés ; on compta juſqu'à 1500 morts ſortis dans un jour par les portes du Kaire (*a*). Par un effet ordinaire, dans ce pays, l'été vint la calmer. Mais à ce premier fléau, en ſuccéda

(*a*) En Turquie, les tombeaux, ſelon l'uſage des anciens, ſont toujours hors des villes ; & comme chaque tombeau a ordinairement une grande pierre & une petite maçonnerie, il en réſulte preſque une ville ſeconde, que l'on pourrait appeler, comme jadis à Alexandrie, *Nécropolis*, *la ville noire*.

bientôt un autre aussi terrible. L'inondation de 1783 n'avait pas été complette; une grande partie des terres n'avait pu être ensemencée faute d'arrosement; une autre ne l'avait pas été faute de semences; le Nil n'ayant pas encore atteint, en 1784, les termes favorables, la disette se déclara sur le champ. Dès la fin de Novembre, la famine enlevait au Kaire presqu'autant de monde que la peste; les rues, qui d'abord étaient pleines de mendians, n'en offrirent bientôt pas un seul: tout périt ou déserta. Les villages ne furent pas moins ravagés; un nombre infini de malheureux, qui voulurent échapper à la mort, se répandirent dans les pays voisins. J'en ai vu la Syrie inondée; en Janvier 1785, les rues de Saide, d'Acre & la Palestine étaient pleines d'Égyptiens, reconnoissables par-tout à leur peau noirâtre: & il en a pénétré jusqu'à Alep & à Diarbekr. L'on ne peut évaluer précisément la dépopulation de ces deux années, parce que les Turcs ne tiennent pas de registres de morts, de naissances, ni de dénombrement (*a*); mais l'opinion commune était que le pays avait perdu le sixième de ses habitans.

(*a*) Ils ont contre cet usage des préjugés superstitieux. Dans

Dans ces circonstances, on a vu se renouveler tous ces tableaux dont le récit fait frémir, & dont la vue imprime un sentiment d'horreur & de tristesse qui s'efface difficilement. Ainsi que dans la famine arrivée au Bengale, il y a quelques années, les rues & les places publiques étaient jonchées de squélettes exténués & mourans; leurs voix défaillantes imploraient en vain la pitié des passans; la crainte d'un danger commun endurcissait les cœurs; ces malheureux expiraient adossés aux maisons des Beks, qu'ils savaient approvisionnés de riz & de bled, & souvent les Mamlouks, importunés par leurs cris, les chassaient à coups de bâton. Aucun des moyens révoltans d'assouvir la rage de la faim n'a été oublié; ce qu'il y a de plus immonde était dévoré; & je n'oublierai jamais que revenant de Syrie en France, au mois de Mars 1785, j'ai vu sous les murs de l'ancienne Alexandrie, deux malheureux assis sur le cadavre d'un chameau, & disputant aux chiens ses lambeaux putrides.

Il se trouve parmi nous des âmes énergiques qui, après avoir payé le tribut de compassion dû à de si grands malheurs, passent, par un retour d'indignation, à en faire un crime aux hommes

qui les endurent. Ils jugent dignes de la mort ces peuples qui n'ont pas le courage de la repouſſer, ou qui la reçoivent ſans ſe donner la conſolation de la vengeance. On va même juſqu'à prendre ces faits en preuve d'un paradoxe moral témérairement avancé; & l'on veut en appuyer ce prétendu axiôme, *que les habitans des pays chauds, avilis par tempérament & par caractère, ſont deſtinés par la Nature à n'être jamais que les eſclaves du deſpotime.*

Mais a-t-on bien examiné ſi des faits ſemblables ne ſont jamais arrivés dans les climats qu'on veut honorer du privilége excluſif de la liberté? A-t-on bien obſervé ſi les faits généraux dont on s'autoriſe, ne ſont point accompagnés de circonſtances & d'acceſſoires qui en dénaturent les réſultats? Il en eſt de la Politique comme de la Médecine, où des phénomènes iſolés jettent dans l'erreur ſur les vraies cauſes du mal. On ſe preſſe trop d'établir en règles générales des cas particuliers: ces principes univerſels qui plaiſent tant à l'eſprit, ont preſque toujours le défaut d'être vagues. Il eſt ſi rare que les faits ſur leſquels on raiſonne, ſoient exacts! & l'obſervation en

eſt ſi délicate, que l'on doit ſouvent craindre d'élever des ſyſtêmes ſur des baſes imaginaires.

Dans le cas dont il s'agit, ſi l'on approfondit les cauſes de l'accablement des Égyptiens, on trouvera que ce peuple, maîtriſé par des circonſtances cruelles, eſt bien plus digne de pitié que de mépris. En effet, il n'en eſt pas de l'état politique de ce pays comme de celui de notre Europe. Parmi nous, les traces des anciennes révolutions s'affaibliſſant chaque jour, les étrangers vainqueurs ſe ſont rapprochés des indigènes vaincus; & ce mélange a formé des corps de nations identiques, qui n'ont plus eu que les mêmes intérêts. Dans l'Égypte, au contraire, & dans preſque toute l'Aſie, les peuples indigènes, aſſervis par des révolutions encore récentes, à des conquérans étrangers, ont formé des corps mixtes, dont les intérêts ſont tous oppoſés. L'État eſt proprement diviſé en deux factions; l'une, celle du peuple vainqueur, dont les individus occupent tous les emplois de la puiſſance civile & militaire; l'autre, celle du peuple vaincu, qui remplit toutes les claſſes ſubalternes de la ſociété. La faction gouvernante s'attribuant à titre de conquête, le droit excluſif de toute pro-

priété, ne traite la faction gouvernée, que comme un instrument passif de ses jouissances; & celle-ci à son tour, dépouillée de tout intérêt personnel, ne rend à l'autre que le moins qu'il lui est possible: c'est un esclave à qui l'opulence de son maître est à charge, & qui s'affranchirait volontiers de sa servitude, s'il en avait les moyens. Cette impuissance est un autre caractère qui distingue cette constitution des nôtres. Dans les Etats de l'Europe, les Gouvernemens, tirant du sein même des Nations les moyens de les gouverner, il ne leur est ni facile ni avantageux d'abuser de leur puissance; mais, si par un cas supposé, ils se formaient des intérêts personnels & distincts, ils n'en pourraient porter l'usage jusqu'à la tyrannie. La raison en est qu'outre cette multitude qu'on appelle *peuple*, qui, quoique forte, par sa masse, est toujours faible par sa désunion, il existe encore un ordre mitoyen, qui, participant des qualités du peuple & du Gouvernement, fait en quelque sorte équilibre entre l'un & l'autre. Cet ordre est la classe de tous ces citoyens opulens & aisés, qui, répandus dans les emplois de la société, ont un intérêt commun qu'on respecte les droits de sûreté &

de propriété dont ils jouissent. Dans l'Égypte, au contraire, point d'état mitoyen, point de ces classes nombreuses de Nobles, de Gens-de-Robe ou d'Église, de Négocians, de Propriétaires, &c. qui sont en quelque sorte un corps intermédiaire entre le Peuple & le Gouvernement. Là, tout est militaire ou homme-de-loi, c'est-à-dire, homme du gouvernement; ou tout est laboureur, artisan, marchand, c'est à-dire, *peuple*; & le *peuple* manque sur-tout du premier moyen de combattre l'oppression, l'art d'unir & de diriger ses forces. Pour détruire ou réformer les Mamlouks, il faudrait une ligue générale des payſans; & elle est impossible à former: le système d'oppression est méthodique; on diroit que par-tout les tyrans en ont la science infuse. Chaque province, chaque district a son Gouverneur. Chaque village a son *Lieutenant* (*a*) qui veille aux mouvemens de la multitude. Seul contre tous, s'il paraît faible, la puissance qu'il représente le rend fort. D'ailleurs, l'expérience prouve que partout où un homme a le courage de se faire

(*a*) En Arabe *qâiem maqâm*, mot-à-mot *tenant lieu*, dont on a fait *caïmacan*.

maître, il en trouve qui ont la baſſeſſe de le ſeconder. Ce Lieutenant communique de ſon autorité à quelques membres de la ſociété qu'il opprime, & ces individus deviennent ſes appuis: jaloux les uns des autres, ils ſe diſputent ſa faveur, & il ſe ſert de chacun tour-à-tour pour les détruire tous également. Les mêmes jalouſies & des haines invétérées diviſent auſſi les villages; mais en ſuppoſant une réunion déjà ſi difficile, que pourrait, avec des bâtons ou même des fuſils, une troupe de payſans à pied & preſque nuds, contre des cavaliers exercés, & armés de pied-en-cap? Je déſeſpère ſur-tout du ſalut de l'Égypte, quand je conſidère la nature du terrein trop propre à la cavalerie. Parmi nous, ſi l'infanterie la mieux conſtituée redoute encore cette arme en plaine, que ſera-ce chez un peuple qui n'a pas les premières idées de la tactique, qui ne peut même les acquérir, parce qu'elles ſont le fruit de la pratique, & que la pratique eſt impoſſible. Ce n'eſt que dans les pays de montagnes que la liberté a de grandes reſſources: c'eſt-là qu'à la faveur du terrein, une petite troupe ſupplée au nombre par l'habileté. Unanime, parce qu'elle eſt d'abord peu nombreuſe, elle acquiert

chaque jour de nouvelles forces par l'habitude de les employer. L'oppresseur moins actif, parce qu'il est déjà puissant, temporise; & il arrive enfin que ces troupes de paysans ou de voleurs qu'il méprisoit, deviennent des soldats aguerris qui lui disputent dans les plaines l'art des combats & le prix de la victoire. Dans les pays plats, au contraire, le moindre attroupement est dissipé, & le paysan novice, qui ne sait pas même faire un retranchement, n'a de ressource que dans la pitié de son maître & la continuation de son servage. Aussi, s'il était un principe général à établir, nul ne serait plus vrai que celui-ci : *que les pays de plaine sont le siége de l'indolence & de l'esclavage ; & les montagnes, la patrie de l'énergie & de la liberté* (*a*). Dans la situation présente des Égyptiens, il pourrait encore se faire qu'ils

(*a*) En effet, la plupart des peuples anciens & modernes qui ont déployé une grande activité, se trouvent être des Montagnards. Les Assyriens, qui conquirent depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, vinrent des montagnes d'Atourie. Les Kaldéens étaient originaires des mêmes contrées; les Perses de Cyrus sortirent des montagnes de l'Élymaïde; les Macédoniens, des Monts Rhodope. Dans les temps modernes, les Suisses, les Écossais, les Savoyards, les Miquelets, les Asturiens, les habitans des Cévènes, toujours libres, ou difficiles à soumettre, prouveraient la généralité de cette règle, si l'exception des

ne montraſſent point de courage, ſans qu'on pût dire que le germe leur en manque, & que le climat le leur a refuſé. En effet, cet effort continu de l'ame, qu'on appelle *courage*, eſt une qualité qui tient bien plus au moral qu'au phyſique. Ce n'eſt point le plus ou le moins de chaleur du climat, mais plutôt l'énergie des paſſions, & la confiance en ſes forces, qui donnent l'audace d'affronter les dangers. Si ces deux conditions n'exiſtent pas, le courage peut reſter inerte; mais ce ſont les circonſtances qui manquent, & non la faculté. D'ailleurs, s'il eſt des hommes capables d'énergie, ce doit être ceux dont l'ame & le corps trempés, ſi j'oſe dire, par l'habitude de ſouffrir, ont pris une roideur qui émouſſe les traits de la douleur; & tels ſont les Égyptiens. On ſe fait illuſion quand on ſe les peint comme énervés par la chaleur, ou amollis par le libertinage. Les habitans des villes & les gens aiſés peuvent avoir cette molleſſe, qui dans tout climat eſt leur apanage; mais les payſans ſi mépriſés, ſous le nom de *Fellâhs*, ſupportent des fatigues étonnantes. On les voit paſſer des jour-

Arabes & des Tartares n'indiquait qu'il eſt une autre cauſe morale qui appartient aux plaines comme aux montagnes.

nées entières à tirer l'eau du Nil, exposés nuds à un soleil qui nous tuerait. Ceux d'entr'eux qui servent de valets aux Mamlouks, font tous les mouvemens du cavalier. A la ville, à la campagne, à la guerre, par-tout ils le suivent, & toujours à pied; ils passent des journées entières à courir devant ou derrière les chevaux; & quand ils sont las, ils s'attachent à leur queue, plutôt que de rester en arrière. Des traits moraux fourniſſent des inductions analogues à ces traits physiques. L'opiniâtreté que ces payſans montrent dans leurs haines & leurs vengeances (*a*), leur acharnement dans les combats qu'ils se livrent quelquefois de village à village; le point d'honneur qu'ils mettent à souffrir la bastonnade sans déceler leur secret (*b*); leur barbarie même à punir dans leurs femmes & leurs filles le moindre échec à la pudeur (*c*) : tout prouve que

(*a*) Quand un homme est tué par un autre, la famille du mort exige de celle de l'assassin un *talion*, dont la poursuite se transmet de race en race, sans jamais l'oublier.

(*b*) Quand un homme a subi cette torture sans déceler son argent, on dit de lui *c'est un homme*, & ce mot l'indemnise.

(*c*) Souvent, sur un soupçon, ils les égorgent; & ce préjugé a lieu également dans la Syrie. Lorsque j'étois à Ramlé, un payſan se promena plusieurs jours dans le marché, ayant son

si le préjugé a su leur trouver de l'énergie sur certains points, cette énergie n'a besoin que d'être dirigée, pour devenir un courage redoutable. Les émeutes & les séditions que leur patience lassée excite quelquefois, sur-tout dans la Province de *Charqié*, indiquent un feu couvert qui n'attend, pour faire explosion, que des mains qui sachent l'agiter.

§. III.

État des Arts & des Esprits.

Mais un obstacle puissant à toute heureuse révolution en Égypte, c'est l'ignorance profonde de la Nation; c'est cette ignorance qui, aveuglant les esprits sur les causes des maux & sur leurs remèdes, les aveugle aussi sur les moyens d'y remédier.

Me proposant de revenir à cet article qui, comme plusieurs des précédens, est commun à toute la Turquie, je n'insiste pas sur les détails. Il suffit d'observer que cette ignorance répandue

manteau taché du sang de sa fille qu'il avait ainsi égorgée; le grand nombre l'approuvait: la Justice Turque ne se mêle pas de ces choses.

ſur toutes les claſſes, étend ſes effets ſur tous les genres de connoiſſances morales & phyſiques, ſur les ſciences, ſur les beaux-arts, même ſur les arts méchaniques. Les plus ſimples y ſont encore dans une ſorte d'enfance. Les ouvrages de menuiſerie, de ſerrurerie, d'arquebuſerie y ſont groſſiers. Les merceries, les clincailleries, les canons de fuſil & de piſtolets viennent tous de l'Étranger. A peine trouve t-on au Kaire un Horloger qui ſache raccommoder une montre; & il eſt Européen. Les Joailliers y ſont plus communs qu'à Smirne & Alep; mais ils ne ſavent pas monter proprement la plus ſimple roſe. On y fait de la poudre à canon; mais elle eſt brute. Il y a des rafineries; mais le ſucre eſt plein de mélaſſe, & celui qui eſt blanc devient trop coûteux. Les ſeuls objets qui ayent quelque perfection, ſont les étoffes de ſoie; encore le travail en eſt bien moins fini, & le prix beaucoup plus fort qu'en Europe.

CHAPITRE XIII.

État du Commerce.

DANS cette barbarie générale, on pourra s'étonner que le commerce ait conservé l'activité qu'il déploie encore au Kaire ; mais l'examen attentif des sources d'où il la tire, donne la solution du problême.

Deux causes principales font du Kaire le siége d'un grand commerce : la première est la réunion de toutes les consommations de l'Égypte dans l'enceinte de cette ville. Tous les grands Propriétaires, c'est-à-dire, les Mamlouks & les Gens-de-loi y sont rassemblés, & ils y attirent leurs revenus, sans rien rendre au pays qui les fournit.

La seconde est la position, qui en fait un lieu de passage, un centre de circulation dont les rameaux s'étendent par la Mer-rouge dans l'Arabie & dans l'Inde : par le Nil, dans l'Abyssinie & l'intérieur de l'Afrique ; & par la Méditerranée, dans l'Europe & l'empire Turk. Chaque année il arrive au Kaire une caravane d'Abyssinie, qui

apporte 1000 à 1200 eſclaves noirs, & des dents d'éléphans, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, des gommes, des perroquets & des ſinges (*a*). Une autre formée aux extrémités de Maroc, & deſtinée pour la Mekke, appelle les pélerins juſques des rives du Sénégal (*b*). Elle côtoye la Méditerranée en recueillant ceux d'Alger, de Tripoli, de Tunis, &c. & arrive par le déſert à Alexandrie, forte de trois à quatre mille chameaux. De-là elle va au Kaire, où elle ſe joint à la caravane d'Égypte. Toutes deux de concert partent enſuite pour la Mekke, d'où elles reviennent cent jours après. Mais les pélerins de Maroc, qui ont encore 600 lieues à faire, n'arrivent chez eux qu'après une abſence totale de plus d'un an. Le chargement de ces caravanes conſiſte en étoffes de l'Inde, en *châles*, en gommes, en parfums, en perles, & ſur-tout en cafés de l'*Yemen*.

(*a*) Cette caravane vient par terre le long du Nil; c'eſt avec elle que M. Brus, Anglais, revint en 1772 de l'Abyſſinie, où il avait fait le voyage le plus hardi qu'on ait tenté dans ce ſiècle. En traverſant le Déſert, la caravane manqua de vivres, & vécut pendant pluſieurs jours de gomme ſeulement.

(*b*) J'ai vu au Kaire pluſieurs Noirs arrivés par cette caravane, qui venaient du pays des *Foulis*, au nord du Sénégal, & qui diſaient avoir vu des Francs dans leurs contrées.

Ces mêmes objets arrivent par une autre voie à Suez, où les vents de ſud amènent en Mai vingt-ſix à vingt-huit voiles parties du port de Djedda. Le Kaire ne garde pas la ſomme entière de ces marchandiſes ; mais outre la portion qu'il en conſomme, il profite encore des droits de paſſage & des dépenſes des pélerins. D'autre part, il vient de temps en temps de Damas de petites caravanes qui apportent des étoffes de ſoie & de coton, des huiles & des fruits ſecs. Dans la belle ſaiſon la rade de Damiette a toujours quelques aiſſeaux qui débarquent les tabacs à pipe de *Lataqîé*. La conſommation de cette denrée eſt énorme en Égypte. Ces vaiſſeaux prennent du riz en échange, pendant que d'autres ſe ſuccèdent ſans ceſſe à Alexandrie, & apportent de Conſtantinople des vêtemens, des armes, des fourrures, des paſſagers & des merceries. D'autres encore arrivent de Marſeille, de Livourne & de Veniſe, avec des draps, des cochenilles, des étoffes & des galons de Lyon, des épiceries, du papier, du fer, du plomb, des ſequins de Veniſe, & des dahlers d'Allemagne. Tous ces objets, tranſportés par mer à Roſette ſur des bateaux

qu'on appelle *djerm* (*a*), y ſont d'abord dépoſés, puis rembarqués ſur le Nil & envoyés au Kaire. D'après ce tableau, il n'eſt pas étonnant que le commerce offre un ſpectacle impoſant dans cette Capitale, & l'on admet ſans peine le rapport du Douanier général, qui prétendoit en 1783, que cette Place traitait pour près de 150 millions d'affaires. Mais ſi l'on examine dans quels canaux ſe verſent ces richeſſes, ſi l'on conſidère qu'une grande partie des marchandiſes de l'Inde & du café paſſe à l'Étranger; que la dette en eſt acquittée avec des marchandiſes d'Europe & de Turquie; que la conſommarion du pays conſiſte preſque toute en objets de luxe qui ont reçu leur dernier travail; enfin, que les produits donnés en retour ſont, en grande partie, des matières brutes, l'on jugera que tout ce commerce s'exécute ſans qu'il en réſulte beaucoup d'avantages pour la richeſſe de l'Égypte, & le bien-être de la Nation.

(*a*) Eſpèce de bateaux qui portent une immenſe voile latine, rayée de bleu & de brun comme du coutil.

CHAPITRE XIV.

De l'Isthme de Suez, & de la jonction de la Mer rouge à la Méditerranée.

J'AI parlé du commerce que le Kaire entretient avec l'Arabie & l'Inde par la voie de Suez ; ce sujet rappelle une question dont on s'occupe assez souvent en Europe : savoir, s'il ne seroit pas possible de couper l'isthme qui sépare la Mer rouge de la Méditerranée, afin que les vaisseaux pussent se rendre dans l'Inde par une route plus courte que celle du Cap de Bonne-Espérance. On est porté à croire cette opération praticable, à raison du peu de largeur de l'isthme. Mais dans un voyage que j'ai fait à Suez, il m'a semblé voir des raisons de penser le contraire.

1°. Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers n'est pas de plus de 18 à 19 lieues communes ; il est bien vrai encore que ce terrein n'est point traversé par des montagnes, & que du haut des terrasses de Suez l'on ne découvre avec la lunette d'approche sur une plaine nue & rase,

raſe, à perte de vue, qu'un ſeul rideau dans la partie du nord-oueſt : ainſi ce n'eſt point la différence des niveaux qui s'oppoſe à la jonction (*a*); mais le grand obſtacle eſt que dans toute la partie où la Méditerranée & la Mer rouge ſe répondent, le rivage eſt un ſol bas & ſablonneux, où les eaux forment des lacs & des marais ſemés de grèves; en ſorte que les vaiſſeaux ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande diſtance. Or, comment pratiquer dans des ſables mouvans un canal durable ? D'ailleurs la plage manque de ports, & il faudroit les conſtruire de toutes pièces; enfin le terrein manque abſolument d'eau douce, & il faudroit pour une grande population la tirer juſques du Nil.

Le meilleur & le ſeul moyen de jonction eſt donc celui qu'on a déjà pratiqué pluſieurs fois avec ſuccès; c'eſt-à-dire, de faire communiquer les deux mers par l'intermède du fleuve même :

(*a*) Les Anciens ont penſé que la Mer rouge était plus élevée que la Méditerranée; & en effet, ſi l'on obſerve que depuis le canal de Qolzoum juſqu'à la mer, le Nil a encore une pente l'eſpace de trente lieues, l'on ne croira pas cette idée ſi ridicule, encore qu'il ſemble que le niveau dût s'établir par le Cap de Bonne-Eſpérance.

le terrein s'y prête sans effort ; car le mont Moqattam s'abaissant tout-à-coup à la hauteur du Kaire, ne forme plus qu'une esplanade basse & demi-circulaire, autour de laquelle règne une plaine d'un niveau égal depuis le bord du Nil jusqu'à la pointe de la Mer rouge. Les Anciens, qui saisirent de bonne-heure l'état de ce local, en prirent l'idée de joindre les deux mers par un canal conduit au fleuve. Strabon, *lib.* 17, observe que le premier eut lieu sous Sésostris, qui régnait du temps de la guerre de Troye (*a*) ; & cet ouvrage avoit fait assez de sensation pour qu'on eût noté *qu'il avoit* 100 *coudées* (*ou* 170 *pieds de large*) *sur une profondeur suffisante à un grand vaisseau.* Après l'invasion des Grecs, les Ptolomées le rétablirent. Sous l'empire des Romains, Trajan le renouvela. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux Arabes qui n'ayent suivi ces exemples. *Du temps d'Omar ebn-el-Kattab*, dit l'Historien el Makîn, *les villes de la Mekke & de Médine souffrant de la disette, le Kalife ordonna au Gouverneur d'Égypte, Amrou, de tirer un canal du Nil à Qol-*

(*a*) C'est-à-dire, selon des calculs qui me sont particuliers, du temps de Salomon. Voyez un *Mémoire sur la Chronologie Ancienne*, inséré dans le *Journal des Savans*, Janvier 1782.

ʒoum, afin de faire passer désormais par cette voie les contributions de bled & d'orge assignées à l'Arabie. Ce canal est le même qui, de nos jours, passe au Kaire, & qui va se perdre dans la campagne au nord-est de *Berket-el-Hadj, ou lac des Pélerins. Qolʒoum*, le *Clysma* des Grecs, où il aboutissait, est ruiné depuis plusieurs siècles; mais le nom & l'emplacement subsistent encore dans un monticule de sable, de briques & de pierres, situé à 300 pas au nord de Suez, sur le bord de la mer, en face du gué qui conduit à la source d'*el-Naba*. J'ai vu cet endroit comme M. Niebuhr, & les Arabes m'ont dit, comme à lui, qu'il s'appelait *Qolʒoum;* ainsi Danville s'est trompé lorsque sur une indication vicieuse de Ptolomée, il a rejeté *Clysma* huit lieues plus au sud. Je le crois également en erreur dans l'application qu'il fait de Suez à l'ancienne *Arsinoé*. Cette Ville ayant été, selon les Grecs & les Arabes, au nord de Clysma, on doit en chercher les traces d'après l'indication de Strabon (*a*), *tout au fond du golfe, en tirant vers l'Égypte*, sans aller néanmoins, comme M. Savari, jusqu'à *Adjeroud*, qui est trop dans l'oueſt:

(*a*) Lib. 17

l'on doit se borner au terrein bas qui s'étend environ deux lieues au bout du golfe actuel, cet espace étant tout ce qu'on peut, accorder de retraite à la mer depuis dix-sept siècles. Jadis ces cantons étaient peuplés de villes qui ont disparu avec l'eau du Nil ; les canaux qui l'apportaient se sont détruits, parce que dans ce terrein mouvant ils s'encombrent rapidement, & par l'action du vent, & par la cavalerie des Arabes Bédouins. Aujourd'hui le commerce du Kaire avec Suez ne s'exerce qu'au moyen de caravanes qui ont lieu lors de l'arrivée & du départ des vaisseaux, c'est-à-dire, sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dans le cours de Juillet & d'Août. Celle que j'accompagnai en 1783 était composée d'environ 3000 chameaux, & de cinq à six mille hommes (*a*). Le chargement consistait en bois, voiles & cordages pour les vaisseaux de Suez ; en quelques ancres portées chacune par quatre chameaux ; en barres de fer, en étaims,

(*a*) Elle resta plus de quarante jours assemblée, différant son départ par diverses raisons, entr'autres à cause des jours *malheureux* dont les Turcs ont la superstition comme les Romains. Enfin, elle partit le 27 Juillet, & arriva le 29 à Suez, ayant marché vingt-neuf heures par la route des Haouatâts, une lieue plus au sud que le Lac des Pélerins.

en plombs; en quelques ballots de draps & barrils de cochenille; en bleds, orges, féves, &c. en piaſtres de Turquie, ſequins de Veniſe, & dahlers de l'Empire. Toutes ces marchandiſes étaient deſtinées pour *Djedda*, la *Mekke* & *Moka*, où elles acquittent la dette des marchandiſes venues de l'Inde, & du café d'Arabie, qui fait la baſe des retours. Il y avait en outre une grande quantité de Pélerins, qui préféraient la route de mer à celle de terre, & enfin les proviſions néceſſaires, telles que le riz, la viande, le bois, & même l'eau; car Suez eſt l'endroit du monde le plus dénué de tout. Du haut des terraſſes, la vue portée ſur la plaine ſablonneuſe du nord & de l'oueſt, ou ſur les rochers blanchâtres de l'Arabie à l'eſt, ou ſur la mer & le *Moqattam* dans le ſud, ne rencontre pas un arbre, pas un brin de verdure où ſe repoſer. Des ſables jaunes, ou une plaine d'eau verdâtre, voilà tout ce qu'offre le ſéjour de Suez; l'état de ruine des maiſons en augmente la triſteſſe. La ſeule eau potable des environs vient de *el-Nabâ*, c'eſt-à-dire la *ſource* ſituée à trois heures de marche ſur le rivage d'Arabie; elle eſt ſi ſaumâtre qu'il n'y a qu'un mêlange de *rhum* qui puiſſe la rendre ſupportable à des Européens. La

mer pourrait fournir une quantité de poiſſons & de coquillages ; mais les Arabes pêchent peu & mal : auſſi lorſque les vaiſſeaux ſont partis, ne reſte-t-il à Suez que le Mamlouk qui en eſt le Gouverneur, & douze à quinze perſonnes qui forment ſa maiſon & la garniſon. Sa fortereſſe eſt une mâſure ſans défenſe, que les Arabes regardent comme une citadelle, à cauſe de ſix canons de bronze de quatre livres de balle, & de deux Canonniers grecs, qui tirent en détournant la tête. Le port eſt un mauvais quai, où les plus petits bateaux ne peuvent aborder que dans la marée haute : c'eſt là néanmoins qu'on prend les marchandiſes pour les conduire à travers les bancs de ſable, aux vaiſſeaux qui mouillent dans la rade. Cette rade, ſituée à une lieue de la Ville, en eſt ſéparée par une plage découverte au temps du reflux ; elle n'a aucune protection, en ſorte qu'on y attaquerait impunément les vingt-huit bâtimens que j'ai comptés. Ces bâtimens, par eux-mêmes, ſont incapables de réſiſtance, n'ayant chacun pour toute artillerie que quatre pierriers rouillés. Chaque année leur nombre diminue, parce que navigeant terre-à-terre ſur une côte pleine d'écueils, il en périt toujours au moins un

ſur neuf. En 1783, l'un d'eux ayant relâché à *el-Tor* pour faire de l'eau, fut ſurpris par les Arabes, pendant que l'équipage dormoit à terre. Après en avoir débarqué 1500 fardes de café, ils abandonnèrent le navire au vent, qui le jeta ſur la côte. Le chantier de Suez eſt peu propre à réparer ces pertes; on y bâtit à peine une *Cayaſſe* en trois ans. D'ailleurs, la mer qui, par ſon flux & reflux, accumule les ſables ſur cette plage, finira par encombrer le *chenal*, & il arrivera à Suez ce qui eſt arrivé à *Qolzoum* & *Arſinoé*. Si l'Égypte avait alors un bon gouvernement, il profiterait de cet accident pour élever une autre Ville dans la rade même, où l'on pourrait l'exploiter par une chauſſée de ſept à huit pieds d'élévation ſeulement, attendu que la marée ne monte pas plus de trois & demi à l'ordinaire. Il réparerait ou recreuſerait le canal du Nil, & il économiſerait les cinq cens mille livres que coûte chaque année l'eſcorte des Arabes *Haouatât* & *Ayaïdi*. Enfin, pour éviter la barre ſi dangereuſe du *Bogâz* de Roſette, il rendrait navigable le canal d'Alexandrie, d'où les marchandiſes ſe verſeroient immédiatement dans le port. Mais de tels ſoins ne ſeront jamais ceux du Gouverne-

ment actuel. Le peu de faveur qu'il accorde au commerce n'eſt pas même fondé ſur des motifs raiſonnables; s'il le tolère, ce n'eſt que parce qu'il y trouve un moyen de ſatisfaire ſa rapacité, une ſource où il puiſe ſans s'embarraſſer de la tarir. Il ne ſait pas même profiter du grand intérêt que les Européens mettent à communiquer avec l'Inde. En vain les Anglais & les Français ont eſſayé de prendre des arrangemens avec lui pour s'ouvrir cette route : il s'y eſt refuſé, ou il les a rendus inutiles. L'on ſe flatterait à tort de ſuccès durables; car lors même qu'on aurait conclu des traités, les révolutions qui du ſoir au matin changent le Kaire, en annulleraient l'effet, comme il eſt arrivé au traité que le Gouverneur du Bengale avoit conclu en 1775 avec Mohammad-Bek. Telle eſt d'ailleurs l'avidité & la mauvaiſe foi des *Mamlouks*, qu'ils trouveront toujours des prétextes pour vexer les Négocians, ou qu'ils augmenteront, contre leur parole, les droits de douane. Ceux du café ſont énormes en ce moment. La balle ou *farde* de cette denrée, peſant trois cens ſoixante & dix à trois cens ſoixante & quinze livres, & coûtant à *Moka* quarante-cinq

pataques (*a*), ou deux cens trente-six livres tournois, paye à Suez en droit de *bahr* ou de mer, cent quarante-sept liv. : plus, une addition de soixante-neuf livres, imposée en 1783 (*b*); en sorte que, si l'on y joint les six pour cent perçus à *Djedda*, on trouvera que les droits égalent presque le prix d'achat (*c*).

(*a*) C'est le nom que les Provençaux donnent au Dahler de l'empire, d'après les Arabes, qui l'appellent *Riâl aboutâqà*, ou *père de la fenêtre*, à cause de son écusson qui ressemble, selon eux, à une fenêtre. Le Dahler vaut cinq livres cinq sols de France.

(*b*) En Mai 1783, la flotte de Djedda, consistant en vingt-huit voiles, dont quatre vaisseaux percés pour soixante canons, apporta près de trente mille fardes de café, qui, à raison de trois cens soixante-dix livres la farde, font un poids total de onze millions cent mille livres, ou cent & un mille quintaux; mais il faut observer que les demandes de cette année furent un tiers plus fortes qu'à l'ordinaire. Ainsi, l'on doit compter soixante à soixante-dix mille quintaux par an. La farde payant deux cens-seize livres de droits à Suez, les trente mille fardes ont rendu à la Douane, six millions quatre cens quatre-vingt mille livres tournois.

(*c*) A Moka.	16 liv.
A Suez.	147
Plus.	69
Total des droits.	232
Achat.	236
TOTAL.	468

A quoi joignant le fret, les pertes, les déchets, on n

CHAPITRE XV.

Des Douanes & des Impôts.

La régie des douanes forme en Égypte, comme par toute la Turquie, un des principaux emplois du Gouvernement. L'homme qui l'exerce eſt tout-à-la-fois Contrôleur & Fermier-Général. Tous les droits d'entrée, de ſortie & de circulation dépendent de lui. Il nomme tous les ſubalternes qu'il lui plaît pour les percevoir. Il y joint les *paltes* ou *priviléges* excluſifs des nations de Terâné, des ſoudes d'Alexandrie, de la caſſe de Thébaïde, & des ſénés de Nubie ; en un mot, il eſt le deſpote du commerce, qu'il règle à ſon gré. Son bail n'eſt jamais que pour un an. Le prix de ſa ferme, en 1783, était de mille bourſes, qui, à raiſon de cinq cens piaſtres la bourſe, & de cinquante ſols la piaſtre, font douze cens-cinquante mille livres. Il eſt vrai qu'on y doit joindre un caſuel *d'avanies*,

doit pas s'étonner ſi le café moka ſe vend quarante-cinq & cinquante ſols la livre en Égypte, & trois livres à Marſeille.

ou de demandes accidentelles ; c'eſt-à-dire, que lorſque *Mourad-Bek* ou *Ibrahim* ont beſoin de cinq cens mille livres, ils font venir le Douanier, qui ne ſe diſpenſe jamais de les compter. Mais ſur le reſcrit qu'ils lui délivrent, il a la faculté de reverſer l'*avanie* ſur le commerce, dont il taxe à l'amiable les divers Corps ou Nations, tels que les Francs, les Barbareſques, les Turcs, &c. & il arrive ſouvent que cela même devient une aubaine pour lui. Dans quelques Provinces de Turquie le Douanier eſt auſſi chargé de la perception du *Miri*, eſpèce d'impôt qui porte uniquement ſur les terres. Mais en Égypte cette régie eſt confiée aux Écrivains Coptes, qui l'exercent ſous la direction du Secrétaire du Commandant. Ces Écrivains ont les regiſtres de chaque village, & ſont chargés de recevoir les payemens, & de les compter au tréſor ; ſouvent ils profitent de l'ignorance des payſans pour ne point porter en reçu les à-comptes, & ils les font payer deux fois : ſouvent ils font vendre les bœufs, les buffles, & juſqu'à la natte de ces malheureux : l'on peut dire qu'ils ſont en tout des agens dignes de leurs maîtres. La taxe ordinaire devrait revenir à trente-trois piaſtres par *Feddân*; c'eſt-à-dire, à près

de quatre-vingt-trois livres par couple de bœufs; mais elle se trouve quelquefois portée, par abus, jusqu'à deux cens livres. On estime que la somme totale du *Miri*, perçue tant en argent qu'en bled, orges, fèves, riz, &c. peut se monter de quarante-six à cinquante millions de France, lorsque le pain se vend un *fadda* le *rotle*, c'est-à-dire, cinq liards la livre de quatorze onces.

Pour en revenir aux douanes, elles étaient ci-devant exercées, selon l'ancien usage, par les Juifs; mais Alibek les ayant complettement ruinés en 1769, par une avanie énorme, la douane a passée aux mains des Chrétiens de Syrie, qui la conservent encore. Ces Chrétiens, venus de Damas au Kaire il y a environ cinquante ans, n'étaient d'abord que deux ou trois familles; leurs bénéfices en attirèrent d'autres, & le nombre s'en est multiplié jusqu'à près de cinq cens. Leur modestie & leur économie les mirent à portée de s'emparer d'une branche de commerce, puis d'une autre; enfin ils se trouvèrent en état d'affermer la douane lors du désastre des Juifs; & de ce moment ils ont acquis une opulence & pris des prétentions qui pourront finir par le sort des Juifs. On en crut le moment venu, lorsque leur

chef, Antoine *Farâoun*, déserta furtivement l'Égypte, (en 1784) & vint à Livourne chercher la sûreté nécessaire pour jouir d'une fortune de plusieurs millions; mais cet événement, qui n'avait pas d'exemple (*a*), n'a pas eu de suites.

§. I.

Du commerce des Francs au Kaire.

Après ces Chrétiens, le corps des Négocians le plus considérable est celui des Européens, connus dans le Levant sous le nom de *Francs*. Dès long-temps les Vénitiens ont eu au Kaire des établissemens où ils envoient des selles, des étoffes de soie, des glaces, des merceries, &c. Les Anglais y ont aussi participé en envoyant des draps, des armes & des clincailleries, qui ont conservé jusqu'à ce jour une réputation de supériorité. Mais les Français, en fournissant des objets semblables à bien meilleur marché, ont depuis vingt ans obtenu la préférence & donné l'exclusion à leurs rivaux. Le pillage de la caravane qui

(*a*) En général les Orientaux ont une aversion pour les mœurs d'Europe, qui les éloigne de toute idée d'émigration.

voulut passer de Suez au Kaire en 1779 (*a*), a porté le dernier coup aux Anglais; & depuis cette

(*a*) Les nouvelles du temps parlèrent beaucoup de ce pillage, à l'occasion de M. de Saint Germain, de l'isle de Bourbon, dont le désastre fit bruit en France. La caravane était composée d'Officiers & de passagers Anglais, & de quelques prisonniers Français, qui étaient venus, sur deux vaisseaux, débarquer à Suez, pour passer en Europe par la voie du Kaire. Les Arabes-Bedouins de *Tôr*, informés que ces passagers seraient accompagnés d'un riche chargement, résolurent de les piller, & les pillèrent en effet à cinq lieues de Suez. Les Européens, dépouillés nuds comme la main, & dispersés par la frayeur, se partagèrent en deux bandes. Les uns retournèrent à Suez; les autres, au nombre de sept, croyant pouvoir arriver au Kaire, s'enfoncèrent dans le désert. Bientôt la fatigue, la soif, la faim, & l'ardeur du soleil les firent périr les uns après les autres. Le seul M. de Saint Germain résista à tous ces maux. Pendant trois jours & deux nuits, il erra dans ce désert aride & nud, glacé du vent de nord pendant la nuit (c'était en Janvier) brûlé du soleil pendant le jour, sans autre ombrage qu'un seul buisson, où il se plongea la tête parmi les épines, sans autre boisson que son urine. Enfin, le troisième jour, ayant apperçu l'eau de *Berket-el-Hadj*, il s'efforça de s'y rendre; mais déjà il était tombé trois fois de faiblesse, & sans doute il fût resté à sa dernière chûte, si un paysan, monté sur son chameau, ne l'eût apperçu d'une grande distance. Cet homme charitable le transporta chez lui, & l'y soigna pendant trois jours avec la plus grande humanité. Au bout de ce terme, les Négocians du Kaire, informés de son aventure, firent apporter M. de Saint Germain à la ville; il y arriva dans l'état le plus déplorable. Son corps n'était qu'une plaie,

époque on n'a pas vu dans ces deux Villes même un seul Facteur de cette Nation. La base du commerce des Français en Égypte consiste, comme dans tout le Levant, en draps légers de Languedoc, appelés *Londrins* premiers, & *Londrins* seconds. Ils en débitent, année commune, entre neuf cens & mille ballots. Le bénéfice est de trente-cinq & quarante pour cent; mais les retraits qu'ils font leur donnant une perte de vingt & vingt-cinq, le produit net reste de quinze pour cent. Les autres objets d'importation sont du fer, du

son haleine était celle d'un cadavre, & il ne lui restait que le souffle de la vie. Cependant, à force de soins & d'attentions, M. Charles Magallon, qui l'avait reçu dans sa maison, eut la satisfaction de le sauver, & même de le rétablir. On a beaucoup parlé dans le temps, de la barbarie des Arabes, qui cependant ne tuèrent personne; aujourd'hui l'on doit blâmer l'imprudence des Européens, qui dans toute cette affaire se conduisirent comme des fous. Il régnait parmi eux la plus grande discorde, & ils avaient poussé la négligence, au point de n'avoir pas un pistolet en état. Toutes les armes étaient au fond des caisses. D'ailleurs, il paraît que les Arabes n'agirent pas de leur propre mouvement; des personnes bien instruites assurent que l'affaire avait été préparée à Constantinople par la compagnie Anglaise de l'Inde, qui voyoit de mauvais œil que des particuliers entrassent en concurrence avec elle pour le débit des marchandises du Bengale; & ce qui s'est passé dans le cours des poursuites, a prouvé la vérité de cette assertion.

plomb, des épiceries, cent vingt barrils de cochenille, quelques galons, des étoffes de Lyon, divers articles de mercerie, enfin des dalhers & des ſequins.

En échange, ils prennent des cafés d'Arabie, des gommes d'Afrique, des toiles groſſières de coton fabriquées à Manouf, & qu'on envoie en Amérique; des cuirs cruds, du ſafranon, du ſel ammoniac & du riz (*a*). Ces objets acquittent rarement la dette, & l'on eſt toujours embarraſſé pour les retours; ce n'eſt pas cependant faute de productions variées, puiſque l'Égypte rend du bled, du riz, du doura, du millet, du ſéſame, du coton, du lin, du féné, de la caſſe, des cannes à ſucre, du nître, du natron, du ſel ammoniac, du miel & de la cire. L'on pourrait avoir des ſoies & du vin; mais l'induſtrie & l'activité manquent, parce que l'homme qui cultiverait n'en jouirait pas. On eſtime que l'importation des Français peut aller année commune à *trois millions de livres*. La France avait entretenu un Conſul juſqu'en 1777, mais à cette époque, les dépenſes qu'il cauſait, engagèrent

(*a*) Le bled eſt prohibé, & Pocock remarquait en 1737, que cela avait nui à la culture.

à le retirer : on le transféra à Alexandrie, & les Négocians qui le laiſsèrent partir ſans réclamer d'indemnités, ſont demeurés au Kaire à leurs riſques & fortune. Leur ſituation qui n'a pas changé, eſt à-peu-près celle des Hollandais à Nangazaki ; c'eſt-à-dire, que renfermés dans un grand cul-de-ſac, ils vivent entr'eux ſans beaucoup de communications au-dehors ; ils les craignent même, & ne ſortent que le moins qu'il eſt poſſible, pour ne pas s'expoſer aux inſultes du peuple, qui hait le nom des Francs, ou aux outrages des Mamlouks, qui les forcent dans les rues de deſcendre de leurs ânes. Dans cette eſpèce de détention habituelle, ils tremblent à chaque inſtant que la peſte ne les oblige de ſe clorre dans leurs maiſons, ou que quelque émeute n'expoſe leur *contrée* au pillage, ou que le Commandant ne faſſe quelque demande d'argent (*a*), ou qu'enfin des Beks ne les forcent à des fourniſſemens toujours dangereux. Leurs affaires ne leur cauſent pas moins de ſoucis. Obligés de vendre à crédit, rarement ſont-ils payés aux ter-

(*a*) Ils ont obſervé que ces avanies vont, année commune, à ſoixante-trois mille livres tournois.

mes convenus. Les lettres-de-change même n'ont aucune police, aucun recours en justice, parce que la justice est un mal pire qu'une banqueroute : tout se fait sur conscience, & cette conscience, depuis quelque temps, s'altère de plus en plus : on leur diffère des payemens pendant des années entières ; quelquefois on n'en fait pas du tout, presque toujours on les altère. Les Chrétiens qui sont leurs principaux correspondans, sont à cet égard plus infidèles que les Turcs mêmes ; & il est remarquable que dans tout l'Empire, le caractère des Chrétiens est très-inférieur à celui des Musulmans ; cependant on s'est réduit à faire tout par leurs mains. Ajoutez qu'on ne peut jamais réaliser les fonds, parce que l'on ne recouvre sa dette qu'en s'engageant d'une créance plus considérable. Par toutes ces raisons, le Kaire est l'échelle la plus précaire & la plus désagréable de tout le Levant : il y a quinze ans, l'on y comptait neuf maisons Françaises ; en 1785, elles étaient réduites à trois, & bientôt peut-être n'en restera t-il pas une seule. Les Chrétiens qui se sont établis depuis quelque temps à Livourne, portent une atteinte fatale à cet établissement, par la correspondance immédiate qu'ils

entretiennent avec leurs compatriotes ; & le grand Duc de Toſcane, qui les traite comme ſes ſujets, concourt de tout ſon pouvoir à l'augmentation de leur commerce.

CHAPITRE XVI.

De la Ville du Kaire.

LE Kaire, dont j' ai déjà beaucoup parlé, eſt une ville ſi célèbre, qu'il convient de la faire encore mieux connaître par quelques détails. Cette Capitale de l'Égypte ne porte point dans le pays le nom d'*El-Qâhera* que lui donna ſon fondateur ; les Arabes ne la connaiſſent que ſous celui de *Masr*, qui n'a pas de ſens connu, mais qui paraît l'ancien nom oriental de la Baſſe-Égypte (*a*). Cette ville eſt ſituée ſur la rive orientale du Nil, à un quart de lieue de ce fleuve, ce qui la prive d'un grand avantage. Le

(*a*) Ce nom de *masr* a les mêmes conſonnes que celui de *mesr*-aïm, allégué par les Hébreux; lequel, à raiſon de ſa forme plurielle, ſemble déſigner proprement les habitans du Delta, pendant que ceux de la Thébaïde s'appelaient *beni kous*, ou *enfans de kous*.

canal qui l'y joint ne saurait l'en dédommager, puisqu'il n'a d'eau courante que pendant l'inondation. A entendre parler du *grand Kaire*, il semblerait que ce dût être une Capitale au-moins semblable aux nôtres ; mais si l'on observe que chez nous-mêmes, les villes n'ont commencé à se décorer que depuis cent ans, on jugera que dans un pays où tout est encore au dixième siècle, elles doivent participer à la barbarie commune. Aussi le Kaire n'a-t-il pas de ces édifices publics ou particuliers, ni de ces places régulières, ni de ces rues alignées, où l'architecture déploie ses beautés. Les environs sont marqués par des collines poudreuses, formées des décombres qui s'accumulent chaque jour (*a*) ; & près d'elles la multitude des tombeaux, & l'infection des voieries, choquent à-la-fois l'odorat & les yeux. Dans l'intérieur, les rues sont étroites & tortueuses ; & comme elles ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes & des chiens qui s'y pressent, élève une poussière incommode ; souvent les particu-

(*a*) Le Sultan Sélim avait assigné des bateaux pour les porter sans cesse à la mer ; mais on a détruit cet établissement pour en détourner les deniers.

liers arroſent devant leurs portes, & à la pouſſière ſuccèdent la boue & des vapeurs mal odorantes. Contre l'uſage ordinaire de l'Orient, les maiſons ſont à deux & trois étages, terminés par une terraſſe pavée ou glaiſée; la plupart ſont en terre & en briques mal cuites; le reſte eſt en pierres molles d'un beau grain, que l'on tire du mont Moqattam qui eſt voiſin; toutes ces maiſons ont un air de priſon, parce qu'elles manquent de jour ſur la rue. Il eſt très-dangereux en pareil pays d'être éclairé; l'on a même la précaution de faire la porte d'entrée fort baſſe; l'intérieur eſt mal diſtribué; cependant chez les grands on trouve quelques ornemens & quelques commodités; on doit ſurtout y priſer de vaſtes ſalles où l'eau jaillit dans des baſſins de marbre. Le pavé, formé d'une marqueterie de marbre & de fayence colorés, eſt couvert de nattes, de matelas, & par-deſſus le tout, d'un riche tapis ſur lequel on s'aſſied jambes croiſées. Autour du mur règne une eſpèce de ſofa chargé de couſſins mobiles, propres à appuyer le dos ou les coudes. A ſept ou huit pieds de hauteur, eſt un rayon de planches garnies de porcelaines de la Chine & du Japon. Les murs, d'ailleurs nuds, ſont bigarrés de ſentences tirées

du Qorân, & d'Arabesques en couleurs, dont on charge aussi le portail des Beks. Les fenêtres n'ont point de verres ni de châssis mobiles, mais seulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelquefois plus que nos glaces. Le jour vient des cours intérieures, d'où les sycomores renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin, une ouverture au nord ou au sommet du plancher, procure un air frais, pendant que par une contradiction assez bizarre, on s'environne de vêtemens & de meubles chauds, tels que les draps de laine & les fourrures. Les riches prétendent par ces précautions écarter les maladies; mais le peuple, avec sachemise bleue & ses nattes dures, s'enrhume moins & se porte mieux.

§. I.

Population du Kaire & de l'Égypte.

On fait souvent des questions sur la population du Kaire : si l'on en veut croire le Douanier, Antoun *Farâoun*, cité par M. le B. de Tott, elle approche de 700 mille ames, y compris *Boulâq*, fauxbourg & port détaché de la ville; mais tous les calculs de population en Turquie sont arbi-

traires, parce qu'on n'y tient point de regiſtres de naiſſances, de morts, ou de mariages. Les Muſulmans ont même des préjugés ſuperſtitieux contre les dénombremens. Les ſeuls Chrétiens pourraient être recenſés, au moyen des billets de leur capitation (*a*). Tout ce qu'on peut dire de certain, c'eſt que d'après le plan géométrique de M. Niebuhr, levé en 1761, le Kaire a trois lieues de circuit, c'eſt-à-dire, à-peu-près le circuit de Paris, pris par la ligne des boulevards. Dans cette enceinte, il y a quantité de jardins, de cours, de terreins vuides, & de ruines. Or, ſi Paris, dans l'enceinte des boulevards, ne donne pas plus de 700,000 ames, quoique bâti à cinq étages, il eſt difficile de croire que le Kaire qui n'en a que deux, tienne plus de 250,000 ames. Il eſt également impoſſible d'apprécier au juſte la population de l'Égypte entière. Néanmoins, puiſqu'il eſt connu que le nombre des villes & villages ne paſſe pas 2,300 (*b*), le nombre des habitans de chaque lieu ne pouvant s'évaluer l'un portant l'autre à plus de mille ames, même en y confondant le

(*a*) Elle s'appelle *karadj*; *k* eſt ici le *jota* Eſpagnol.

(*b*) Danville a connu deux liſtes des villages de l'Égypte;

Kaire, la population totale ne doit s'élever qu'à 2,300,000 ames. La consistance des terres cultivables est, selon Danville, de 2,100 lieues quarrées : de-là, résulte par chaque lieue quarrée, 1,142 habitans. Ce rapport, plus fort que celui de France même, pourra faire croire que l'Égypte n'est pas si dépeuplée qu'on l'imagine ; mais si l'on observe que les terres ne se reposent jamais, & qu'elles sont toutes fécondes, on conviendra qu'elle est très-faible en comparaide ce qu'elle a été, & de ce qu'elle pourrait être.

Parmi les singularités qui frappent un étranger au Kaire, on peut citer la quantité prodigieuse de chiens hideux qui vaguent dans les rues, & de milans qui planent sur les maisons, en jetant des cris importuns & lugubres. Les Musulmans ne tuent ni les uns ni les autres, quoiqu'ils les réputent également immondes (*a*) ; au con-

---

l'une du siècle dernier, compte deux mille six cens quatre-vingt-seize villes & villages ; l'autre, du milieu de celui-ci, deux mille quatre cens quatre vingt-quinze, dont neuf cens cinquante-sept au Saïd, & mille quatre cens trente-neuf dans le Delta : le résumé que je donne est de l'année 1783.

(*a*) Les tourterelles, dont il y a une prodigieuse quantité, font leurs nids dans les maisons ; & les enfans même n'y touchent pas.

traire, ils leur jettent souvent les débris des tables; & les dévots font pour les chiens des fondations d'eau & de pain. Ces animaux ont d'ailleurs la ressource des voieries, qui, à la vérité, n'empêche pas qu'ils n'endurent quelquefois la faim & la soif; mais ce qui doit étonner, c'est que ces extrémités ne sont jamais suivies de la rage. *Prosper Alpin* en a déjà fait la remarque dans son *Traité de la Médecine des Égyptiens.* La rage est également inconnue en Syrie; cependant le nom de cette maladie existe dans la langue Arabe, & il n'y est point d'origine étrangère.

CHAPITRE XVII.

Des Maladies de l'Égypte.

§. PREMIER.

De la Cécité.

CE phénomène dans le genre des maladies, n'est pas le seul remarquable en Égypte; il en est plusieurs autres qui méritent d'être rapportés.

Le plus frappant de tous, est la quantité prodigieuse de vûes perdues ou gâtées; elle est au

point, que marchant dans les rues du Kaire, j'ai souvent rencontré sur cent personnes, vingt aveugles, dix borgnes, & vingt autres dont les yeux étaient rouges, purulens ou tachés. Presque tout le monde porte des bandeaux, indices d'une ophtalmie naissante ou convalescente : ce qui ne m'a pas moins étonné, est le sang-froid ou l'apathie avec laquelle on supporte un si grand malheur. *C'était écrit*, dit le Musulman : *Louange à Dieu ! Dieu l'a voulu*, dit le Chrétien ; *qu'il soit béni*. Cette résignation est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire, quand le mal est arrivé; mais par un abus funeste, en empêchant de rechercher les causes, elle en devient une elle-même. Parmi nous, quelques Médecins ont traité cette question; mais n'ayant point connu toutes les circonstances du fait, ils n'en ont pu parler que vaguement. J'en vais faire un tableau général, afin que l'on puisse en tirer la solution du problême.

1°. Les fluxions des yeux & leurs suites, ne sont point particulières à l'Égypte; on les retrouve également en Syrie, avec cette différence, qu'elles y sont moins répandues ; & il est remarquable que la côte de la mer seule y est sujette.

2°. La ville du Kaire, toujours pleine d'immon-

dices, y eſt plus ſujette que tout le reſte de l'Égypte (*a*). Le peuple, plus que les gens aiſés; les naturels, plus que les étrangers: rarement les Mamlouks en ſont-ils attaqués. Enfin, les payſans du Delta y ſont plus ſujets que les Arabes Bédouins

3°. Les fluxions n'ont pas de ſaiſon bien marquée, quoi qu'en ait dit Proſper *Alpin;* c'eſt une endémie commune à tous les mois & à tous les âges.

En raiſonnant ſur ces élémens, il m'a ſemblé que l'on ne pouvoit admettre pour cauſe principale les vents du midi, parce qu'alors l'épidémie devroit être propre au mois d'Avril, & que les Bédouins en ſeraient affectés comme les payſans: on ne peut admettre non plus la pouſſière fine répandue dans l'air, parce que les payſans y ſont plus expoſés que les habitans de la ville; l'habitude de dormir ſur les terraſſes a plus de réalité, mais cette cauſe n'eſt point unique ni ſimple: car dans les pays intérieurs & loin de la mer, tels que la vallée de Balbek, le Diarbekr,

(*a*) Il faut obſerver que les aveugles des villages viennent s'établir à la moſquée de Fleurs, où ils ont une eſpèce d'hôpital.

les plaines de Haurân, & dans les montagnes, on dort sur les terrasses, sans que la vue en soit affectée. Si donc au Kaire, dans tout le Delta & sur les côtes de Syrie, il est dangereux de dormir à l'air, il faut que cet air prenne du voisinage de la mer une qualité nuisible : cette qualité, sans doute, est l'humidité jointe à la chaleur, qui devient alors un principe premier de maladies. La salinité de cet air, si marquée dans le Delta, y contribue encore par l'irritation & les démangeaisons qu'elle cause aux yeux, ainsi que je l'ai éprouvé ; enfin, le régime des Égyptiens me paraît lui-même un agent puissant. Le fromage, le lait aigre, le miel, le raisiné, les fruits verds, les légumes cruds, qui sont la nourriture ordinaire du peuple, produisent dans le bas-ventre un trouble qui, selon l'observation des Praticiens, se porte sur la vue ; les oignons cruds, surtout, dont ils abusent, ont pour l'échauffer une vertu que les moines de Syrie m'ont fait remarquer sur moi-même. Des corps ainsi nourris, abondent en humeurs corrompues, qui cherchent sans cesse un écouloir. Détournées des voies internes par la sueur habituelle, elles viennent à l'extérieur, & s'établissent où elles trouvent

moins de réſiſtance. Elles doivent préférer la tête, parce que les Égyptiens, en la raſant toutes les ſemaines, & en la couvrant d'une coëffure prodigieuſement chaude, en font un foyer principal de ſueur. Or, pour peu que cette tête reçoive une impreſſion de froid en ſe découvrant, la tranſpiration ſe ſupprime, & ſe jette ſur les dents, ou plus volontiers ſur les yeux, comme partie moins réſiſtante. A chaque fluxion l'organe s'affaiblit, & il finit par ſe détruire. Cette diſpoſition tranſmiſe par la génération, devient une nouvelle cauſe de maladie: de-là vient que les naturels y ſont plus expoſés que les étrangers. L'exceſſive tranſpiration de la tête eſt un agent d'autant plus probable, que les anciens Égyptiens qui la portaient nue, n'ont point été cités par les Médecins pour être ſi affligés d'ophtalmies (*a*); & les Arabes du déſert qui ſe la couvrent peu, ſurtout dans le bas-âge, en ſont de même exempts.

(*a*) Cependant, l'Hiſtoire obſerve que pluſieurs des Pharaons moururent aveugles.

§. II.

De la petite-Vérole.

Une grande partie des cécités en Égypte eſt cauſée par les ſuites de la petite-vérole. Cette maladie, qui y eſt très-meurtrière, n'y eſt point traitée ſelon une bonne méthode; dans les trois premiers jours on y donne aux malades du *debs* ou raiſiné, du miel & du ſucre, & dès le ſeptième on leur permet le laitage & le poiſſon ſalé comme en pleine ſanté; dans la dépuration, on ne les purge jamais; & l'on évite ſur-tout de leur laver les yeux, encore qu'ils les ayent pleins de pus, & que les paupières ſoient collées par la ſéroſité déſſechée: ce n'eſt qu'au bout de quarante jours que l'on fait cette opération, & alors le ſéjour du pus en irritant le globe, y a déterminé un cautère qui ronge l'œil entier. Ce n'eſt pas que l'inoculation y ſoit inconnue, mais on s'en ſert peu. Les Syriens & les habitans de l'*Anadolie*, qui la connaiſſent depuis long-temps, n'en uſent guères davantage (*a*).

(*a*) Ils la pratiquent en inſérant un fil dans la chair, ou en faiſant reſpirer ou avaler de la poudre de boutons deſſéchés.

L'on doit regarder ces vices de régime, comme des agens plus pernicieux que le climat, qui n'a rien de mal-fain (*a*); c'eſt à la mauvaiſe nourriture ſur-tout, que l'on doit attibuer, & les hideuſes formes des mendians, & l'air miſérable & avorté des enfans du Kaire. Ces petites créatures n'offrent nulle part ailleurs un extérieur ſi affligeant; l'œil creux, le teint have & bouffi, le ventre gonflé d'obſtructions, les extrémités maigres, & la peau jaunâtre, ils ont l'air de lutter ſans ceſſe contre la mort. Leurs mères ignorantes prétendent que c'eſt *le regard malfaiſant* de quelque envieux qui les enſorcèle, & ce préjugé ancien (*b*) eſt encore général & enraciné dans la Turquie; mais la vraie cauſe eſt dans la mauvaiſe nourriture. Auſſi, malgré les taliſmans (*c*), en périt il une quantité incroyable; & cette ville poſsède plus qu'aucune Capitale, la funeſte propriété d'engloutir la population.

(*a*) On peut citer en preuve les Mamlouks, qui, au moyen d'une bonne nouriture & d'un régime bien entendu, jouiſſent de la ſanté la plus robuſte.

(*b*) Neſcio quis tèneros oculùs mihi faſcinat agnos. *Virgile.*

(*c*) On voit ſouvent en Égypte, pendre ſur le viſage des enfans, & même ſur celui des hommes faits, de petits mor-

Une maladie très-répandue au Kaire, eſt celle que le vulgaire y appelle *mal béni*, & que nous nommons aſſez improprement, *mal de Naples*: la moitié du Kaire en eſt attaquée. La plupart des habitans croient que ce mal leur vient par *frayeur*, par *maléfice* ou par *malpropreté*. Quelques-uns ſe doutent de la vraie cauſe; mais comme elle tient à un article ſur lequel ils ſont infiniment réſervés, ils n'oſent s'en vanter. Ce mal béni eſt très-difficile à guérir; le mercure, ſous quelque forme qu'il ſoit, échoue ordinairement: les végétaux ſudorifiques réuſſiſſent mieux, ſans cependant être infaillibles; heureuſement que le virus eſt peu actif, à raiſon de la grande tranſpirati naturelle & artificielle. L'on voit, comme en Eſpagne, des vieillards le porter juſqu'à quatre-vingts ans. Mais ſes effets ſont funeſtes aux enfans qui en naiſſent infectés. Le danger eſt imminent pour quiconque le rapporte dans un pays froid; il y fait des progrès rapides, & ſe montre toujours plus rebelle dans cette tranſplantation. En

---

ceaux d'étoffes rouges, ou des rameaux de corail & de verre colorés; leur uſage eſt de fixer, par leur couleur & leur mouvement, le premier coup-d'œil de *l'envieux*, parce que c'eſt celui-là, diſent-ils, qui *frappe*.

Syrie,

Syrie, à Damas & dans les montagnes, il eſt plus dangereux, parce que l'hiver y eſt plus rigoureux : faute de ſoins, il s'y termine avec tous les ſymptômes qu'on lui connaît, ainſi que j'en ai vu deux exemples.

Une incommodité particulière au climat d'Égypte, eſt une éruption à la peau, qui revient toutes les années. Vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet, le corps ſe couvre de rougeurs & de boutons dont la cuiſſon eſt très-importune. Les Médecins qui ſe ſont apperçus que cet effet venait conſtamment à la ſuite de l'eau nouvelle, lui en ont reporté la cauſe. Pluſieurs ont penſé qu'elle dépendoit des ſels dont ils ont ſuppoſé cette eau chargée; mais l'exiſtence de ces ſels n'eſt point démontrée, & il paraît que cet accident a une raiſon plus ſimple. J'ai dit que les eaux du Nil ſe corrompaient vers la fin d'Avril dans le lit du fleuve. Les corps qui s'en abreuvent depuis ce moment, forment des humeurs d'une mauvaiſe qualité. Lorſque l'eau nouvelle arrive, il ſe fait dans le ſang une eſpèce de fermentation dont l'iſſue eſt de ſéparer les humeurs vicieuſes & de les chaſſer vers la peau où la tranſpiration les appelle : c'eſt une vraie

dépuration purgative, & toujours salutaire.

Un autre mal encore trop commun au Kaire, est une enflure de bourses, qui souvent devient un énorme *hydrocèle*. On observe qu'il attaque de préférence les Grecs & les Coptes; & par-là le soupçon de sa cause tombe sur l'abus de l'huile dont ils usent plus des deux tiers de l'année. L'on soupçonne aussi que les bains chauds y concourent, & leur usage immodéré a d'autres effets qui ne sont pas moins nuisibles (*a*). Je remar-

(*a*) Les Égyptiens & les Turcs en général, ont pour le bain d'étuve une passion difficile à concevoir dans un pays aussi chaud que le leur; mais elle me paraît venir moins des sensations que des préjugés. La loi du *Qorân*, qui ordonne aux hommes une forte ablution après le devoir conjugal, est elle seule un motif très-puissant; & la vanité qu'ils attachent à l'exécuter, en devient un autre qui n'est pas moins efficace. Pour les femmes, il se joint à ces motifs; 1°. que le bain est le seul lieu d'assemblée où elles puissent faire parade de leur luxe & se régaler de melons, de fruits, de pâtisseries & autres friandises; 2°. quelles croient, ainsi que l'a remarqué Prosper Alpin, que le bain leur donne cet embonpoint qui passe pour la beauté. Quant aux étrangers, leurs opinions diffèrent comme leurs sensations. Plusieurs Négocians du Kaire aiment le bain, d'autres s'en sont trouvés maltraités, & je leur ai ressemblé. Il m'a donné des vertiges & des tremblemens de genoux qui durèrent deux jours. J'avoue qu'une eau vraiment brûlante, & qu'une sueur arrachée par les con-

querai à cette occaſion, que dans la Syrie comme dans l'Égypte, une expérience conſtante a prouvé que l'eau-de-vie tirée des figues ordinaires, ou de celles de ſycomore, ainſi que l'eau-de-vie des dattes & des fruits de *Nopal*, a un effet très-prompt ſur les bourſes qu'elle rend douloureuſes & dures dès le troiſième ou quatrième jour que l'on a commencé d'en boire; & ſi l'on n'en ceſſe pas l'uſage, le mal dégénère en hydrocèle complet.

L'eau-de-vie des raiſins ſecs n'a pas le même inconvénient; elle eſt toujours aniſée & très-violente, parce qu'on la diſtille juſqu'à trois fois. Les Chrétiens de Syrie, & les Coptes d'Égypte en font beaucoup d'uſage; ces derniers ſur-tout, en boivent des pintes entières à leur ſouper: j'avais taxé ce fait d'exagération; mais il a fallu me rendre aux preuves de l'évidence, ſans ceſſer néanmoins de m'étonner que de pareils excès ne tuent pas ſur le champ, ou ne procurent pas du moins les ſymptômes de la profonde ivreſſe.

---

vulſions du poumon autant que par la chaleur, m'ont paru des plaiſirs d'une eſpèce étrange; & je n'envierai plus aux Turcs ni leur opium, ni leurs étuves, ni leurs *mâſſeurs trop complaiſans*.

Le printemps, qui dans l'Égypte eſt l'été de nos climats, annonce des fièvres malignes dont l'iſſue eſt toujours très-prompte. Un Médecin Français qui en a traité beaucoup, a remarqué que le kina, donné dans les rémiſſions à doſe de deux & trois onces, a fréquemment ſauvé des malades aux portes de la mort (*a*). Sitôt que le mal ſe déclare, il faut s'aſtreindre rigoureuſement au régime végétal acide; on s'interdit la viande, le poiſſon, & ſur-tout les œufs; ils ſont une eſpèce de poiſon en Égypte. Dans ce pays comme en Syrie, les obſervations conſtatent que la ſaignée eſt toujours plus nuiſible qu'avantageuſe, même lorſqu'elle paraît le mieux indiquée: la raiſon en eſt que les corps nourris d'alimens malſains, tels que les fruits verds, les légumes cruds, le fromage, les olives, ont peu de ſang & beaucoup d'humeurs; leur tempérament eſt généralement bilieux, ainſi que l'annoncent leurs yeux & leurs ſourcils noirs, leur teint brun, & leur corps maigre. Leur maladie habituelle eſt le mal d'eſtomac; preſque tous ſe plaignent d'âcretés à la gorge & de nauſées acides; auſſi l'émétique

(*a*) Le lendemain il donne toujours un lavement pour évacuer ce kina.

& la crême de tartre ont-ils du succès dans presque tous les cas.

Les fièvres malignes deviennent quelquefois épidémiques, & alors on les prendroit volontiers pour la peste, dont il me reste à parler.

§. I.

De la Peste.

Quelques personnes ont voulu établir parmi nous l'opinion que la peste était originaire d'Égypte; mais cette opinion, fondée sur des préjugés vagues, paroît démentie par les faits. Nos Négocians établis depuis longues années à Alexandrie, assurent, de concert avec les Égyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays (*a*), mais qu'elle paraît d'abord sur la côte à Alexandrie; d'Alexandrie elle passe à Rosette, de Rosette au Kaire, du Kaire à Damiette & dans le reste du Delta. Ils observent encore qu'elle est toujours précédée de l'arrivée de quelque bâti-

(*a*) Prosper Alpin, Médecin vénitien, qui écrivait en 1591, dit également que la peste n'est point originaire d'Égypte, qu'elle y vient de Grèce, de Syrie, de Barbarie; que les chaleurs la tuent, &c. Voyez *de Medecina Egyptiorum*, *p.* 28.

ment venant de Smyrne ou de Conſtantinople, & que ſi la peſte a été violente dans l'une de ces Villes pendant l'été, le danger eſt plus grand pour la leur pendant l'hiver qui ſuit. Il paraît conſtant que ſon vrai foyer eſt Conſtantinople; qu'elle s'y perpétue par l'aveugle négligence des Turks: elle eſt au point que l'on vend publiquement les effets des morts peſtiférés. Les vaiſſeaux qui viennent enſuite à Alexandrie, ne manquent jamais d'apporter des fourrures & des habits de laine qui ſortent de ces ventes, & ils les débitent au Bazar de la ville, où ils jettent d'abord la contagion. Les Grecs qui font ce commerce en ſont preſque toujours les premières victimes. Peu-à-peu l'épidémie gagne Roſette, & enfin le Kaire, en ſuivant la route journalière des marchandiſes. Auſſitôt qu'elle eſt conſtatée, les Négocians Européens s'enferment dans leur *Kan*, ou *contrée*, eux & leurs domeſtiques; & ils ne communiquent plus au-dehors. Leurs vivres, dépoſés à la porte du *Kan*, y ſont reçus par un portier qui les prend avec des tenailles de fer, & les plonge dans une tonne d'eau deſtinée à cet uſage. Si l'on veut leur parler, ils obſervent toujours une diſtance qui empêche tout contact de vêtemens ou

d'haleine ; par ce moyen ils ſe préſervent du fléau, à moins qu'il n'arrive quelque infraction à la police. Il y a quelques années qu'un chat, paſſé par les terraſſes chez nos Négocians du Kaire, porta la peſte à deux d'entr'eux, dont l'un mourut.

L'on conçoit combien cet empriſonnement eſt ennuyeux : il dure juſqu'à trois & quatre mois, pendant leſquels les amuſemens ſe réduiſent à ſe promener le ſoir ſur les terraſſes, & à jouer aux cartes.

La peſte offre pluſieurs phénomènes très-remarquables. A Conſtantinople elle règne pendant l'été, & s'affoiblit ou ſe détruit pendant l'hiver. En Égypte, au contraire, elle règne pendant l'hiver, & Juin ne manque jamais de la détruire. Cette bizarrerie apparente s'explique par un même principe. L'hiver détruit la peſte à Conſtantinople, parce que le froid y eſt très-rigoureux. L'été l'allume, parce que la chaleur y eſt humide, à raiſon des mers, des forêts & des montagnes voiſines. En Égypte, l'hiver fomente la peſte, parce qu'il eſt humide & doux : l'été la détruit, parce qu'il eſt chaud & ſec. Il agit ſur elle comme ſur les viandes qu'il ne laiſſe pas pourrir. La

chaleur n'eſt malfaiſante qu'autant qu'elle ſe joint à l'humidité (*a*). L'Égypte eſt affligée de la peſte tous les quatre ou cinq ans ; les ravages qu'elle y cauſe devraient la dépeupler, ſi les étrangers qui y affluent ſans ceſſe de tout l'Empire, ne répareraient une grande partie de ſes pertes.

En Syrie la peſte eſt beaucoup plus rare : il y a vingt-cinq ans qu'on ne l'y a reſſentie. La raiſon en eſt ſans doute la rareté des vaiſſeaux venans en droiture de Conſtantinople. D'ailleurs on obſerve qu'elle ne ſe naturaliſe pas aiſément dans cette province. Tranſportée de l'Archipel, ou même de Damiette, dans les rades de Lataqié, Saide ou Acre, elle n'y prend point racine ; elle veut des circonſtances préliminaires & une route combinée : il faut qu'elle paſſe du Kaire en droiture à Damas : alors toute la Syrie eſt ſûre d'en être infeſtée.

L'opinion enracinée du fataliſme, & bien plus encore la barbarie du Gouvernement, ont empêché juſqu'ici les Turks de ſe mettre en garde contre ce fléau meurtrier : cependant le ſuccès

(*a*) Au Kaire, on a obſervé que les porteurs d'eau, ſans ceſſe arroſés de l'eau fraîche qu'ils portent dans une outre ſur leur dos, ne ſont jamais attaqués de la peſte : mais ici c'eſt *lotion*, & non pas humidité.

des ſoins qu'ils ont vu prendre aux Francs, a fait, depuis quelque temps, impreſſion ſur pluſieurs d'entre-eux. Les Chrétiens du pays qui traitent avec nos Négocians, ſeraient diſpoſés à s'enfermer comme eux; mais il faudrait qu'ils y fuſſent autoriſés par la *Porte*. Il paraît qu'en ce moment elle s'occupe de cet objet, s'il eſt vrai qu'elle ait publié l'année dernière un Édit pour établir un Lazaret à Conſtantinople, & trois autres dans l'Empire : ſavoir, à Smyrne, en Candie, & à Alexandrie. Le Gouvernement de Tunis a pris ce ſage parti depuis quelques années; mais la police Turque eſt par-tout ſi mauvaiſe, qu'on doit eſpérer peu de ſuccès de ces établiſſemens, malgré leur extrême importance pour le commerce, & pour la ſûreté des états de la Méditerranée (*a*).

(*a*) L'année dernière en fait preuve, puiſqu'il a éclaté dans Tunis une peſte auſſi violente qu'on en ait jamais éprouvé. Elle fut apportée par des bâtimens venans de Conſtantinople, qui corrompirent les gardes & entrèrent en fraude ſans faire de quarantaine.

CHAPITRE XVIII.

Tableau résumé de l'Égypte.

L'EGYPTE fournirait encore matière à beaucoup d'autres observations ; mais comme elles sont étrangères à mon objet, ou qu'elles rentrent dans celles que j'aurai occasion de faire sur la Syrie, je ne m'étendrai pas davantage.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature & de l'aspect du sol, si l'on se peint un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux & verdoyant pendant trois autres, poudreux & gercé le reste de l'année ; si l'on se figure sur ce terrein des villages de boue & de briques ruinés, des paysans nuds & hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, & de grands espaces vuides ; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages ; des vents plus ou moins forts, mais perpétuels, l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitans, par leurs divisions en races,

en ſectes, en conditions; par la nature d'un gouvernement qui ne connoît ni propriété ni ſûreté de perſonne, & par l'uſage d'un pouvoir illimité confié à une ſoldateſque licencieuſe & groſſière; enfin l'on peut apprécier la force de ce Gouvernement en réſumant ſon état militaire, la qualité de ſes troupes; en obſervant que dans toute l'Égypte & ſur les frontières, il n'y a ni Fort ni Redoute, ni artillerie, ni Ingénieurs; & que pour la marine on ne compte que les vingt-huit vaiſſeaux & cayaſſes de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, & montés par des marins qui ne connoiſſent pas la bouſſole : c'eſt au Lecteur a établir ſur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays. S'il trouvait, par haſard, que je le lui préſente ſous un point de vue différent de quelques autres Relations (*a*), cette diverſité ne devrait point l'étonner : rien de moins unanime que les jugemens des Voyageurs ſur les pays qu'ils ont vus : ſouvent contradictoires entre-eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante; & tel peint comme un Paradis ce qui pour tel n'eſt qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette

(*a*) Voyez *de Maillet.*

contradiction ; mais ils la partagent avec leurs Censeurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugemens sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets, que sur les affections que nous recevons, ou que nous portons déjà en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères, & de-là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps, nous paraît quelquefois désagréable dans un autre. Dailleurs, le préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines : l'habitant des plaines dépriſe les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent ; le Danois un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts; le Suédois préfère la blancheur des neiges : le Lapon transporté de sa chaumière enfumée, dans les bosquets de Chantilly, est mort de chaleur & de mélancolie. Chacun a ses goûts, & juge en conséquence. Je conçois que pour un Égyptien, l'Égypte est, & sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais, s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une

idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce; je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; que les tremblemens qui de nos jours ont dévasté le Portugal & l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemple (*a*): je conviens même que la chaleur qui accable les Européens, n'est pas un inconvénient pour les Naturels; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers de sud; c'en est un autre que ce vent de nord-est qui donne des maux de tête violens; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, & sur-tout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone; une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon plat & uniforme (*b*); des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées: jamais cette richesse de payſages où

(*a*) Il y en eut un très-violent, entr'autres l'an 1112.

(*b*) On peut, a ce sujet, consulter les planches de *Norden*, qui rendent cet état sensible.

la variété des objets, où la diverſité des ſites occupent l'eſprit & les yeux par des ſcènes & des ſenſations renaiſſantes : nul pays n'eſt moins pittoreſque, moins propre aux pinceaux des Peintres & des Poëtes : on n'y trouve rien de ce qui fait le charme & la richeſſe de leurs tableaux ; & il eſt remarquable que ni les Arabes, ni les Anciens ne font mention des Poëtes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien ſur le chalumeau de Geſner & de Théocrite ? Il n'a ni clairs ruiſſeaux, ni frais gazons, ni antres ſolitaires ; il ne connoît ni les vallons, ni les côteaux, ni les roches pendantes. Tompſon n'y trouverait ni le ſifflement des vents dans les forêts, ni les roulemens du tonnerre dans les montagnes, ni la paiſible majeſté des bois antiques, ni l'orage impoſant, ni le calme touchant qui lui ſuccéde : un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, & les villages ſemblables aux iſles. Que ſi la penſée ſe porte à l'horizon qu'embraſſe la vue, elle s'effraye de n'y trouver que des déſerts ſauvages, où le voyageur égaré, épuiſé de ſoif & de fatigue, ſe décourage devant l'eſpace immenſe qui le ſépare du monde : il implore

en vain la terre & le ciel; ſes cris perdus ſur une plaine raſe, ne lui ſont pas même rendus par des échos : dénué de tout, & ſeul dans l'univers, il périt de rage & de déſeſpoir devant une Nature morne, ſans la conſolation même de voir verſer une larme ſur ſon malheur. Ce contraſte ſi voiſin eſt ſans doute ce qui donne tant de prix au ſol de l'Égypte. La nudité du déſert rend plus ſaillante l'abondance du fleuve, & l'aſpect des privations ajoute au charme des jouiſſances; elles ont pu être nombreuſes dans les temps paſſés, & elles pourraient renaître ſous l'influence d'un bon gouvernement : mais dans l'état actuel la richeſſe de la Nature y eſt ſans effet & ſans fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Roſette & du Kaire; l'art des jardins, cet art ſi cher aux peuples policés, eſt ignoré des Turks, qui mépriſent les champs & la culture. Dans tout l'Empire les jardins ne ſont que des vergers ſauvages, où les arbres jetés ſans ſoin, n'ont pas même le mérite du déſordre. En vain ſe récrie-t-on ſur les orangers & les cédras qui croiſſent en plein air : on fait illuſion à notre eſprit, accoutumé d'allier à ces arbres les idées d'opulence & de culture qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres

vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, & ne rappellent que l'idée de l'abandon & de la pauvreté. En vain peint-on le Turk mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser : l'ignorance & la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit & le savoir ; mais je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates. Je ne concevrais pas même d'où peut venir l'enthousiasme que des Voyageurs témoignent pour l'Égypte, si l'expérience ne m'en eût dévoilé les causes secrettes.

§. II.

Des exagérations des Voyageurs.

On a dès long-temps remarqué dans les Voyageurs une affectation particulière à vanter le théâtre de leurs voyages ; & les bons esprits qui souvent ont reconnu l'exagération de leurs récits, ont averti, par un proverbe, de se tenir en garde contre leur prestige (*a*) ; mais l'abus subsiste parce qu'il tient à des causes renaissantes. Chacun de

(*a*) Multùm mentitur qui multùm vidit.

nous

nous en porte le germe ; & souvent le reproche appartient à ceux mêmes qui l'adressent. En effet, qu'on examine un voyageur arrivant de pays lointains, dans une société oisive & curieuse. La nouveauté de ses récits attire l'attention sur lui ; elle va même jusqu'à la bienveillance pour sa personne : on l'aime parce qu'il amuse, & parce que ses prétentions sont d'un genre qui ne peut choquer. De son côté, il ne tarde pas de sentir qu'il n'intéresse qu'autant qu'il excite des sensations nouvelles. Le besoin de soutenir, l'envie même d'augmenter cet intérêt, l'engagent à donner des couleurs plus fortes à ses tableaux ; il peint les objets plus grands pour qu'ils frappent davantage ; le succès qu'il obtient l'encourage ; l'enthousiasme se réfléchit sur lui-même ; & bientôt il s'établit entre ses auditeurs & lui, une émulation & un commerce par lequel il rend en étonnement ce qu'on lui paye en admiration. Le merveilleux de ce qu'il a vu rejaillit d'abord sur lui-même ; puis, par une seconde gradation, sur ceux qui l'ont entendu & qui à leur tour le racontent : ainsi la vanité, qui se mêle à tout, devient une des causes de ce penchant que nous avons tous, soit pour croire, soit pour raconter les prodiges. D'ailleurs,

nous voulons moins être instruits qu'amusés, & c'est par ces raisons que les faiseurs de contes, en tout genre, ont toujours occupé un rang distingué dans l'estime des hommes, & dans la classe des Écrivains.

Il est pour les voyageurs une autre cause d'enthousiasme : loin des objets dont elle a joui, l'imagination privée s'enflamme; l'absence rallume les desirs, & la satiété de ce qui nous environne, prête un charme à ce qui est hors de notre portée. On regrette un pays d'où l'on desira souvent de sortir; & l'on se peint en beau les lieux dont la présence pourroit être encore à charge. Les voyageurs qui ne font que passer en Égypte ne sont pas dans cette classe, parce qu'ils n'ont pas le temps de perdre l'illusion de la nouveauté; mais quiconque y séjourne, peut y être rangé. Nos Négocians le savent; & ils ont fait, à ce sujet, une observation qu'on doit citer : ils ont remarqué que ceux mêmes d'entr'eux qui ont le plus senti les désagrémens de cette demeure, ne sont pas plutôt retournés en France, que tout s'efface de leur mémoire; leurs souvenirs prennent de riantes couleurs; en sorte que deux ans après, on n'ima-

ginerait pas qu'ils y eussent jamais été. « Com-
» ment pensez-vous encore à nous, m'écrivait
» dernièrement un résident au Kaire; comment
» conservez-vous les idées vraies de ce lieu de
» misère, (a) lorsque nous avons éprouvé que tous
» ceux qui repassent, les oublient au point de
» nous étonner nous mêmes » ? Je l'avoue, des causes si générales & si puissantes n'eussent pas été sans effet sur moi-même; mais j'ai pris un soin particulier de m'en défendre, & de conserver mes impressions premières, pour donner à mes récits le seul mérite qu'ils puissent avoir, celui de la vérité. Il est temps de les reporter sur des objets d'un intérêt plus vaste; mais comme le lecteur ne me pardonnerait pas de quitter l'Égypte sans parler des ruines & des pyramides, j'en dirai deux mots.

(a) Personne n'a moins que moi de sujets d'humeur contre l'Égypte; j'y ai éprouvé, de nos Négocians, l'accueil le plus généreux & le plus honnête; jamais il ne m'est arrivé nul accident désagréable, pas même de mettre pied à terre devant les Mamlouks. Il est vrai que malgré la honte qu'on y attribue, je ne marchais qu'à pied dans les rues.

CAPITRE XIX.

Des Ruines & des Pyramides.

J'AI déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces dernières années, s'opposait aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, & sur-tout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, & à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je ne répéterai pas ce qui se trouve déjà répété plus d'une fois dans *Paul Lucas*, *Maillet*, *Siccard*, *Pocok*, *Greaves*, *Norden*, *Niebuhr*; & récemment dans les lettres de M. Savari. Je me bornerai à quelques considérations générales.

Les Pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Kaire où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de Voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les pro-

cédés géométriques, & chaque opération a donné un réſultat différent (*a*). Pour décider la queſtion, il faudrait une nouvelle meſure ſolemnelle, faite par des perſonnes connues ; mais en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande Pyramide autant d'élévation que de baſe, attendu que ſon triangle eſt très-ſenſiblement écraſé. La connaiſſance de cette baſe me paraît d'autant plus intéreſſante, que je lui crois du rapport à l'une des meſures quarrées des Égyptiens ; & dans la coupe des pierres, ſi l'on trouvait des dimenſions revenant ſouvent les mêmes, peut-être en pourrait-on déduire leurs autres meſures.

On ſe plaint ordinairement de ne point comprendre la deſcription de l'intérieur de la Pyramide ; & en effet, à moins d'être verſé dans l'art des plans, on a peine à ſe reconnaître ſur la gravure. Le meilleur moyen de s'en faire idée, ſerait d'exécuter en terre crûe ou cuite, une Pyramide dans des proportions réduites, par exemple, d'un

(*a*) A la liſte de ces différences, alléguée par M. Savari, il faut ajouter une meſure récente, qui donne ſix cens pieds ſur chaque face à la grande, & quatre cens quatre-vingt de hauteur perpendiculaire.

pouce par toise. Cette masse aurait huit pieds quatre pouces de base, & à-peu-près 7 & demi de hauteur: en la coupant en deux portions de haut en bas, on y pratiqueroit le premier canal qui descend obliquement, la galerie qui remonte de même, & la chambre sépulcrale qui est à son extrémité. Norden fournirait les meilleurs détails; mais il faudrait un Artiste habitué à ce genre d'ouvrages.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les Pyramides, ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé, est, comme je l'ai dit, une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moëlon, ou à cette pierre connue dans quelques provinces, sous le nom de *Rairie*. Celle des Pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs; mais des Voyageurs observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même; & l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, & d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'applanis-

sement du rocher en a dû fournir la majeure partie ; & pour le reste, on suppose des souterrains invisibles, que l'on aggrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions : ce n'est point un motif suffisant de juger, que de dire : *il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées, il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, &c.* Dans les choses qui tiennent aux opinions & aux Gouvernemens des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate à saisir : aussi, quelqu'invraisemblable que paraisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'Historien qui le rapporte a puisé dans les Archives originales, qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier ; que le rocher Lybique n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, & que les souterrains sont encore à connaître ; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues : enfin, si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent (*a*), on sera porté tout au

(*a*) Je n'entends pas les seules pyramides de Djizé, mais

moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement quelques Écrivains se sont lassés de l'opinion que les Pyramides étaient des tombeaux, & ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires; ils ont regardé comme absurde qu'une Nation sage & policée fît une affaire d'état du sépulcre de son Chef, & comme extravagant qu'un Monarque écrasât son peuple de corvées, pour enfermer un squélette de cinq pieds dans une montagne de pierres; mais, je le répète, on juge mal les peuples anciens, quand on prend pour terme de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagans, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissans, moins efficaces. D'ailleurs, on se donne des entraves gratuites de contradictions, en leur supposant une sagesse conforme à nos principes; nous raisonnons trop d'après nos idées, & pas assez d'après les leurs. En suivant ici, soit les unes, soit les autres, on jugera que les Pyramides ne peuvent

---

toutes en général. Quelques-unes, comme celles de Bayamout, n'ont de rochers ni dessous ni aux environs. Voyez *Pocoke*,

avoir été des observatoires d'astronomie (*a*); parce que le mont Moqattam en offrait un plus élevé, & qui borne ceux-là; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très-plat, & où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides; enfin, parce qu'il étoit inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onze Pyramides, grandes & petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent Orateur. Si d'autre part on pèse les témoignages des Anciens & les circonstances des lieux; si l'on fait attention qu'auprès des Pyramides il se trouve trente à quarante moindres

(*a*) On allègue la position des pyramides orientées aux quatre points cardinaux; mais les Anciens, dans la plupart de leurs monumens, ont observé cette pratique; & elle convenait aux tombeaux qui, par les idées de résurrection, de Tartare d'Élysée, &c. tenaient à l'astronomie.

monumens, offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, écarté de la terre cultivable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, & que près de-là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des Momies, on sera persuadé que les Pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux, ont pu mettre de l'importance & de l'orgueil à bâtir pour leur squélette une demeure impénétrable, quand on saura que dès avant Moyse, il étoit de dogme à Memphis que les ames reviendraient au bout de 6,000 ans habiter les corps qu'elles avaient quittés: c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces mêmes corps de la dissolution, & que l'on s'efforçait d'en conserver les formes, au moyen des aromates, des bandelettes & des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la gande pyramide, est précisément dans les dimensions naturelles; & cette chambre, si obscure & si étroite (*a*), n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. On veut trouver du mystère à ce con-

(*a*) Elle a treize pas de long sur onze de large, & à-peu-près autant de hauteur.

duit ſouterrain qui deſcend perpendiculairement dans le deſſous de la Pyramide; mais on oublie que l'uſage de toute l'antiquité fut de ménager des communications avec l'intérieur des tombeaux, pour y pratiquer, aux jours preſcrits par la religion, les cérémonies funèbres, telles que les libations & les offrandes d'alimens aux morts. Il faut donc revenir à l'ancienne opinion, tout vieille qu'elle peut être, que les Pyramides ſont des tombeaux; & cette deſtination, conſtatée par toutes les circonſtances, l'eſt encore par leur nom, qui, ſelon une analyſe conforme à tous les principes de la ſcience, me donne mot à mot, *chambre* ou *caveau* du *mort* (*a*).

(*a*) Voici la marche de cette étymologie. Le mot français, *pyramide*, eſt le grec *pyramis-idos*; mais dans l'ancien grec, l'*y* était prononcé *ou*; donc il faut dire *pouramis*. Lorſque les Grecs, après la guerre de Troye, fréquentèrent l'Égypte, ils ne devaient point avoir, dans leur langue, le nom de cet objet nouveau pour eux; ils dûrent l'emprunter des Égyptiens. *Pouramis* n'eſt donc pas grec, mais égyptien. Or, il paraît conſtant que les dialectes de l'Égypte, qui étaient variés, ont eu de grandes analogies avec ceux des pays voiſins, tels que l'Arabie & la Syrie. Il eſt vrai que dans ces langues, *p* eſt une prononciation inconnue; mais il eſt de fait auſſi, que les Grecs, en adoptant des mots *barbares*, les altéraient preſque toujours, & confondaient ſouvent un ſon avec un autre à-peu-

La grande Pyramide n'eſt pas la ſeule qui ait été ouverte. Il y en a une autre à *Saqâra* qui offre les mêmes détails intérieurs. Depuis quelques années, un Bek a tenté d'ouvrir la troiſième en grandeur du local de Djizé, pour en retirer le tréſor ſuppoſé. Il l'a attaquée par le même côté & à la même hauteur que la grande eſt ouverte; mais après avoir arraché deux ou trois cens pierres, avec des peines & une dépenſe conſidérable, il a quitté ſans ſuccès ſon avaricieuſe entrepriſe. L'époque de la conſtruction de la plupart des Pyramides n'eſt pas connue; mais celle de la grande eſt ſi évidente, qu'on n'eût jamais dû la conteſter. Hérodote l'attribue à *Cheops*,

---

près ſemblable. Il eſt de fait encore, que dans des mots connus, *p* ſe trouve ſans ceſſe pris pour *b*, qui n'en diffère preſque pas. Dans cette donnée, *pouramis* devient *bouramis*. Or, dans le dialecte de la Paleſtine, *bour* ſignifie *toute excavation* en terre, une *citerne*, une *priſon* proprement *ſouterraine*, un *ſépulcre*. Voyez *Buxtorf*, *Lexicon*. Hebr. Reſte *amis*, où l'*s* final me paraît une terminaiſon ſubſtituée au *t*, qui n'était point dans le génie grec, & qui faiſait l'oriental, *a-mit du mort; bour a-mit*, *caveau du mort*; cette ſubſtitution de l'*s* au *t*, a un exemple dans *atribis*, bien connu pour être *atribit*; c'eſt aux connaiſſeurs à juger s'il eſt beaucoup d'étymologies qui réuniſſent autant de conditions que celle-ci.

avec un détail de circonſtances qui prouve que ſes Auteurs étaient bien inſtruits (*a*). Or, ce Cheops, dans ſa liſte, la meilleure de toutes, ſe trouve le ſecond Roi après *Protée* (*b*), qui fut contemporain de la guerre de Troye; & il en réſulte, par l'ordre des faits, que ſa Pyramide fut conſtruite vers les années 140 & 160 de la fondation du Temple de Salomon, c'eſt-à-dire, 860 ans avant Jéſus-Chriſt.

La main du temps, & plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu juſqu'ici contre les Pyramides. La ſolidité de leur conſtruction, & l'énormité de leur maſſe, les ont garanties de toute atteinte, & ſemblent leur aſſurer une durée éternelle. Les Voyageurs en parlent tous avec enthouſiaſme, & cet enthouſiaſme n'eſt point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes

(*a*) Ce Prince, dit-il, régna cinquante ans, & il en employa vingt à bâtir la pyramide. Le tiers de l'Égypte fut employé, par corvées, à tailler, à tranſporter & à élever les pierres.

(*b*) Il eſt remarquable, que ſi l'on écrivait le nom égyptien allégué par les Grecs, en caractères phéniciens, on ſe ſervirait des mêmes lettres que nous prononçons *pharao*; l'*o* final eſt dans l'hébreu un *h*, qui à la fin des mots devient très-ſouvent *t*.

factices, dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, & déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leurs pieds; enfin l'on y touche, & rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve (*a*); la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme si petit & si faible, qui rampe à leurs pieds, tout saisit à la fois le cœur & l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après

(*a*) Je ne connais rien de plus propre à figurer les pyramides, à Paris, que l'Hôtel des Invalides, vu du Cours-la-Reine. La longueur du bâtiment étant de six cens pieds, égale précisément la base de la grande pyramide; mais pour s'en figurer la hauteur & la solidité, il faut supposer que la face mentionnée s'élève en un triangle, dont la pointe excède la hauteur du dôme des deux tiers de ce dôme même; (il a trois cens pieds): de plus, que la même face doit se répéter sur quatre côtés en quarré, & que tout le massif qui en résulte, est plein, & n'offre à l'extérieur qu'un immense talus disposé par gradins.

avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une Nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices & de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses & du transport, & de la coupe, & de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages ; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Égypte ; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent, & ami des arts, que la servitude d'une Nation tourmentée par le caprice de ses Maîtres. Alors on pardonne à l'avarice, qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on en accorde moins de pitié à ces ruines ; & tandis que l'amateur des arts s'indigne dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des Palais pour en faire des *meules* de moulin, le Philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la

juſtice ſecrette du ſort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, & qui ſoumet au plus humble de ſes beſoins, l'orgueil d'un luxe inutile.

C'eſt l'intérêt de ce peuple, ſans doute, plus que celui des monumens, qui doit dicter le ſouhait de voir paſſer en d'autres mains l'Égypte; mais, ne fût-ce que ſous cet aſpect, cette révolution ſerait toujours très-deſirable. Si l'Égypte était poſſédée par une Nation amie des beaux-arts, on y trouverait, pour la connaiſſance de l'antiquité, des reſſources que déſormais le reſte de la terre nous refuſe; peut-être y découvrait-on même des livres. Il n'y a pas trois ans qu'on déterra près de Damiette plus de cent *volumes* écrits en langue inconnue (*a*); ils furent incontinent brûlés ſur la déciſion des Chaik du Kaire. A la vérité le Delta n'offre plus de ruines bien intéreſſantes, parce que les habitans ont tout détruit par beſoin ou par ſuperſtition. Mais le Saïd moins peuplé, mais la liſière du déſert moins fréquentée en ont encore d'intactes. On en doit ſur-tout eſpérer dans les *Oaſis*, dans ces Iſles ſéparées du monde par une

(*a*) Je tiens ce fait des Négocians d'Acre, qui le racontent ſur la foi d'un Capitaine de Marſeille, qui, dans le temps, chargeait du riz à Damiette.

mer

mer de sable, où nul voyageur connu n'a pénétré depuis Alexandre. Ces cantons, qui jadis avaient des villes & des temples, n'ayant point subi les dévastations des Barbares, ont dû garder leurs monumens, par cela même que leur population a dépéri ou s'est anéantie; & ces monumens enfouis dans les sables, s'y conservent comme en dépôt pour la génération future. C'est à ce temps, moins éloigné peut-être qu'on ne pense, qu'il faut remettre nos souhaits & notre espoir. C'est alors qu'on pourra fouiller de toutes parts la terre du Nil & les sables de la Lybie; qu'on pourra ouvrir la petite pyramide de Djizé, qui, pour être démolie de fond en comble, ne coûterait pas cinquante mille livres : c'est peut-être encore à cette époque qu'il faut remettre la solution des hiéroglyphes, quoique les secours actuels me paraissent suffisans pour y arriver.

Mais c'en est assez sur des sujets de conjectures, il est temps de passer à l'examen d'une autre contrée, qui, sous les rapports de l'état ancien & de l'état moderne, n'est pas moins intéressante que l'Égypte elle-même.

Avis au Relieur.

C'est ici que le Relieur doit placer la Carte qui a pour titre : *Carte de la Syrie ;* & il aura soin de l'attacher de manière que la face gravée réponde à la page qui suit.

ÉTAT PHYSIQUE
DE
LA SYRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Géographie & Hiſtoire Naturelle de la Syrie.

EN ſortant de l'*Égypte* par l'Iſthme qui ſépare l'*Afrique* de l'*Aſie*, ſi l'on ſuit le rivage de la *Méditerranée*, l'on entre dans une ſeconde Province des Turcs, connue parmi nous ſous le nom de *Syrie*. Ce nom qui, comme tant d'autres, nous a été tranſmis par les *Grecs*, eſt une altération de celui d'*Aſſyrie*, qui prit cours chez les *Ioniens* qui fréquentoient les côtes, après que les Aſſyriens de Ninive eurent réduit cette

contrée en Province de leur Empire (*a*). Par cette raiſon, le nom de *Syrie* n'eut pas d'abord l'extenſion qu'il a priſe enſuite. On n'y comprenait ni la *Phénicie* ni la *Paleſtine*. Les habitans actuels qui, ſelon l'uſage conſtant des Arabes, n'ont point adopté la nomenclature Grecque, méconnoiſſent le nom de *Syrie* (*b*); ils le remplacent par celui de *Barr-el-Châm* (*c*), qui ſignifie *pays de la gauche*; & par-là ils déſignent tout l'eſpace compris entre deux lignes tirées, l'une d'*Alexandrette* à l'*Euphrate*, l'autre de *Gaze* dans le déſert d'*Arabie*, ayant pour bornes à l'*eſt* ce même

(*a*) C'eſt-à-dire, vers l'an 750 avant Jéſus-Chriſt. Voilà pourquoi Homère, qui écrivit au commencement de ce ſiècle-là, ne l'a point cité, quoiqu'il faſſe mention des habitans du pays: il s'eſt ſervi du nom oriental *aram*, altéré dans *ariméén*, & *erembos*.

(*b*) Les Géographes le citent cependant quelquefois, en l'écrivant *ſouria*, ſelon la traduction perpétuelle de l'*y* en *ou* Arabe.

(*c*) Prononcez *cham* & non kâm; &, règle générale dans les mots Arabes que je cite, prononcez *ch* comme dans *charme*, fût-il à la fin du mot. Danville écrit *ſhâm*, parce qu'il ſuit l'orthographe Anglaiſe, dans laquelle *sh* eſt notre *ch*: *el-châm* tout ſeul eſt le nom de la ville de *Damas*, réputée capitale de la Syrie. J'ignore pourquoi M. Savari en a fait *el-chams*, ville du ſoleil.

déſert, & à l'*oueſt* la *Méditerranée*. Cette dénomination de *pays* de la *gauche*, par ſon contraſte à celle de l'*Yamîn* ou *pays* de la *droite*, indique pour chef-lieu un local intermédiaire, qui doit être la Mekke; & par ſon alluſion au culte du Soleil (*a*), elle prouve à-la fois une origine antérieure à Mahomet, & l'exiſtence déjà connue de ce culte au Temple de la *Kâbé*.

§. I.

Aſpect de la Syrie.

Quand on jette les yeux ſur la carte de la *Syrie*, on obſerve que ce pays n'eſt en quelque ſorte qu'une chaîne de montagnes, qui d'un rameau principal ſe diſtribuent à droite & à gauche en divers ſens : la vue du terrein eſt analogue à cet expoſé. En effet, ſoit que l'on aborde par la mer, ſoit que l'on arrive par les immenſes plaines du Déſert, on commence toujours à dé-

(*a*) Dans l'antiquité, les peuples qui adoraient le ſoleil, lui rendant leur hommage au moment de ſon lever, ſe ſuppoſèrent toujours la face tournée à l'orient. Le nord fut la *gauche*, le midi *la droite*, & le couchant, *le derrière*, appelé en oriental, *acheron & akaron*.

couvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux qui court nord & sud, tant que la vue peut s'étendre : à mesure que l'on approche, on distingue des entassemens gradués de sommets, qui tantôt isolés, & tantôt réunis en chaînes, vont se terminer à une ligne principale qui domine sur tout. On suit cette ligne sans interruption, depuis son entrée par le nord, jusques dans l'Arabie. D'abord elle serre la mer entre *Alexandrette* & l'*Oronte*; puis après avoir cédé passage à cette rivière, elle reprend sa route au midi en s'écartant un peu du rivage, & par une suite de sommets continus, elle se prolonge jusqu'aux sources du Jourdain, où elle se partage en deux branches, pour enfermer comme en un bassin, ce fleuve & ses trois lacs. Pendant ce trajet, il se détache de cette ligne, comme d'un tronc principal, une infinité de rameaux qui vont se perdre, les uns dans le Désert, où ils forment divers bassins, tels que celui de *Damas*, de *Haurân*, *&c.* les autres vers la mer, où ils se terminent quelquefois par des chûtes rapides, comme il arrive au *Carmel*, à la *Nakoure*, au *Cap-blanc*, & à presque tout le ter-

rein entre *Bairout* (*a*) & *Tripoli*. Plus communément ils conservent des pentes douces qui se terminent en plaines, telles que celles d'*Antioche*, de *Tripoli*, de *Tyr*, d'*Acre*, &c.

§. II.

Des Montagnes.

Ces montagnes, en changeant de niveaux & de lieux, changent aussi beaucoup de formes & d'aspects. Entre *Alexandrette* & l'*Oronte*, les sapins, les mélèses, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs & les myrtes qui les couvrent, leur donnent un air de vie qui déride le Voyageur attristé de la nudité de Chypre (*b*). Il rencontre même sur quelques pentes des cabanes environnées de figuiers & de vignes; & cette vue adoucit la fatigue d'une route qui, par des sentiers raboteux, le porte sans cesse du fond des ravins à la cîme des hauteurs, & de la cîme des hauteurs le ramène au fond des ravins. Les

(*a*) L'ancienne *Béryt*.

(*b*) Tous les vaisseaux qui vont à Alexandrette touchent en Chypre, dont la partie méridionale est une plaine nue & ravagée.

rameaux inférieurs qui vont dans le nord d'*Alep*, n'offrent au contraire que des rochers nuds, ſans verdure & ſans terre. Au midi d'*Antioche* & ſur la mer, les côteaux ſe prêtent à porter des oliviers, des tabacs & des vignes (*a*); mais du côté du déſert, le ſommet & la pente de cette chaîne ne ſont qu'une ſuite preſque continue de roches blanches. Vers le Liban, les montagnes s'élèvent, & cependant ſe couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'induſtrie & de travail. Là, parmi les rocailles ſe préſentent les reſtes peu magnifiques des cèdres ſi vantés (*b*), & plus ſouvent des ſapins, des chênes, des ronces, des mûriers, des figuiers & des vignes. En quittant le pays des *Druzes*, les montagnes perdent de leur hauteur, de leur aſpérité, & deviennent plus propres au labourage; elles ſe relèvent dans le *ſud-eſt* du Carmel, & ſe revêtiſſent de futaies qui forment d'aſſez beaux

(*a*) Il faut en excepter le mont *Caſius*, qui s'élève ſur Antioche comme un énorme pic. Mais Pline paſſe l'hyperbole, quand il dit que de ſa pointe on découvre en même-temps l'aurore & le crépuſcule.

(*b*) Il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui ayent quelque apparence.

payſages; mais en avançant vers la *Judée*, elles ſe dépouillent, reſſerrent leurs vallées, deviennent sèches, raboteuſes, & finiſſent par n'être plus ſur la *mer-morte* qu'un entaſſement de roches ſauvages, pleines de précipices & de cavernes (*a*); pendant qu'à l'oueſt du Jourdain & du lac, une autre chaîne de rocs plus hauts & plus hériſſés, offre une perſpective encore plus lugubre, & annonce dans le lointain l'entrée du déſert & la fin de la terre habitable.

La vûe des lieux atteſte que le point le plus élevé de toute la Syrie, eſt le *Liban* au ſud-eſt de Tripoli. A peine ſort-on de *Larneca* en *Chypre*, que déjà à 30 lieues de diſtance, on voit à l'horizon ſa pointe nébuleuſe. D'ailleurs, le même fait s'indique ſenſiblement ſur les cartes, par le cours des rivières. L'*Oronte*, qui des montagnes de Damas va ſe perdre ſous Antioche; la *Qâſmîe*, qui du nord de *Balbek* ſe rend vers *Tyr*; le *Jourdain*, que ſa pente verſe au midi, prouvent que le ſommet général eſt au local indiqué. Après le Liban, le point le plus ſaillant

(*a*) C'eſt le terrein appelé grottes d'Engaddi, où ſe retirèrent de tous temps les vagabonds. Il y en a qui tiendraient quinze cens hommes.

eſt le mont *Aqqar :* on le voit dès la ſortie de *Marra* dans le déſert, comme un énorme cône écraſé, que l'on ne ceſſe pendant deux journées d'avoir devant les yeux. Perſonne juſqu'à ce jour n'a eu le loiſir ou la faculté de porter le baromètre ſur ces montagnes pour en connaître la hauteur; mais on peut la déduire d'une meſure naturelle, la neige: dans l'hiver, tous les ſommets en ſont couverts, depuis *Alexandrette* juſqu'à *Jéruſalem ;* mais dès Mars, elle fond par-tout, le Liban excepté : cependant elle n'y perſiſte toute l'année que dans les ſinuoſités les plus élevées, & au *nord-eſt;* où elle eſt à l'abri des vents de mer & de l'action du ſoleil. C'eſt ainſi que je l'ai vue à la fin d'Août 1784, lorſque j'étouffais de chaleur dans la vallée de *Balbek.* Or, étant connu que la neige à cette latitude exige une élévation de quinze à ſeize cens toiſes, on en doit conclure que le Liban atteint cette hauteur, & qu'il eſt par conſéquent bien inférieur aux Alpes, & même aux Pyrénées (*a*).

Le *Liban*, dont le nom doit s'étendre à toute

(*a*) On eſtime que le Mont-Blanc, le plus élevé des Alpes, a deux mille quatre cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer; & le pic d'Oſſian dans les Pyrénées 1900.

la chaîne du *Kesraouân* & du pays des *Druzes*, préſente tout le ſpectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces ſcènes, où la Nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, & deſcend-t-on ſur le rivage; la hauteur & la rapidité de ce rempart qui ſemble fermer la terre, le giganteſque des maſſes qui s'élancent dans les nues, inſpirent l'étonnement & le reſpect. Si l'obſervateur curieux ſe tranſporte enſuite juſqu'à ces ſommets qui bornaient ſa vue, l'immenſité de l'eſpace qu'il découvre, devient un autre ſujet de ſon admiration; mais pour jouir entièrement de la majeſté de ce ſpectacle, il faut ſe placer ſur la cîme même du Liban ou du *Sannin*. Là, de toutes parts s'étend un horizon ſans bornes; là, par un temps clair, la vue s'égare, & ſur le déſert qui confine au Golphe Perſique, & ſur la mer qui baigne l'Europe; l'âme croit embraſſer le monde. Tantôt les regards errans ſur la chaîne ſucceſſive des montagnes, portent l'eſprit en un clin-d'œil, d'*Antioche* à *Jéruſalem*; tantôt ſe rapprochant de ce qui les environne, ils ſondent la lointaine profondeur du rivage. Enfin, l'atten-

tion fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrens, les côteaux, les villages & les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits, ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, & l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si long-temps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets jadis menaçans, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ, ou aux gradins d'un amphithéâtre ; l'on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, & l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le Voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, & il examine à son aise les incidens pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières, pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue ; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe ; & dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir

magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt ce sont des villages prêts à glisser sur des pentes rapides, & tellement disposés, que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt c'est un Couvent placé sur un cône isolé, comme *Mar-Châiâ* dans la vallée du *Tigre*. Ici, un rocher percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle, comme à *Nahr-el-Leben* (*a*). Là, un autre rocher taillé à pic, ressemble à une haute muraille; souvent sur les côteaux, les bancs de pierres dépouillés & isolés par les eaux, essemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux, les eaux trouvant des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire, & ont formé des cavernes, comme à *Nahr-el-Kelb*, près d'Antoura: ailleurs, elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année, comme à *Mar-Eliâs-el-Roum*, & à *Mar-Hanna* (*b*); quelquefois ces incidens pit-

(*a*) La rivière du Lait, qui se verse dans *Nahr-el-Salib*, appelée aussi rivière de *Bairout*; cette arcade a plus de cent-soixante pieds de long sur quatre-vingt-cinq de large, & près de deux cens pieds d'élévation au-dessus du torrent.

(*b*) Ces ruisseaux souterrains sont communs dans toute la Syrie;

toresques sont devenus tragiques. On a vu par des dégels & des tremblemens de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines, & en écrâser les habitans; il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensévelit près de *Mar-djordjôs* un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment & près du même lieu, le terrein d'un côteau chargé de mûriers & de vignes, s'est détaché par un dégel subit, & glissant sur le talus de roc qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure. Il en est résulté un procès bizarre, quoique juste, entre le propriétaire du fonds indigène, & celui du fonds émigré; & il a été porté jusqu'au Tribunal de l'Émir Yousef, qui a compensé les pertes. Il semblerait que ces accidens dussent jeter du dégoût sur l'habitation de ces montagnes; mais outre qu'ils sont rares, ils sont compensés par un avantage qui rend

il y en a près de Damas, aux sources de l'Oronte, & à celles du Jourdain. Celui de *Mar-Hanna*, couvent de Grecs, près du village de *Chouaïr* s'ouvre par un gouffre appelé *el-bâloûè*, c'est-à-dire *l'engloutisseur*; c'est une bouche d'environ dix pieds de large, située au fond d'un entonnoir. A quinze pieds de profondeur, est une espèce de premier fond; mais il ne fait

leur séjour préférable à celui des plus riches plaines; je veux dire par la sécurité contre les vexations des Turcs. Cette sécurité a paru un bien si précieux aux habitans, qu'ils ont déployé dans ces rochers une industrie que l'on chercherait vainement ailleurs. A force d'art & de travail, ils ont contraint un sol rocailleux à devenir fertile. Tantôt pour profiter des eaux, ils les conduisent par mille détours sur les pentes, ou ils les arrêtent dans les vallons par des chaussées; tantôt ils soutiennent les terres prêtes à s'écrouler par des terrasses & des murailles. Presque toutes les montagnes ainsi travaillées, présentent l'aspect d'un escalier ou d'un amphithéâtre, dont cha-

---

que masquer une ouverture latérale très-profonde. Il y a quelques années qu'on le ferma parce qu'il avait servi à receler un meurtre. Les pluies d'hiver étant venues, les eaux s'accumulèrent & firent un lac assez profond; mais quelques filets d'eau s'étant fait jour parmi les pierres, elles furent bientôt dégarnies de la terre qui les liait : alors la masse des eaux faisant effort, l'obstacle creva tout-à-coup avec une explosion semblable à un coup de tonnerre; la réaction de l'air comprimé fut telle, qu'il jaillit une trombe d'eau à plus de deux cens pas sur une maison voisine. Le courant établi par cette issue, forma un tournoiement qui engloutit les arbres & les vignes plantés dans l'entonnoir, & alla les rejeter par la seconde issue.

que gradin eſt un rang de vignes ou de mûriers. J'en ai compté ſur une même pente juſqu'à 100 & 120 depuis le fond du vallon juſqu'au faîte de la colline ; j'oubliais alors que j'étais en Turquie, ou ſi je me le rappelais, c'était pour ſentir plus vivement combien eſt puiſſante l'influence même la plus légère de la liberté.

§. III.

Structure des Montagnes.

Si l'on paſſe à examiner la charpente de ces montagnes, l'on trouve qu'elle eſt formée d'un banc de pierre calcaire dure, blanchâtre & ſonnante comme le grès, diſpoſée par lits diverſement inclinés. Cette pierre ſe repréſente preſque la même dans toute l'étendue de la Syrie; tantôt elle eſt nue, & elle a l'aſpect des rochers pelés de la côte de Provence; telle eſt la chaîne qui borde au nord le chemin d'Antioche à Alep, & qui ſert de lit au cours ſupérieur du ruiſſeau qui paſſe en cette dernière ville. *Ermenâz*, village ſitué entre *Serkin* & *Kaſtin*, a un défilé qui reſſemble parfaitement à ceux qu'on paſſe en allant de Marſeille

à

à Toulon. Si l'on va d'*Alep* à *Hama*, l'on rencontre sans cesse les veines du même roc dans la plaine, tandis que les montagnes qui courent sur la droite, en offrent des entassemens qui figurent de grandes ruines de villes & de châteaux. C'est encore cette même pierre qui, sous une forme plus régulière, compose la masse du *Liban*, de l'*Anti-Liban*, des montagnes *Druzes*, de la *Galilée*, du *Carmel*, & se prolonge jusqu'au *sud* du *lac Asphaltite*; par-tout les habitans en construisent leurs maisons & en font de la chaux. Je n'ai jamais vu ni entendu dire que ces pierres tinssent des coquillages pétrifiés dans les parties hautes du Liban; mais il existe entre *Bâtroun* & *Djebaïl* au *Kesrâouan*, à peu de distance de la mer, une carrière de pierres schisteuses, dont les lames portent des empreintes de plantes, de poissons, de coquillages, & sur-tout d'oignons de mer. Le torrent d'*Azqâlan* en Palestine, est aussi pavé d'une pierre lourde, poreuse & salée, qui contient beaucoup de petites volutes & de bivalves de la Méditerranée. Enfin Pocoke en a trouvé une quantité dans les rochers qui bordent la mer morte.

En minéraux, le fer seul est abondant; les

montagnes du Kesrâouan & des Druzes en sont remplies. Chaque année, les habitans en exploitent pendant l'été des mines qui sont simplement ochreuses. La Judée n'en doit pas manquer, puisque Moyse observait, il y a plus de trois mille ans, que les pierres étaient *de fer*. On parle vaguement d'une ancienne mine de cuivre près d'Alep; mais elle est abandonnée : on m'a dit aussi chez les Druzes, que dans l'éboulement de cette montagne dont j'ai parlé, on avait trouvé un minéral qui rendit du plomb & de l'argent ; mais comme une pareille découverte aurait ruiné le canton en y attirant l'attention des Turcs, l'on s'est hâté d'en étouffer tous les indices.

§. IV.

Volcans & Tremblemens.

Le midi de la Syrie, c'est-à-dire, le bassin du Jourdain, est un pays de volcans; les sources bitumineuses & soufrées du lac Asphaltite, les laves, les pierres-ponces jetées sur ses bords, & le bain chaud de *Tabarié*, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du

lac des trombons de fumée, & qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Si les conjectures en pareille matière n'étoient pas sujettes à être trop vagues, on pourrait soupçonner que toute la vallée n'est dûe qu'à l'affaissement violent d'un terrein qui jadis versait le Jourdain dans la Méditerranée. Il paraît du-moins certain que l'accident des cinq villes foudroyées, eut pour cause l'éruption d'un volcan alors embrâsé. Strabon dit expressément (*a*), que la *tradition des habitans du pays*, c'est-à-dire, des Juifs mêmes, était que *jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, & qu'elles furent englouties par un volcan.* Ce récit semble confirmé par les ruines que les Voyageurs trouvent encore en grand nombre sur le rivage occidental. Les éruptions ont cessé depuis long-temps; mais les tremblemens de terre qui en sont le supplément, se montrent encore quelquefois dans ce canton: la côte en général y est sujette, & l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé la face d'*Antioche*, de *Laodikée*, de *Tripoli*, de *Beryte*, de *Sidon*, de *Tyr*, *&c.* De nos jours, en

(*a*) *Lib.* 16, page 764.

1759, il en eſt arrivé un qui a cauſé les plus grands ravages : on prétend qu'il tua dans la vallée de Balbek plus de vingt mille ames, dont la perte ne s'eſt point réparée. Pendant trois mois, ſes ſecouſſes inquiétèrent les habitans du Liban, au point qu'ils abandonnèrent leurs maiſons, & demeurèrent ſous des tentes. Récemment (le 14 Décembre 1783), lorſque j'étais à Alep, on reſſentit dans cette ville une commotion qui fut ſi forte, qu'elle fit tinter la ſonnette du Conſul de France. On a obſervé en Syrie que les tremblemens n'arrivent preſque jamais que dans l'hiver, après les pluies d'automne; & cette obſervation, conforme à celle du Docteur *Châ*, (Shaw) en Barbarie, ſembleroit indiquer que l'action des eaux ſur la terre deſſéchée, a quelque part à ces mouvemens convulſifs. Il n'eſt pas hors de propos de remarquer que l'*Aſie mineure* y eſt également ſujette.

§. V.

Des Sauterelles.

La Syrie partage avec l'Égypte, la Perſe & preſque tout le midi de l'Aſie, un autre fléau non moins redoutable, les nuées de ſauterelles

dont les Voyageurs ont parlé ; la quantité de ces insectes est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes & les arbres, comme d'une armée qui fourage à la dérobée. Il vaudrait mieux avoir affaire à des Tartares, qu'à ces petits animaux destructeurs : on dirait que le feu suit leurs traces. Par-tout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne, comme un rideau que l'on plie ; les arbres & les plantes, dépouillés de feuilles, & réduits à leurs rameaux & à leurs tiges, font succéder en un clin-d'œil le spectacle hideux de l'hiver, aux riches scènes du printems. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelqu'obstacle, ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la lettre que le ciel en est obscurci. Heureusement que ce fléau n'est pas trop répété ; car il n'en est point qui amène aussi sûrement la famine, & les maladies qui la suivent. Les habitans de la Syrie ont fait la double remarque que les sauterelles n'avaient lieu qu'à la suite des hivers trop doux, & qu'elles venaient tou-

jours du déſert d'Arabie. A l'aide de cette remarque, l'on explique très-bien comment le froid ayant ménagé les œufs de ces inſectes, ils ſe multiplient ſi ſubitement, & comment les herbes venant à s'épuiſer dans les immenſes plaines du déſert, il en ſort tout-à-coup des légions ſi nombreuſes. Quand elles paraiſſent ſur la frontière du pays cultivé, les habitans du pays s'efforcent de les détourner, en leur oppoſant des torrens de fumée ; mais ſouvent les herbes & la paille mouillée leur manquent : ils creuſent des foſſes, où il s'en enſevelit beaucoup ; mais les deux agens les plus efficaces contre ces inſectes, ſont les vents de ſud & de ſud-eſt, & l'oiſeau appelé *ſamarmar :* cet oiſeau, qui reſſemble bien au loriol, les ſuit en troupes nombreuſes, comme celles des étourneaux ; & non-ſeulement il en mange à ſatiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer : auſſi les payſans le reſpectent-ils, & l'on ne permet en aucun temps de le tirer. Quant aux vents de ſud & de ſud-eſt, ils chaſſent violemment les nuages des ſauterelles ſur la Méditerranée ; & ils les y noyent en ſi grande quantité, que lorſque leurs cadavres ſont rejetés ſur le rivage,

ils infectent l'air pendant plusieurs jours à une grande distance.

On présume aisément que dans un pays aussi étendu que la Syrie, la qualité du sol n'est pas partout la même : en général la terre des montagnes est rude; celle des plaines est grasse, légère, & annonce la plus grande fécondité. Dans le territoire d'Alep, jusques vers Antioche, elle ressemble à de la brique pilée très fine, ou à du tabac d'Espagne. L'Oronte cependant qui traverse ce district, a ses eaux teintes en blanc; ce qui vient des terres blanches dont elles se sont chargées vers leur source. Presque par-tout ailleurs la terre est brune, & ressemble à un excellent terreau de jardin. Dans les plaines, telles que celles de Hauran, de Gaze & de Balbek, souvent on aurait peine à trouver un caillou. Les pluies d'hiver y font des boues profondes, & lorsque l'été revient, la chaleur y cause comme en Égypte, des gerçures qui ouvrent la terre à plusieurs pieds de profondeur.

§. VI.

Des Rivières & des Lacs.

Les idées exagérées, ou si l'on veut, les grandes idées que l'histoire & les relations aiment à donner des objets lointains, nous ont accoutumés à parler des eaux de la Syrie avec un respect qui flatte notre imagination. Nous aimons à dire, le fleuve *Jourdain*, le fleuve *Oronte*, le fleuve *Adonis*. Cependant, si l'on voulait conserver aux noms le sens que l'usage leur assigne, nous ne trouverions guères en ce pays que des *ruisseaux*. A peine l'*Oronte* & le *Jourdain*, qui sont les plus considérables, ont-ils à leur embouchure soixante pas de canal (*a*); les autres ne méritent pas qu'on en parle. Si pendant l'hiver, les pluies & la fonte des neiges leur donnent quelqu'importance, le reste de l'année on ne reconnaît leur place que par les cailloux roulés ou les blocs de roc dont leur lit est rempli. Ce ne sont que

(*a*) Il est vrai que le Jourdain est profond; mais si l'Oronte n'était arrêté par des barres multipliées, il resterait à sec pendant l'été.

des torrens à cascades, & l'on conçoit que les montagnes qui les fournissent n'étant qu'à deux pas de la mer, leurs eaux n'ont pas le temps de s'assembler dans de longues vallées, pour former des *rivières*. Les obstacles que ces mêmes montagnes opposent en plusieurs lieux à leur issue, ont formé divers lacs, tels que celui d'Antioche, d'Alep, de Damas, de *Houlé*, de *Tabarié*, & celui que l'on a décoré du nom de *mer Morte*, ou lac *Asphaltite*. Tous ces lacs, à la réserve du dernier, sont d'eau-douce, & tiennent plusieurs espèces de poisson étrangères (*a*) aux nôtres.

Le seul *Asphaltite* ne tient rien de vivant ni même de végétant. On ne voit ni verdure sur ses bords, ni poisson dans ses eaux; mais il est faux que son air soit empesté, au point que les oiseaux ne puissent le traverser impunément. Il n'est pas rare de voir des hirondelles voler à sa surface, pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir

(*a*) Le Lac d'Antioche abonde sur-tout en anguilles, & en une espèce de poisson rouge de médiocre qualité. Les Grecs, qui sont des jeûneurs perpétuels, en font une grande consommation. Le Lac de Tabarié est encore plus riche; il est sur-tout rempli de crabes; mais comme ses environs ne sont peuplés que de Musulmans, il est peu pêché.

leurs nids. La vraie cauſe de l'abſence des végétaux & des animaux, eſt la ſalure âcre de ſes eaux, infiniment plus forte que celle de la mer. La terre qui l'environne, également imprégnée de cette ſalure, ſe refuſe à produire des plantes; l'air lui-même qui s'en charge par l'évaporation, & qui reçoit encore les vapeurs du ſoufre & du bitume, ne peut convenir à la végétation : de-là cet aſpect de mort qui règne autour du lac. Du reſte, ſes eaux ne préſentent point un marécage; elles ſont limpides & incorruptibles, comme il convient à une diſſolution de ſel. L'origine de ce minéral n'y eſt pas équivoque; car ſur le rivage du ſud-oueſt, il y a des mines de ſel gemme, dont j'ai rapporté des échantillons. Elles ſont ſituées dans le flanc des montagnes qui règnent de ce côté, & elles fourniſſent de temps immémorial à la conſommation des Arabes de ces cantons, & même de la ville de Jéruſalem. On trouve auſſi ſur ce rivage des morceaux de bitume & de ſoufre, dont les Arabes font un petit commerce; des fontaines chaudes, & des crevaſſes profondes qui s'annoncent de loin, par de petites pyramides qu'on a bâties ſur leur bord. On y ren-

contre encore une eſpèce de pierre qui exhale, en la frottant, une odeur infecte, brûle comme le bitume, ſe polit comme l'albâtre blanc, & ſert à paver les cours. Enfin, l'on y voit d'eſpace en eſpace des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des ſtatues mutilées, & que les Pélerins ignorans & ſuperſtitieux, regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Loth, quoiqu'il ne ſoit pas dit que cette femme fut changée en pierre comme Niobé, mais en ſel, qui a dû ſe fondre l'hiver ſuivant.

Quelques Phyſiciens, embarraſſés des eaux que le Jourdain ne ceſſe de verſer dans le lac, ont ſuppoſé qu'il avait une communication ſouterraine avec la Méditerranée; mais outre que l'on ne connaît aucun gouffre qui puiſſe confirmer cette idée, *Hales* a démontré par des calculs précis, que l'évaporation était plus que ſuffiſante pour conſommer les eaux du fleuve. Elle eſt en effet très-conſidérable; ſouvent elle devient ſenſible à la vue par des brouillards dont le lac paraît tout couvert au lever du ſoleil, & qui ſe diſſipent enſuite par la chaleur.

§. VII.

Du Climat.

On eſt aſſez généralement dans l'opinion que la Syrie eſt un pays très-chaud; mais cette idée, pour être exacte, demande des diſtinctions: 1°. à raiſon des latitudes, qui ne laiſſent pas que de différer de cent-cinquante lieues du fort au faible. En ſecond lieu, à raiſon de la diviſion naturelle du terrein en pays bas & plat, & en pays haut ou de montagnes: cette diviſion cauſe des différences bien plus ſenſibles; car tandis que le thermomètre de Réaumur atteint ſur les bords de la mer 25 & 26 degrés, à peine dans les montagnes s'élève-t-il à vingt & vingt-un (*a*). Auſſi dans l'hiver, toute la chaîne des montagnes ſe couvre de neige, pendant que les terreins inférieurs n'en ont jamais, ou ne la gardent qu'un inſtant: on devrait donc établir deux climats

(*a*) Sur toute la côte de Syrie, & notamment à Tripoli, les plus bas degrés du thermomètre en hiver ſont neuf & huit degrés au-deſſus de la glace; en été, dans les appartemens bien clos, il va juſqu'à vingt-cinq & demi & vingt-ſix. Quant au baromètre, il eſt remarquable que dans les derniers jours de Mai, il ſe fixe à vingt-huit pouces, & ne varie plus juſqu'en Octobre.

généraux ; l'un, très-chaud, qui est celui de la côte & des plaines intérieures, telle que celles de *Balbek*, *Antioche*, *Tripoli*, *Acre*, *Gaze*, *Hauran*, *&c.* l'autre tempéré, & presque semblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes, sur-tout quand elles prennent une certaine élévation. L'été de 1784 a passé chez les Druzes pour un des plus chauds dont on eût mémoire ; cependant je ne lui ai rien trouvé de comparable aux chaleurs de *Saide* ou de *Bairout*.

Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France; l'hiver, qui dure de Novembre en Mars, est vif & rigoureux. Il ne se passe point d'années sans neiges, & souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, & pendant des mois entiers ; le printems & l'automne y sont doux, & l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'à la Toussaint. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers & autres arbres délicats, croissent en pleine terre : c'est un spectacle pittoresque pour un Européen dans Tripoli, de voir sous ses fenêtres

en Janvier des orangers chargés de fleurs & de fruits, pendant que sur sa tête le Liban est hérissé de neiges & de frimats. Il faut néanmoins remarquer que dans les parties du nord, & à l'est des montagnes, l'hiver est plus rigoureux, sans que l'été soit moins chaud. A *Antioche*, à *Alep*, à *Damas*, on a tous les hivers plusieurs semaines de glace & de neige; ce qui vient du gissement des terres, encore plus que des latitudes. En effet, toute la plaine à l'*est* des montagnes, est un pays fort élevé au-dessus du niveau de la mer, ouvert aux vents secs de nord & nord-est, & à l'abri des vents humides d'oueſt & de sud-oueſt. D'ailleurs Antioche & Alep reçoivent des montagnes d'Alexandrette, qui sont en vue, un air que la neige dont elles sont long-temps couvertes, ne peut manquer de rendre très-piquant.

Par cette disposition, la Syrie réunit sous un même ciel des climats différens, & rassemble dans une enceinte étroite, des jouissances que la Nature a dispersées ailleurs à de grandes distances de temps & de lieux. Chez nous, par exemple, elle a séparé les saisons par des mois; là, on peut dire qu'elles ne le sont que par des heures: est-

on importuné dans *Saide* ou *Tripoli* des chaleurs de Juillet ; six heures de marche transportent sur les montagnes voisines à la température de Mars. Par inverse, est on tourmenté à Becharrai des frimats de Décembre ; une journée ramène au rivage parmi les fleurs de Mai (*a*). Aussi les Poëtes Arabes ont-ils dit que le *Sannín* portait l'hiver sur sa tête, le printems sur ses épaules, l'automne dans son sein, pendant que l'été dormoit à ses pieds. J'ai connu par moi-même la vérité de cette image dans le séjour de huit mois que j'ai fait au Monastère de *Mar-Hanna* (*b*), à sept lieues de Bairout. J'avais laissé à Tripoli sur la fin de Février les légumes nouveaux en pleine saison, & les fleurs écloses : arrivé à *Antoura* (*c*), je trouvai les herbes seu-

(*a*) C'est ce que pratiquent plusieurs des habitans de ce canton, qui passent l'hiver près de Tripoli, pendant que leurs maisons sont ensevelies sous la neige.

(*b*) Mar-*Hanna* el-*Chouair* ; c'est-à-dire, *Saint-Jean* près du village *de Chouair*. Ce monastère est situé dans une vallée de rocailles, qui verse dans celle *de Nahr-el-Kelb*, ou *torrent du Chien*. Les Religieux sont grecs-catholiques, de l'Ordre de Saint-Basile : j'aurai occasion d'en parler plus amplement.

(*c*) Maison ci-devant des Jésuites, occupée aujourd'hui par les Lazaristes.

lement naiſſantes ; & à *Mar Hanna*, tout était encore ſous la neige. Le *Sannín* n'en fut dépouillé que ſur la fin d'Avril, & déjà dans le vallon qu'il domine, on commençait à voir boutonner les roſes. Les figues primes étaient paſſées à Bairout, quand nous mangions les premières, & les vers à ſoie y étaient en cocons, lorſque parmi nous l'on n'avait effeuillé que la moitié des mûriers. A ce premier avantage, qui perpétue les jouiſſances par leur ſucceſſion, la Syrie en joint un ſecond, celui de les multiplier par la variété de ſes productions. Si l'Art venait au ſecours de la Nature, on pourrait y rapprocher dans un eſpace de vingt lieues, celles des contrées les plus diſtantes. Dans l'état actuel, malgré la barbarie d'un Gouvernement ennemi de toute activité & de toute induſtrie, l'on eſt étonné de la liſte que fournit cette province. Outre le froment, le ſeigle, l'orge, les fèves & le coton-plante qu'on y cultive par-tout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux. La Paleſtine abonde en *ſéſame* propre à l'huile, & en *doura* (*a*),

(*a*) Eſpèce de grain aſſez ſemblable aux lentilles, qui croît par touffes ſur un roſeau de ſix à ſept pieds de haut. C'eſt le *holcus arundinaceus* de *Linné*.

pareil

pareil à celui d'Égypte (*a*). Le Maïs prospère dans le sol léger de Balbek, & le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de *Haoulé*. On ne s'est avisé que depuis peu de planter des cannes à sucre dans les jardins de Saide & de Bairout; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain au pays de *Bisân*; & il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les côteaux de *Lataqîé* produisent des tabacs à fumer, qui font la base des relations de commerce avec Damiette & le Kaire. Cette culture est répandue désormais dans toutes les montagnes. En arbres, l'olivier de Provence croît à *Antioche* & à *Ramle*, à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druzes, par les belles soies qu'il procure; & la vigne élevée en échalas, ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges & blancs qui pourraient égaler ceux de Bordeaux.. Avant le ravage des derniers troubles, *Yâfa* voyait dans ses jardins deux plans du coton-arbre de l'Inde, qui grandissaient à vûe-d'œil; & cette ville

(*a*) Je n'ai jamais vu en Syrie de sarrazin, & l'avoine y est rare. On n'y donne aux chevaux que de l'orge & de la paille.

n'a pas perdu ſes limons, ni ſes poncirs énormes (*a*), ni ſes paſtèques, préférées à celles de *Broulos* (*b*) même. Gaze a des dattes comme la Mekke, & des grenades comme Alger. Tripoli produit des oranges comme Malte ; Bairout, des figues comme Marſeille, & des bananes comme Saint-Domingue ; Alep a le privilége excluſif des piſtaches ; & Damas ſe vante avec juſtice de réunir tous les fruits de nos provinces. Son ſol pierreux convient également & aux pommes de la Normandie, & aux prunes de la Touraine, & aux pêches de Paris. On y compte vingt eſpèces d'abricots, dont l'un tient une amande qui le fait rechercher dans toute la Turquie. Enfin la plante à cochenille qui croît ſur toute la côte, tient peut-être cet inſecte précieux comme au Mexique & à Saint-Domingue (*c*) ; & ſi l'on fait attention que

(*a*) J'en ai vu qui peſaient dix-huit livres.

(*b*) *Broulos*, ſur la côte d'Égypte, a des paſtèques meilleures que dans le reſte du Delta, où les fruits ſont en général trop aqueux.

(*c*) On a long-temps cru que l'inſecte de la cochenille appartenait excluſivement au Mexique ; & les Eſpagnols, pour s'en aſſurer la propriété, ont défendu l'exportation de la cochenille vivante, ſous peine de mort ; mais M. Thierri, qui réuſſit à l'enlever en 1771, & qui la tranſporta à Saint-Domingue,

les montagnes de l'Yémen, qui portent un café si précieux, sont une suite de celles de la Syrie, & que leur sol & leur température sont presque les mêmes (*a*), on sera porté à croire que la *Judée* sur-tout pourrait s'approprier cette denrée de l'*Arabie*. Avec ces avantages nombreux de climat & de sol, il n'est pas étonnant que la Syrie ait passé de tout temps pour un pays délicieux, & que les Romains & les Grecs l'ayent mise au rang de leurs plus belles provinces, à l'égal même de l'Égypte. Aussi dans ces derniers temps, un Pacha qui les connaît toutes les deux, étant interrogé à laquelle il donnait la préférence, répondit : l'*Égypte, sans doute, est une excellente métairie; mais la Syrie est une charmante maison de campagne* (*b*).

---

a trouvé que les Nopals de cette isle en tenaient dès avant son arrivée. Il paraît que la Nature ne sépare presque jamais les insectes des plantes qui leur sont appropriées.

(*a*) La disposition du terrein de l'Yemen & du Téhama a beaucoup d'analogie avec celle de la Syrie. Voyez M. Niebuhr : *Voyage en Arabie.*

(*b*) Pour completter l'Histoire Naturelle de la Syrie, il convient de dire qu'elle produit tous nos animaux domestiques ; mais elle y ajoute le buffle & le chameau, dont l'utilité est si connue. En Fauves, on y trouve dans les plaines des gazelles

§. VIII.

Qualités de l'Air.

Je ne dois point oublier de parler des qualités de l'air & des eaux : ces élémens offrent en Syrie quelques phénomènes remarquables. Sur les montagnes, & dans toute la plaine élevée qui règne à leur orient, l'air eſt léger, pur & ſec ; ſur la côte, au contraire, & ſur-tout depuis Alexan-

---

qui remplacent notre chevreuil ; dans les montagnes & les marais, quantité de ſangliers moins grands & moins féroces que les nôtres. Le cerf & le daim n'y ſont point connus ; le loup & le vrai renard le ſont très-peu ; mais il y a une prodigieuſe quantité de l'eſpèce mitoyenne appelée *chacal* (en Syrie on le nomme *ouâoui*, par imitation de ſon cri ; & en Égypte *dîb* ou *loup*). Les chacals habitent par troupes aux environs des villes, dont ils mangent les charognes ; ils n'attaquent jamais perſonne, & ne ſavent défendre leur vie que par la fuite. Chaque ſoir ils ſemblent ſe donner le mot pour heurler, & leurs cris, qui ſont très-lugubres, durent quelquefois un quart-d'heure. Il y a auſſi dans les lieux écartés des hyènes ; (en Arabe *daba*) & des onces, fauſſement appelés tigres, (*Némr*) Le Liban, le pays des Druzes & de Nâbluos, le Mont Carmel, & les environs d'Alexandrette ſont leurs principaux ſéjours. En récompenſe, on eſt exempt des lions & des ours ; le gibier d'eau eſt très-abondant ; celui de terre ne l'eſt que par cantons. Le lièvre & la groſſe perdrix rouge ſont les plus communs ; le lapin, s'il y en a, eſt infiniment rare ; le fran-

drettte jusqu'à Yâfa, il est humide & pesant: ainsi la Syrie est partagée dans toute sa longueur en deux régions différentes, dont la chaîne des montagnes est le terme de séparation, & même la cause; car en s'opposant par sa hauteur au libre passage des vents d'oueſt, elle occasionne dans la vallée l'entassement des vapeurs qu'ils apportent de la mer; & comme l'air n'est léger qu'autant qu'il est pur, ce n'est qu'après s'être déchargé de tout poids étranger, qu'il peut s'élever jusqu'au sommet de ce rempart, & le franchir. Les effets relatifs à la santé sont que l'air du désert & des montagnes, salubre pour les poitrines bien constituées, est dangereux pour les délitates, & l'on est obligé d'envoyer d'Alep à *Latakîé* ou à Saide, les Européens menacés de la pulmonie. Cet avantage de l'air de la côte, est compensé par de plus graves inconvéniens, & l'on peut dire qu'en général il est mal-sain, qu'il fomente

colin ne l'est point à Tripoli, & près de Yâfa. Enfin, il ne faut pas oublier d'observer que l'espèce du colibri existe dans le territoire de Saide. M. J. B. Adanson, ci-devant Interprète en cette ville, qui cultive l'Histoire Naturelle avec autant de goût que de succès, en a trouvé un dont il a fait présent à son frère l'Académicien. C'est, avec le pélican, le seul oiseau bien remarquable de la Syrie.

les fièvres intermittentes & putrides, & les fluxions des yeux dont j'ai parlé à l'occasion du Delta. Les roſées du ſoir & le ſommeil ſur les terraſſes, y ſont ſuivis d'accidens qui ont d'autant moins lieu dans les montagnes & dans les terres, qu'on s'éloigne davantage de la mer; ce qui confirme ce que j'ai déjà dit à cet égard.

§. IX.

Qualités des Eaux.

Les eaux ont une autre différence: dans les montagnes, celles des ſources ſont légères & de très bonne qualité; mais dans la plaine, ſoit à l'*eſt*, ſoit à l'*oueſt*, ſi l'on n'a pas une communication naturelle ou factice avec les ſources, l'on n'a que de l'eau ſaumâtre. Elle le devient d'autant plus, qu'on s'avance davantage dans le déſert, où il n'y en pas d'autre. Cet inconvénient rend les pluies ſi précieuſes aux habitans de la frontière, qu'ils ſe ſont de tout temps appliqués à les recueillir dans des puits & des ſouterreins hermétiquement fermés: auſſi, dans tous les lieux ruinés, les citernes ſont-elles toujours le premier objet qui ſe préſente.

L'état du ciel en Syrie, principalement ſur

la côte & dans le désert, est en général plus constant & plus régulier que dans nos climats : rarement le soleil s'y voile deux jours de suite ; pendant tout l'été l'on voit peu de nuages & encore moins de pluies : elles ne commencent à paraître que vers la fin d'Octobre, & alors elles ne sont ni longues ni abondantes ; les laboureurs les desirent pour ensemencer, ce qu'ils appellent la récolte d'*hiver*, c'est-à-dire, le froment & l'orge (*a*) ; elles deviennent plus fréquentes & plus fortes en Décembre & Janvier, où elles prennent souvent la forme de neige dans le pays élevé ; il en paraît encore quelques-unes en Mars & en Avril ; l'on en pro-

(*a*) Les semailles de *la récolte d'hiver*, qu'on appelle *chetâouîé*, n'ont lieu dans toute la Syrie qu'à l'arrivée des pluies d'automne, c'est-à-dire, vers la Toussaint. L'époque de cette récolte varie ensuite selon les lieux. En *Palestine*, & dans le *Haurân*, on coupe le froment & l'orge dès la fin d'Avril, & dans le courant de Mai. Mais à mesure que l'on va dans le nord ou que l'on s'élève dans les montagnes, la moisson se retarde jusqu'en Juin & Juillet.

Les semailles de la récolte *d'été*, ou *saîfié*, se font aux pluies de printemps, c'est-à-dire, en Mars & Avril, & leur moisson a lieu dans les mois de Septembre & d'Octobre.

Les vendanges, dans les montagnes, se font sur la fin de Septembre ; les vers à soie y éclosent en Avril & Mai, & font leurs cocons en Juillet.

fite pour les *ſemences d'été*, qui ſont le ſéſame, le doura, le tabac, le coton, les fèves & les paſteques. Le reſte de l'année eſt uniforme, & l'on ſe plaint plus de ſéchereſſe que d'humidité.

§, X.

Des Vents.

Ainſi qu'en Égypte, la marche des vents a quelque choſe de périodique & d'approprié à chaque ſaiſon. Vers l'équinoxe de Septembre, le nord-oueſt commence à ſouffler plus ſouvent & plus fort; il rend l'air ſec, clair, piquant; & il eſt remarquable que ſur la côte il donne mal à la tête, comme en Égypte le nord-eſt, & cela plus dans la partie du nord que dans celle du midi, nullement dans les montagnes. On doit encore remarquer qu'il dure le plus ſouvent trois jours de ſuite, comme le ſud & le ſud-eſt à l'autre équinoxe; il dure juſqu'en Novembre, c'eſt-à-dire, environ cinquante jours, *alternant* ſur-tout avec le vent d'eſt. Ces vents ſont remplacés par le nord-oueſt, l'oueſt & le ſud-oueſt, qui règnent de Novembre en Février. Ces deux derniers ſont, pour me ſervir de l'expreſſion des

Arabes, *les pères des pluies;* en Mars paraiſſent les pernicieux vents des parties du ſud, avec les mêmes circonſtances qu'en Égypte; mais ils s'affaibliſſent en s'avançant dans le nord, & ils ſont bien plus ſupportables dans les montagnes que dans le pays plat. Leur durée à chaque repriſe eſt ordinairement de vingt-quatre heures ou de trois jours. Les vents d'eſt qui les relèvent, continuent juſqu'en Juin, que s'établit un vent de nord qui permet d'aller & de revenir à la voile ſur toute la côte; il arrive même en cette ſaiſon, que chaque jour le vent fait le tour de l'horizon, & paſſe avec le ſoleil de l'eſt au ſud, & du ſud à l'oueſt, pour revenir par le nord recommencer le même cercle. Alors auſſi règne pendant la nuit ſur la côte, un vent local, appelé *vent de terre;* il ne s'élève qu'après le coucher du ſoleil, il dure juſqu'à ſon lever, & ne s'étend qu'à deux ou trois lieues en mer.

Les raiſons de tous ces phénomènes, ſont ſans doute des problêmes intéreſſans pour la phyſique, & ils mériteraient qu'on s'occupât de leur ſolution. Nul pays n'eſt plus propre aux obſervations de ce genre que la Syrie. On dirait que la Nature y a préparé tous les moyens d'étudier

ſes opérations. Nous autres, dans nos climats brumeux, enfoncés dans de vaſtes continens, nous pouvons rarement ſuivre les grands changemens qui arrivent dans l'air; l'horizon étroit qui borne notre vue, borne auſſi notre penſée; nous ne découvrons qu'une petite ſcène; & les effets qui s'y paſſent ne ſe montrent qu'altérés par mille circonſtances. Là, au contraire, une ſcène immenſe eſt ouverte aux regards; les grands agens de la Nature y ſont rapprochés dans un eſpace qui rend facile à ſaiſir leurs jeux réciproques. C'eſt à l'oueſt, la vaſte plaine liquide de la Méditerranée; c'eſt à l'eſt, la plaine du déſert, auſſi vaſte & abſolument sèche : au milieu de ces deux plateaux, s'élèvent les montagnes, dont les pics ſont autant d'obſervatoires d'où la vûe porte à trente lieues. Quatre Obſervateurs embraſſeraient toute la longueur de la Syrie; & là, des ſommets du Caſius, du Liban & du Tabor, ils pourraient ſaiſir tout ce qui ſe paſſe dans une horizon infini: ils pourraient obſerver comment, d'abord claire, la région de la mer ſe voile de vapeurs; comment ces vapeurs ſe groupent, ſe partagent, & par un méchaniſme conſtant, grimpent & s'élèvent ſur les montagnes; comment, d'autre part,

la région du déſert, toujours tranſparente, n'engendre jamais de nuages, & ne porte que ceux qu'elle reçoit de la mer ; ils répondraient à la queſtion de M. Michaélis (*a*), *ſi le déſert produit des roſées ;* que le déſert n'ayant d'eau qu'en hiver après les pluies, ne peut donner de vapeurs qu'à cette époque. En voyant d'un coup-d'œil la vallée de Balbek brûlée de chaleur, pendant que la tête du Liban blanchit de glace & de neige, ils ſentiraient la vérité des axiomes déſormais établis, *que la chaleur eſt plus grande, à meſure qu'on ſe rapproche du plan de la terre, & moindre, à meſure que l'on s'en éloigne ; enſorte* qu'elle ſemble n'être qu'un effet de l'action des rayons du ſoleil ſur la terre. Enfin, ils pourraient tenter avec ſuccès la ſolution de la plupart des problêmes qui tiennent à la phyſique météorologique du globe.

(*a*) Voyez *les Queſtions* de M. Michaélis, propoſées aux Voyageurs du Roi de Danemarck.

CHAPITRE XXI.

Considérations sur les Phénomènes des Vents, des Nuages, des Pluies, des Brouillards & du Tonnerre.

EN attendant que quelqu'un entreprenne ce travail avec les détails qu'il mérite, je vais exposer en peu de mots quelques idées générales que la vûe des objets m'a fait naître. J'ai parlé des rapports que les vents ont avec les saisons ; & j'ai indiqué que le soleil, par l'analogie de sa marche annuelle avec leurs accidens, s'annonçoit pour en être l'agent principal : son action sur l'air qui enveloppe la terre, paraît être la cause première de tous les grands mouvemens qui se passent sur notre tête. Pour en concevoir clairement le méchanisme, il faut reprendre la chaîne des idées à son origine, & se rappeler les propriétés de l'élément mis en action.

1°. L'air, comme l'on sait, est un fluide dont toutes les parties naturellement égales & mobi-

les, tendent sans cesse à se mettre de niveau, comme l'eau ; ensorte que si l'on suppose une chambre de six pieds en tout sens, l'air qu'on y introduira la remplira par-tout également.

2°. Une seconde propriété de l'air est de se dilater ou de se resserrer, c'est-à-dire, d'occuper un espace plus grand ou plus petit, avec une même quantité donnée. Ainsi, dans l'exemple de la chambre supposée, si l'on vuide les deux tiers de l'air qu'elle contient, le tiers restant s'étendra à leur place, & remplira encore toute la capacité : si au-lieu de vuider l'air, on y en ajoute le double, le triple, &c, la chambre le contiendra également ; ce qui n'arrive point à l'eau.

Cette propriété de se dilater, est sur-tout mise en action par la présence du feu ; & alors l'air échauffé rassemble dans un espace égal moins de parties que l'air froid ; il devient plus léger que lui, & en est poussé en haut. Par exemple, si dans la chambre supposée l'on introduit un réchaud plein de feu, sur le champ l'air qui en sera touché s'élevera au plancher; & l'air qui était voisin prendra sa place. Si cet air est encore échauffé, il suivra le premier, & il s'établira un courant de

bas en haut (*a*), fourni par l'affluence de l'air latéral ; enſorte que l'air le plus chaud ſe répandra dans la partie ſupérieure, & le moins chand dans l inférieure, tous deux continuant de chercher à ſe mettre en équilibre par la première loi de la fluidité (*b*).

Si maintenant on applique ce jeu à ce qui ſe paſſe en grand ſur le globe, on trouvera qu'il explique la plupart des phénomènes des vents.

L'air qui enveloppe la terre, peut ſe conſidérer comme un océan très-fluide dont nous occupons le fond, & dont la ſurface eſt à une hauteur inconnue. Par la première loi, c'eſt-à-dire, par ſa fluidité, cet océan tend ſans ceſſe à ſe mettre en équilibre & à reſter ſtagnant ; mais le ſoleil faiſant agir la loi de la dilatation, y excite un trouble qui en tient toutes les parties dans une fluctuation perpétuelle. Ses rayons, appliqués à la ſurface de la terre, produiſent préciſément l'effet du réchaud ſuppoſé dans la chambre ; ils

(*a*) C'eſt le méchaniſme des cheminées & des bains d'étuves.

(*b*) Il y a d'ailleurs un effort de l'air dilaté contre les barrières qui l'empriſonnent ; mais cet effet eſt indifférent à notre objet.

y établiſſent une chaleur par laquelle l'air voiſin ſe dilate & monte vers la région ſupérieure. Si cette chaleur était la même par-tout, le jeu général ſerait uniforme ; mais elle ſe varie par une infinité de circonſtances qui deviennent les raiſons des inégalités que nous remarquons.

D'abord, il eſt de fait que la terre s'échauffe d'autant plus qu'elle ſe rapproche davantage de la perpendiculaire du ſoleil : la chaleur eſt nulle au pôle ; elle eſt extrême ſous la ligne. C'eſt par cette raiſon que nos climats ſont plus froids l'hiver, plus chauds l'été ; & c'eſt encore par-là que dans un même lieu & ſous une même latitude, la température peut être très-différente, ſelon que le terrein, incliné au nord ou au midi, préſente ſa ſurface plus ou moins obliquement aux rayons du ſoleil (*a*).

En ſecond lieu, il eſt encore de fait que la ſurface des eaux produit moins de chaleur que celle de la terre : ainſi, ſur la mer, ſur les lacs & ſur les rivières, l'air ſera moins échauffé à même latitude que ſur le continent ; par-tout même l'hu-

(*a*) Voilà pourquoi, comme l'a très-bien obſervé Monteſquieu, la Tartarie ſous le parallèle de l'Angleterre & de la France, eſt infiniment plus froide que ces contrées.

midité est un principe de fraîcheur, & c'est par cette raison qu'un pays couvert de forêts & rempli de marécages, est plus froid que lorsque les marais sont desséchés & les forêts abattues (*a*).

3°. Enfin, une troisième considération également importante, est que la chaleur diminue à mesure que l'on s'élève au-dessus du plan général de la terre. Le fait en est démontré par l'observation des hautes montagnes, dont les pics, sous la ligne même, portent une neige éternelle, & attestent l'existence d'un froid permanent dans la région supérieure.

Si maintenant on se rend compte des effets combinés de ces diverses circonstances, on trouvera qu'ils rempliſſent les indications de la plupart des phénomènes que nous avons à expliquer.

Premièrement, l'air des régions polaires étant plus froid & plus pesant que celui de la zône équinoxiale, il en doit résulter, par la loi des équilibres, une pression qui tend sans cesse à faire courir l'air des deux pôles vers l'équateur. Et en ceci, le raisonnement est soutenu par les faits, puisque l'observation de tous les voyageurs

(*a*) Ceci explique pourquoi la Gaule était plus froide jadis que de nos jours.

constate

conſtate que les vents les plus ordinaires dans les deux hémiſphères, l'auſtral & le boréal, viennent du quart d'horizon dont le pôle occupe le milieu, c'eſt-à-dire, d'entre le nord-oueſt & le nord-eſt. Ce qui ſe paſſe ſur la Méditerranée en particulier, eſt tout-à-fait analogue.

J'ai remarqué, en parlant de l'Égypte, que ſur cette mer les rumbs de nord ſont les plus habituels, en ſorte que ſur douze mois de l'année ils en règnent neuf. On explique ce phénomène d'une manière très-plauſible en diſant : le rivage de la Barbarie, frappé des rayons du ſoleil, échauffe l'air qui le couvre ; cet air dilaté s'élève, ou prend la route de l'intérieur des terres ; alors l'air de la mer trouvant de ce côté une moindre réſiſtance, s'y porte incontinent; mais comme il s'échauffe lui-même, il ſuit le premier, & de proche en proche la Méditerranée ſe vuide; par ce méchaniſme, l'air qui couvre l'Europe n'ayant plus d'appui de ce côté, s'y épanche; & bientôt le courant général s'établit. Il ſera d'autant plus fort que l'air du nord ſera plus froid; & de-là cette impétuoſité des vents plus grande l'hiver que l'été : il ſera d'autant plus faible, qu'il y aura plus d'égalité entre l'air des diverſes contrées;

& de-là cette marche des vents plus modérée dans la belle saison, & qui, même en Juillet & Août, finit par une espèce de calme général, parce qu'alors le soleil, plus voisin de nous, échauffe presqu'également tout l'hémisphère jusqu'au pôle. Ce cours uniforme & constant que le nord-oueſt prend en Juin, vient de ce que le soleil, rapproché jusqu'au parallèle d'*Asouan* & presque des *Canaries*, établit derrière l'*atlas* une aspiration voisine & régulière. Ce retour périodique des vents d'est, à la suite de chaque équinoxe, a sans doute aussi une raison géographique; mais pour la trouver, il faudrait avoir un tableau général de ce qui se passe en d'autres lieux du continent; & j'avoue que par-là elle m'échappe. J'ignore également la raison de cette durée de *trois jours*, que les vents de *sud* & *de nord* affectent d'observer à chaque fois qu'ils paraissent dans le temps des équinoxes.

Il arrive quelquefois dans la marche générale d'un même vent, des différences qui viennent de la conformation des terreins; c'est-à-dire, que si un vent rencontre une vallée, il en prend la direction à la manière des courans de mer. De-là, sans doute, vient que sur le golfe Adriatique,

l'on ne connaît presque que le nord-oueſt & le ſud-eſt, parce que telle eſt la direction de ce bras de mer : par une raiſon ſemblable, tous les vents deviennent ſur la mer rouge *nord* ou *ſud ;* & ſi dans la Provence le nord-oueſt ou *miſtral* eſt ſi fréquent, ce ne doit être que parce que les courans d'air qui tombent des *Cévennes* & des *Alpes*, ſont forcés de ſuivre la direction de la vallée du *Rhône.*

Mais que devient la maſſe d'air pompée par la côte d'Afrique & la zône torride ? C'eſt ce dont on peut rendre raiſon de deux manières.

1°. L'air arrivé ſous ces latitudes, y forme un grand courant connu ſous le nom de *vent alizé d'eſt*, lequel règne, comme l'on ſait, des Canaries à l'Amérique (*a*) : parvenu là, il paraît qu'il

(*a*) M. Franklin a penſé que la cauſe du vent *alizé d'eſt*, tenait à la rotation de la terre ; mais ſi cela eſt, pourquoi le vent d'eſt n'eſt-il pas perpétuel ? Comment d'ailleurs expliquer dans cette hypothèſe les deux mouſſons de l'Inde, tellement diſpoſées que leurs alternatives ſont marquées préciſément par le paſſage du ſoleil dans la ligne équinoxiale ; c'eſt-à-dire, que les vents d'oueſt & de ſud règnent pendant les ſix mois que le ſoleil eſt dans la zône boréale ; & les vents d'eſt & de nord pendant les ſix mois qu'il eſt dans la zône auſtrale. Ce rapport ne prouve-t-il pas que tous les accidens des vents dépendent uniquement de l'action du ſoleil ſur l'athmoſphère

y eſt rompu par les montagnes du continent, & que détourné de ſa première direction, il revient dans un ſens contraire former ce vent d'oueſt qui règne ſous le parallèle du Canada; enſorte que par ce retour, les pertes des régions polaires ſe trouvent réparées.

2°. L'air qui afflue de la Méditerranée ſur l'Afrique, s'y dilatant par la chaleur, s'élève dans la région ſupérieure; mais comme il ſe refroidit à certaine hauteur, il arrive que ſon premier volume ſe réduit infiniment par la condenſation. On pourrait dire qu'ayant alors repris ſon poids, il devrait retomber; mais outre qu'en ſe rapprochant de la terre, il ſe réchauffe, & rentre en dilatation, il éprouve encore de la part de l'air inférieur un effort puiſſant & continu qui le ſoutient; ces deux couches de l'air ſupérieur refroidi, & de l'air inférieur dilaté, ſont dans un effort perpétuel l'une à l'égard de l'autre. Si l'équilibre ſe rompt, l'air ſupérieur obéiſſant à ſon poids, peut fondre dans la région inférieure juſqu'à terre : c'eſt à des accidens de ce genre que

du globe ? La lune, qui a un effet ſi marqué ſur l'océan, peut en avoir auſſi ſur les vents; mais l'influence des autres planètes paraît une chimère qui ne convient qu'à l'aſtrologie des anciens.

l'on doit ces torrens subits d'air glacés, connus sous le nom d'*ouragans* & de *grains* qui semblent tomber du ciel, & qui apportent dans les saisons & les régions les plus chaudes, le froid des zônes polaires. Si l'air environnant résiste, leur effet est borné à un court espace; mais s'ils rencontrent des courans déjà établis, ils en accroissent leurs forces, & ils deviennent des tempêtes de plusieurs heures. Ces tempêtes sont sèches quand l'air est pur; mais s'il est chargé de nuages, elles s'accompagnent d'un déluge d'eau & de grêle que l'air froid condense en tombant. Il peut même arriver qu'il s'établisse à l'endroit de la rupture une chûte d'eau continue, à laquelle viendront se résoudre les nuages environnans; & il en résultera ces colonnes d'eau, connues sous le nom de *trombes* & de *typhons* (*a*); ces trombes ne sont pas rares sur la côte de Syrie, vers le cap *Ouedjh* & le *Carmel*; & l'on observe qu'ils ont lieu sur-tout au temps des équinoxes, & par un ciel orageux & couvert de nuages.

Les montagnes d'une certaine hauteur fournissent des exemples habituels de cette chûte de

(*a*) M. Franklin en donne la même explication.

l'air refroidi dans la région supérieure. Lorsqu'aux approches de l'hiver, leurs sommets se couvrent de neiges, il en émane des torrens impétueux que les marins appellent *vents de neige*. Ils disent alors que les *montagnes se défendent*, parce que ces vents en repoussent, de quelque côté que l'on veuille en approcher. Le golfe de Lyon & celui d'Alexandrette sont célèbres sur la Méditerranée par des circonstances de cette espèce.

On explique par les mêmes principes, les phénomènes de ces vents de côtes, vulgairement appelés *vents de terre*. L'observation des Marins constate sur la Méditerranée, que pendant le jour ils viennent de la mer, pendant la nuit de la terre; qu'ils sont plus forts près des côtes élevées, & plus faibles près des côtes basses. La raison en est que l'air tantôt dilaté par la chaleur du jour, tantôt condensé par le froid de la nuit, monte & descend tour-à-tour de la terre sur la mer, & de la mer sur la terre. Ce que j'ai observé en Syrie, rend cet effet palpable. La face du Liban qui regarde la mer, étant frappée du soleil pendant le cours de la journée, & sur-tout depuis midi, il s'y excite une chaleur qui dilate la couche d'air qui couvre la pente. Cet air devenant plus léger,

ceſſe d'être en équilibre avec celui de la mer; il en eſt preſſé, chaſſé en haut; mais le nouvel air qui le remplace s'échauffant à ſon tour, marche bientôt à ſa ſuite; & de proche en proche, il ſe forme un courant ſemblable à ce qu'on obſerve le long des tuyaux de poële ou de cheminée (*a*). Lorſque le ſoleil ſe couche, cette action ceſſe. La montagne ſe refroidit, l'air ſe condenſe; en ſe condenſant, il devient plus lourd, il retombe, & dès-lors forme un torrent qui coule le long de la pente à la mer: ce courant ceſſe le matin, parce que le ſoleil revenu ſur l'horizon, recommence le jeu de la veille. Il ne s'avance en mer qu'à deux ou trois lieues, parce que l'impulſion de ſa chûte eſt détruite par la réſiſtance de la maſſe d'air où il entre. C'eſt en raiſon de la hauteur & de la rapidité de cette chûte, que le cours du vent de terre ſe prolonge: il eſt plus étendu aux pieds du *Liban* & de la chaîne du nord, parce que dans cette partie, les montagnes ſont plus élevées, plus rapides, plus voiſines de la mer. Il a des rafales violentes & ſubites à l'embouchure de la

(*a*) Il eſt ſouvent ſenſible à la vue; mais on le rend encore plus évident en approchant des tuyaux une ſoie effilée ou du duvet.

Qâſmié (*a*); parce que la profonde vallée de *Bèqâà* raſſemblant l'air dans ſon canal étroit, le lance comme par un tuyau. Il eſt moindre ſur la côte de Paleſtine, parce que les montagnes y ſont plus baſſes, & qu'entr'elles & la mer, il y a une plaine de quatre à cinq lieues. Il eſt nul à Gaze & ſur le rivage d'Égypte, parce que ce terrein plat n'a point une pente aſſez marquée. Enfin, par-tout il eſt plus fort l'été, plus faible l'hiver, parce qu'en cette dernière ſaiſon, la chaleur & la dilatation ſont bien moindres.

Cet état reſpectif de l'air de la mer & de l'air des continens, eſt la cauſe d'un phénomène obſervé dès long-temps; la propriété qu'ont les terres en général, & ſur-tout les montagnes, d'attirer les nuages. Quiconque a vu diverſes plages, a pu ſe convaincre que les nuages toujours créés ſur la mer, s'élèvent enſuite par une marche conſtante vers les continens, & ſe dirigent de préférence vers les plus hautes montagnes qui s'y trouvent. Quelques Phyſiciens ont voulu voir en ceci une *vertu d'attraction*; mais outre que

(*a*) Ces rafales ſont ſi bruſques qu'elles font quelquefois *chavirer* les bateaux. Peu s'en eſt fallu que je n'en aye fait l'expérience.

cette *cauſe occulte* n'a rien de plus clair que l'*ancienne horreur du vuide*, il eſt ici des agens matériels qui rendent une raiſon méchanique de ce phénomène; je veux dire les loix de l'équilibre des fluides, par leſquelles les maſſes de l'air lourd pouſſent en haut les maſſes de l'air léger. En effet, les continens étant toujours, à égalité de latitude & de niveau, plus échauffés que les mers, il en doit réſulter un courant habituel qui porte l'air, & par conſéquent les nuages, de la mer ſur la terre. Ils s'y dirigeront d'autant plus que les montagnes ſeront plus échauffées, plus *aſpirantes*: s'ils trouvent un pays plat & uni, il gliſſeront deſſus ſans s'y arrêter, parce que ce terrein étant également échauffé, rien ne les y condenſe; c'eſt par cette raiſon qu'il ne pleut jamais, ou que très-rarement, pendant l'été, en Égypte & dans les déſerts d'Arabie & d'Afrique. L'air de ces contrées échauffé & dilaté, repouſſe les nuages, parce qu'ils ſont une *vapeur*, & que toute vapeur eſt conſtamment élevée par l'air chaud. Ils ſont contraints de ſurnager dans la région moyenne, où le courant régnant les porte vers les parties élevées du continent, qui font en quelque ſorte office de cheminée, ainſi que je l'ai

déjà dit. Là, plus éloignés du plan de la terre, qui eſt le grand foyer de la chaleur, ils ſont refroidis, condenſés, & par un méchaniſme ſemblable à celui des chapiteaux dans la dilatation, leurs particules ſe réſolvent en pluies ou en neiges; en hiver, les effets changent avec les circonſtances: alors que le ſoleil eſt éloigné des pays dont nous parlons, la terre n'étant plus ſi échauffée, l'air y prend un état rapproché de celui des hautes montagnes; il devient plus froid, & plus denſe; les vapeurs ne ſont plus enlevées auſſi haut; les nuages ſe forment plus bas; ſouvent même ils tombent juſqu'à terre, où nous les voyons ſous le nom & la forme de *brouillards*. A cette époque, accumulés par les vents d'oueſt, & par l'abſence des courans qui les emportent pendant l'été, ils ſont contraints de ſe réſoudre ſur la plaine; & de-là l'explication de ce problême (*a*): *pourquoi l'évaporation étant plus forte en été qu'en hiver, il y a cependant plus de nuages, de brouillards & de pluies en hiver qu'en été?* De-là encore la raiſon de cet autre fait commun à l'Égypte & à la Paleſtine (*b*), *que s'il y a une pluie con-*

(*a*) Voyez article de l'Égypte.

(*b*) J'en ai fait l'obſervation en Paleſtine, dans les mois

tinue & douce, elle ſe fera plutôt de nuit que de jour. Dans ces pays, on obſerve en général que les nuages & les brouillards s'approchent de terre pendant la nuit, & s'en éloignent pendant le jour, parce que la préſence du ſoleil excite encore une chaleur ſuffiſante pour les repouſſer: j'en ai ſouvent eu la preuve au Kaire dans les mois de Juillet & d'Août 1783. Souvent au lever du ſoleil, nous avions du brouillard, le thermomètre étant à dix-ſept degrés; deux heures après, le thermomètre étant à vingt, & montant juſqu'à vingt-quatre degrés, le ciel était couvert & parſemé de nuages qui couraient au ſud. Revenant de Suez à la même époque, c'eſt à-dire, du vingt-quatre au vingt-ſix Juillet, nous n'avions point eu de brouillard pendant les deux nuits que nous avions couché dans le déſert; mais étant arrivé à l'aube du jour en vûe de la vallée d'Égypte, je la vis couverte d'un lac de vapeurs qui me parurent ſtagnantes: à meſure que le jour parut, elles prirent du mouvement & de l'élévation; & il n'était pas huit heures du matin, que la terre

---

de Novembre Décembre & Janvier 1784 & 85. La plaine de Paleſtine, ſur-tout vers Gaze, eſt à-peu-près dans les mêmes circonſtances de climat que l'Égypte.

était découverte, & l'air n'avait plus que des nuages épars qui remontaient la vallée. L'année suivante, étant chez les Druzes, j'observai des phénomènes presque semblables. D'abord sur la fin de Juin, il régna une suite de nuages que l'on attribue au débordement du Nil sur l'Égypte (*a*), & qui effectivement venaient de cette partie, & passaient au *nord-est* (*b*). Après cette première irruption, il survint sur la fin de Juillet & en Août, une seconde saison de nuages. Tous les jours, vers les onze heures ou midi, le ciel se couvrait; souvent le soleil ne paraissait pas de la soirée; le pic du *Sannin* se chargeait de nuages; & plusieurs grimpant sur les pentes, couraient parmi les vignes & les sapins; souvent ils m'ont enveloppé d'un brouillard blanc, humide, tiède & opaque, au point de ne pas voir à quatre pas. Vers les dix ou onze heures de nuit, le ciel se démasquait, les étoiles étincelaient, la nuit se pas-

(*a*) Il n'est pas inutile d'observer que le Nil établit alors un courant sur toute la côte de Syrie, qui porte de Gaze en Chypre.

(*b*) Il me paraît que c'est la même colonne dont parle M. le Baron de Tott. J'ai pareillement constaté l'état vaporeux de l'horizon d'Égypte dont il fait mention.

sait sereine, le soleil se levait brillant, & vers le midi l'effet de la veille recommençait. Cette répétition m'inquiéta, d'autant plus que je concevais moins ce que devenait toute cette somme de nuages. Une partie, à la vérité, passait la chaîne du *Sannin*, & je pouvais supposer qu'elle allait sur l'anti-Liban ou dans le désert; mais celle qui était en route sur la pente, au moment où le soleil se couchait, que devenait-elle, sur-tout ne laissant ni rosée ni pluie capable de la consommer? Pour en découvrir la raison, j'imaginai de monter plusieurs jours de suite, à l'aube du matin, sur un sommet voisin, & là, plongeant sur la vallée & sur la mer par une ligne oblique d'environ cinq lieues, j'examinai ce qui se passait. D'abord je n'apperçus qu'un lac de vapeurs qui voilaient les eaux, & cet horizon maritime me paraissait obscur, pendant que celui des montagnes était très-clair: à mesure que le soleil l'éclairait, je distinguais des nuages par le reflet de ses rayons; ils me paraissaient d'abord très-bas; mais à mesure que la chaleur croissait, ils se séparaient, montaient, & prenaient toujours la route de la montagne, pour y passer le reste du jour, ainsi que je l'ai dit. Alors je supposai que

ces nuages que je voyais ainſi monter, étaient en grande partie ceux de la veille qui, n'ayant pas achevé leur aſcenſion, avaient été ſaiſis par l'air froid, & rejetés à la mer par le vent de terre; je penſai qu'ils y étaient retenus toute la nuit, juſqu'à ce que le vent de mer ſe levant, les reportât ſur la montagne, & les fît paſſer en partie par-deſſus le ſommet, pour aller ſe réſoudre de l'autre côté en roſée, ou abreuver l'air altéré du déſert.

J'ai dit que ces nuages ne nous apportaient point de roſée; & j'ai ſouvent remarqué que lorſque le temps était ainſi couvert, il y en avait moins que lorſque le ciel était clair. En tout temps la roſée eſt moins abondante ſur ces montagnes qu'à la côte & dans l'Égypte; & cela s'explique très-bien, en diſant que l'air ne peut élever à cette hauteur l'excès d'humidité dont il ſe charge; car la roſée eſt, comme l'on ſait, cet excès d'humide que l'air échauffé diſſout pendant le jour, & qui, ſe condenſant par la fraîcheur du ſoir, retombe avec d'autant plus d'abondance, que le lieu eſt plus voiſin de la mer (*a*): de-là les

(*a*) Ceci réſout un problême qu'on m'a propoſé à *Yâfa*: a ſavoir pourquoi l'on ſue plus à *Yâfa*, ſur les bords de la mer

roſées exceſſives dans le Delta, moindres dans la Thébaïde & dans l'intérieur du déſert, ſelon ce que l'on m'en a dit ; & ſi l'humidité ne tombe point lorſque le ciel eſt voilé, c'eſt parce qu'elle a pris la forme de nuages, ou que ces nuages l'interceptent.

Dans d'autres cas, le ciel étant ſerein, l'on voit des nuages ſe diſſiper & ſe diſſoudre comme de la fumée ; d'autres fois ſe former à vûe-d'œil, & d'un point premier, devenir des maſſes immenſes. Cela arrive, ſur-tout, ſur la pointe du Liban, & les Marins ont éprouvé que l'apparition d'un nuage ſur ce pic était un préſage infaillible du vent d'oueſt. Souvent au coucher du ſoleil, j'ai vu de ces fumées s'attacher aux flancs des rochers de *Nahr-el-Kelb*, & s'accroître ſi rapidement, qu'en une heure la vallée n'était qu'un lac. Les habitans diſent que ce ſont des vapeurs de la vallée ; mais cette vallée étant toute de pierre

---

qu'à *Ramle* qui eſt à trois lieues, dans les terres. La raiſon en eſt que l'air de Yâfa étant ſaturé d'humidité, ne pompe qu'avec lenteur l'émanation du corps, pendant qu'à Ramle l'air plus avide la pompe plus vîte. C'eſt auſſi par cette raiſon que dans nos climats l'haleine eſt viſible en hiver, & non en été.

& presque sans eau, il est impossible que ce soient des émanations; il est plus naturel que ce soient les vapeurs de l'athmosphère qui, condensées à l'approche de la nuit, tombent en une pluie imperceptible, dont l'entassement forme le lac fumeux que l'on voit. Les brouillards s'expliquent par les mêmes principes; il n'y en a point dans les pays chauds loin de la mer, ni pendant les sécheresses de l'été, parce qu'en ces cas l'air n'a point d'humide excédent. Mais ils se montrent dans l'automne après les pluies, & même en été après les ondées d'orages, parce qu'alors la terre a reçu une matière d'évaporation, & pris un degré de fraîcheur convenable à la condensation. Dans nos climats ils commencent toujours à la surface des prairies, de préférence aux champs labourés. Souvent au coucher du soleil, on voit se former sur l'herbe une nappe de fumée, qui bientôt croît en hauteur & en étendue. La raison en est que les lieux humides & frais réunissent, plus que les lieux poudreux, les qualités nécessaires à condenser les vapeurs qui tombent.

Il y a d'ailleurs une foule de considérations à faire sur la formation & la nature de ces vapeurs, qui, quoique les mêmes, prennent à terre le nom de

brouillards,

brouillards, & dans l'air, celui de *nuages*. En combinant leurs divers accidens, on s'apperçoit qu'ils suivent ces loix de *combinaison*, de *dissolution*, de *précipitation* & de *saturation*, dont la physique moderne, sous le nom de *Chymie*, s'occupe à développer la théorie. Pour en traiter ici, il faudrait entrer dans des détails qui m'écarteraient trop de mon sujet : je me bornerai à une dernière observation, relative au tonnerre.

Le tonnerre a lieu dans le Delta comme dans la Syrie ; mais il y a cette différence entre ces deux pays, que dans le Delta & la plaine de Palestine, il est infiniment rare l'été, & plus fréquent l'hiver ; dans les montagnes, au contraire, il est plus commun l'été, & infiniment rare l'hiver. Dans les deux contrées, sa vraie saison est celle des pluies, c'est-à-dire, le temps des équinoxes, & sur-tout de celui d'automne ; il est encore remarquable qu'il ne vient jamais des parties du continent, mais de celles de la mer : c'est toujours de la Méditerranée que les orages arrivent sur le Delta (*a*) & la Syrie. Leurs instans de

(*a*) J'ignore ce qui se passe à cet égard dans la haute Égypte : quant au Delta, il paraît que quelquefois il reçoit des nuages & du tonnerre de la Mer-rouge. Le jour que je

préférence dans la journée, ſont le ſoir & le matin; (*a*) ils ſont accompagnés d'ondées violentes, & quelquefois de grêles qui couvrent en une heure de temps la campagne de petits lacs. Ces circonſtances, & ſur-tout cette aſſociation perpétuelle des nuages au tonnerre, donnent lieu au raiſonnement ſuivant: ſi le tonnerre ſe forme conſtamment avec les nuages, s'il a un beſoin abſolu de leur intermède pour ſe manifeſter, il eſt donc le produit de quelques-uns de leurs élémens Or, comment ſe forment les nuages? Par l'évaporation des eaux. Comment ſe fait l'évaporation? Par la préſence de l'élément du feu. L'eau par elle-même n'eſt point volatile, il lui faut un agent pour l'élever: cet agent eſt le feu, & de-là,

---

quittai le Kaire (26 Septembre 1783) à la nuit tombante il parut un orage dans le ſud-eſt qui bientôt donna pluſieurs coups de tonnerre, & finit par une grêle violente de la groſſeur des pois ronds de la plus forte eſpèce. Elle dura dix à douze minutes, & nous eûmes le temps, mes compagnons de voyage & moi, d'en ramaſſer dans le bateau aſſez pour en remplir deux grands verres, & dire que nous avons bu à la glace en Égypte. Il eſt d'ailleurs bon d'obſerver que c'était l'époque où la mouſſon de ſud commence ſur la Mer-rouge.

(*a*) M. Niebuhr a également obſervé à Moka & Bombai, que les orages venaient toujours de la mer.

ce fait déjà observé, que *l'évaporation est toujours en raison de la chaleur appliquée à l'eau.* Chaque molécule d'eau est rendue volatile par une molécule de feu, & sans doute aussi par une molécule d'air qui s'y combine. On peut regarder cette combinaison comme un sel neutre, & la comparant au nitre, l'on peut dire que l'eau y représente l'alkali, & le feu l'acide nitreux. Les nuages ainsi composés, flottent dans l'air, jusqu'à ce que des circonstances propres viennent les dissoudre; s'il se présente un agent qui ait la faculté de rompre subitement la combinaison des molécules, il arrive une détonation, accompagnée, comme dans le nitre, de bruit & de lumière; par cet effet, la matière du feu & de l'air, se trouvant tout-à-coup dissipée, l'eau qui y était combinée, rendue à sa pesanteur naturelle, tombe précipitamment de la hauteur où elle s'était élevée: de-là, ces ondées violentes qui suivent les grands coups de tonnerre, & qui arrivent de préférence à la fin des orages, parce qu'alors la matière du feu est épuisée. Quelquefois cette matière du feu n'étant combinée qu'avec l'air seul, elle fuse à la manière du nitre; & c'est sans doute ce qui produit ces

éclairs qu'on appelle *feux d'horizon*. Mais cette matière du feu eſt-elle diſtincte de la matière électrique? Suit-elle dans ſes combinaiſons & ſes détonations, des affinités & des loix particulières? C'eſt ce que je n'entreprendrai pas d'examer. Ces recherches ne peuvent convenir à une relation de voyage : je dois me borner aux faits ; & c'eſt déjà beaucoup, d'y avoir joint quelques explications qui en découlaient naturellement (*a*).

(*a*) Il ſemble auſſi que les étoiles volantes ſont une combinaiſon particulière de la matière du feu. Les Maronites de *Mar-Elias*, m'ont aſſuré qu'une de ces étoiles tombée il y a trois ans ſur deux mulets du couvent, les tua en faiſant un bruit ſemblable à un coup de piſtolet, ſans laiſſer plus de trace que le tonnerre.

ÉTAT POLITIQUE DE LA SYRIE.

CHAPITRE XXII.

Des Habitans de la Syrie.

Ainsi que l'Égypte, la Syrie a dès long-temps ſubi des révolutions qui ont mélangé les races de ſes habitans. Depuis 2500 ans, l'on peut compter dix invaſions qui y ont introduit & fait ſuccéder des peuples étrangers. D'abord ce furent les *Aſſyriens de Ninive* qui, ayant paſſé l'Euphrate vers l'an 750 avant notre Ère, s'emparèrent en ſoixante années de preſque tout le pays qui eſt au nord de la Judée. Les *Kaldéens* de *Babylone* ayant détruit cette puiſſance dont ils dépendaient, ſuccédèrent comme par droit d'héritage à ſes poſſeſſions, & achevèrent de conquérir la Syrie, la ſeule Iſle de Tyr exceptée. Aux Kaldéens ſuccédèrent les *Perſes* de *Cyrus*, & aux Perſes les Macédoniens d'*Alexandre*. Alors

il sembla que la Syrie allait cesser d'être vassale de Puissances étrangères, & que, selon le droit naturel de chaque pays, elle aurait un gouvernement propre ; mais les peuples, qui ne trouvèrent dans les Séleucides que des despotes durs & oppresseurs, réduits à la nécessité de porter un joug, choisirent le moins pesant, & la Syrie devint, par les armes de Pompée, province de l'Empire de Rome.

Cinq siècles après, lorsque les enfans de *Théodose* se partagèrent leur immense patrimoine, elle changea de Métropole sans changer de maître, & elle fut annexée à l'Empire de Constantinople. Telle était sa condition, lorsque l'an 622 les Tribus de l'Arabie, rassemblées sous l'étendart de *Mahomet*, vinrent la posséder ou plutôt la dévaster. Depuis ce temps, déchirée par les guerres civiles des Fâtmites & des Ommiades, soustraite aux Khalifes par leurs lieutenans rebelles, ravie à ceux-ci par les milices Turcmanes, disputée par les Européens croisés, reprise par les Mamlouks d'Égypte, ravagée par *Tamerlan* & ses Tartares, elle est enfin restée aux mains des Turcs Ottomans, qui, depuis 268 années, en sont les maîtres.

Du trouble de tant de viciſſitudes eſt reſté un dépôt de population, varié comme les parties dont il s'eſt formé; en ſorte qu'il ne faut pas regarder les habitans de la Syrie comme une même nation, mais comme un alliage de nations diverſes.

On peut en faire trois claſſes principales.

1°. La poſtérité du peuple conquis par les Arabes, c'eſt-à-dire, les Grecs du bas Empire.

2°. La poſtérité des Arabes conquérans.

3°. Le peuple dominant aujourd'hui, les Turcs Ottomans.

De ces trois claſſes, les premières exigent des ſubdiviſions à raiſon des diſtinctions qui y ſont ſurvenues. Ainſi il faut diviſer les Grecs:

1°. En Grecs-propres, dits vulgairement *Schiſmatiques*, ou *ſéparés* de la communion de Rome.

2°. En Grecs-latins, réunis à cette communion.

3°. En Maronites ou Grecs de la ſecte du Moine Maron, ci-devant indépendans des deux communions, aujourd'hui réunis à la dernière.

Il faut diviſer les Arabes, 1°. en deſcendans

propres des Conquérans, lesquels ont beaucoup mêlé leur sang, & qui sont la portion la plus considérable.

2°. En Motouâlis, distincts de ceux-ci par des opinions religieuses.

3°. En Druzes, également distincts par une raison semblable.

4°. Enfin en *Ansârié*, qui sont aussi dérivés des Arabes.

A ces peuples, qui sont les habitans agricoles & sédentaires de la Syrie, il faut encore ajouter trois autres peuples *errans* & pasteurs: savoir, 1°. les *Turkmans*; 2°. les Kourdes; 3°. & les Arabes-Bedouins.

Telles sont les races qui sont répandues sur le terrein compris entre la mer & le désert, depuis Gaze jusqu'à Alexandrette.

Dans cette énumération, il est remarquable que les peuples anciens n'ont pas de représentant sensible; leurs caractères se sont tous confondus dans celui des Grecs, qui, en effet, par un séjour continué depuis Alexandre, ont bien eu le temps de s'identifier l'ancienne population: la terre seule, & quelques traits de mœurs & d'usage, conservent des vestiges des siècles reculés.

La Syrie n'a pas, comme l'Égypte, refusé d'adopter les races étrangères. Toutes s'y naturalisent également bien ; le sang y suit à-peu-près les mêmes loix que dans le midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature du climat. Ainsi, les habitans des plaines du midi sont plus bazanés que ceux du nord, & ceux-là beaucoup plus que les habitans des montagnes. Dans le Liban & le pays des Druzes, le teint ne diffère pas de celui de nos provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas & de Tripoli pour leur blancheur, & même pour la régularité des traits : sur ce dernier article il faut en croire la renommée, puisque le voile qu'elles portent sans cesse ne permet à personne de faire des observations générales. Dans plusieurs cantons, les payssannes sont moins scrupuleuses, sans être moins chastes. En Palestine, par exemple, on voit presqu'à découvert les femmes mariées ; mais la misère & la fatigue n'ont point laissé d'agrémens à leur figure ; les yeux seuls sont presque toujours beaux par-tout ; la longue draperie qui fait l'habillement général, permet dans les mouvemens du corps d'en démêler la forme ; elle manque quel-

quefois d'élégance, mais du moins ſes proportions ne ſont pas altérées. Je ne me rappelle pas avoir vu en Syrie, & même en Égypte, deux ſujets boſſus ou contrefaits; il eſt vrai que l'on y connaît peu ces tailles étranglées que parmi nous on recherche : elles ne ſont pas eſtimées en Orient; & les jeunes filles, d'accord avec leurs mères, emploient de bonne-heure juſqu'à des recettes ſuperſtitieuſes pour acquérir de l'embonpoint : heureuſement la Nature, en réſiſtant à nos fantaiſies, a mis des bornes à nos travers, & l'on ne s'apperçoit pas qu'en Syrie, où l'on ne ſe ſerre pas la taille, les corps deviennent plus gros qu'en France, où on l'étrangle.

Les Syriens ſont en général de ſtature moyenne. Ils ſont, comme dans tous les pays chauds, moins replets que les habitans du nord. Cependant on trouve dans les villes quelques individus dont le ventre prouve, par ſon ampleur, que l'influence du régime peut, juſqu'à un certain point, balancer celle du climat.

Du reſte, la Syrie n'a de maladie qui lui ſoit particulière; que le bouton d'Alep, dont je parlerai en traitant de cette ville. Les autres maladies ſont les dyſſenteries, les fièvres inflamma-

toires, les intermittentes, qui viennent à la ſuite des mauvais fruits dont le peuple ſe gorge. La petite vérole y eſt quelquefois très-meurtrière. L'incommodité générale & habituelle eſt le mal d'eſtomac; & l'on en conçoit aiſément les raiſons, quand on conſidère que tout le monde y abuſe de fruits non mûrs, de légumes cruds, de miel, de fromage, d'olives, d'huile forte, de lait aigre, & de pain mal fermenté. Ce ſont là les alimens ordinaires de tout le monde; & les ſucs acides qui en réſultent, donnent des âcretés, des nauſées, & même des vomiſſemens de bile aſſez fréquens. Auſſi la première indication en toute maladie eſt-elle preſque toujours l'émétique, qui cependant n'y eſt connu que des Médecins Français. La ſaignée, comme je l'ai déjà dit, n'eſt jamais bien néceſſaire ni fort utile. Dans les cas moins urgens, la crême de tartre & les tamarins ont le ſuccès le plus marqué.

L'idiôme général de la Syrie eſt la langue Arabe. M. Niebuhr rapporte, ſur un ouï-dire, que le Syriaque eſt encore uſité dans quelques villages des montagnes; mais quoique j'aye interrogé à ce ſujet des Religieux qui connaiſſent le pays dans un grand détail, je n'ai rien ap-

pris de semblable : seulement on m'a dit que les bourgs de *Maloula* & de *Sidnâïa*, près de Damas, avaient un idiôme si corrompu, que l'on avait beaucoup de peine à l'entendre. Mais cette difficulté ne prouve rien, puisque dans la Syrie comme dans tous les pays Arabes, les dialectes varient & changent à chaque endroit. On peut donc regarder le Syriaque comme une langue morte pour ces cantons. Les Maronites, qui l'ont conservé dans leur liturgie & dans leur messe, ne l'entendent pas pour la plupart en le récitant. Le Grec est dans le même cas. Parmi les Moines & les Prêtres schismatiques ou catholiques, il en est très-peu qui le comprennent; il faut qu'ils en ayent fait une étude particulière dans les Isles de l'Archipel : on sait d'ailleurs que le Grec moderne est tellement corrompu, qu'il ne suffit non plus pour entendre Démosthène, que l'Italien pour lire Cicéron. La langue Turque n'est usitée en Syrie que par les gens de guerre & de gouvernement, & par les hordes Turkmânes (*a*). Quelques naturels l'apprennent

(*a*) Alexandrette & *Beilan* qui en est voisin, parlent Turk; mais on peut les regarder comme *frontières* de la Caramanie, où le Turk est la langue vulgaire.

pour le besoin de leurs affaires, comme les Turcs apprennent l'Arabe; mais la prononciation & l'accent de ces deux langues ont si peu d'analogie, qu'elles demeurent toujours étrangères l'une & l'autre. Les bouches Turques, habituées à une prosodie nasale & pompeuse, parviennent rarement à imiter les sons âcres & les aspirations fortes de l'Arabe. Cette langue fait un usage si répété de voyelles & de consonnes gutturales, que lorsqu'on l'entend pour la première fois, on dirait des gens qui se gargarisent. Ce caractère la rend pénible à tous les Européens; mais telle est la puissance de l'habitude, que lorsque nous nous plaignons aux Arabes de son aspérité, ils nous taxent de manquer d'oreille, & rejettent l'inculpation sur nos propres idiômes. L'Italien est celui qu'ils préfèrent, & ils comparent avec quelque raison le Français au Turc, & l'Anglais au Persan. Entr'eux ils ont presque les mêmes différences. L'Arabe de Syrie est beaucoup plus rude que celui d'Égypte; la prononciation des gens de loi au Kaire passe pour un modèle de facilité & d'élégance. Mais, selon l'observation de M. Niebuhr, celle des habitans de l'Yémen & de la côte du sud est infiniment plus douce,

& donne à l'Arabe un coulant dont on ne l'eût pas cru susceptible. On a voulu quelquefois établir des analogies entre les climats & les prononciations des langues ; l'on a dit, par exemple, que les habitans du nord parlaient plus des lèvres & des dents, que les habitans du midi. Cela peut être vrai pour quelques parties de notre continent ; mais pour en faire une application générale, il faudrait des observations plus détaillées & plus étendues. L'on doit être réservé dans tous ces jugemens généraux sur les langues & sur leurs caractères, parce que l'on raisonne toujours d'après la sienne, & par conséquent d'après un préjugé d'habitude qui nuit beaucoup à la justesse du raisonnement.

Parmi les peuples de la Syrie dont j'ai parlé, les uns sont répandus indifféremment dans toutes les parties, les autres sont bornés à des emplacemens particuliers qu'il est à propos de déterminer.

Les Grecs-propres, les Turks & les Arabes payſans sont dans le premier cas ; avec cette différence, que les Turks ne se trouvent que dans les villes où ils exercent les emplois de guerre, de magistrature, & les arts. Les Arabes & les

Grecs peuplent les villages, & forment la classe des laboureurs à la campagne, & le bas-peuple dans les villes. Le pays qui a le plus de villages Grecs, est le Pachalik de Damas.

Les Grecs de la Communion de Rome, bien moins nombreux que les schismatiques, sont tous retirés dans les villes, où ils exercent les arts & le négoce. La protection des *Francs* leur a valu, dans ce dernier genre, une supériorité marquée par-tout où il y a des comptoirs d'Europe.

Les *Maronites* forment un corps de nation qui occupe presque exclusivement tout le pays compris entre *Nahr el kelb* (*Rivière du Chien*) & *Nahr el bâred* (*la Rivière froide*), depuis le sommet des montagnes à l'orient, jusqu'à la Méditerranée à l'occident.

Les *Druzes* leur sont limitrophes, & s'étendent depuis *Nahr el kelb* jusques près de *Sour* (Tyr), entre la vallée de *Beqââ* & la mer.

Le pays des *Motouâlis* comprenait ci-devant la vallée de *Beqââ* jusqu'à *Sour*. Mais ce peuple, depuis quelque temps, a essuyé une révolution qui l'a presque réduit à rien.

A l'égard des *Ansârié*, ils sont répandus dans les montagnes, depuis *Nahr-âqqar* jusqu'à An-

tâkie : on les distingue en diverses peuplades, telles que les *Kelbié*, les *Qadmoufié*, les *Chamfié*, &c.

Les *Turkmans*, les *Kourdes* & les *Bedouins* n'ont pas de demeures fixes, mais ils errent sans cesse avec leurs tentes & leurs troupeaux dans des districts limités dont ils se regardent comme les propriétaires : les hordes *Turkmanes* campent de préférence dans la plaine d'Antioche ; les *Kourdes*, dans les montagnes, entre Alexandrette & l'Euphrate ; & les *Arabes* sur toute la frontière de la Syrie adjacente à leurs déserts, & même dans les plaines de l'intérieur, telles que celles de Palestine, de Beqââ & de Galilée.

Pour nous former des idées plus claires de ces peuples, reprenons en détail ce qui concerne chacun d'eux.

CHAPITRE XXIII.

Des Peuples Paſteurs ou errans de la Syrie.

§. PREMIER.

Des Turkmans.

LES *Turkmans* ſont du nombre de ces peuplades Tartares qui, lors des grandes révolutions de l'Empire des Kalifes, émigrèrent de l'Orient de la mer *Caſpienne*, & ſe répandirent dans les vaſtes plaines de l'*Arménie* & de l'*Aſie-mineure*. Leur langue eſt la même que celle des Turks. Leur genre de vie eſt aſſez ſemblable à celui des Arabes-Bedouins; comme eux, ils ſont paſteurs, & par conſéquent obligés de parcourir de grands eſpaces pour faire ſubſiſter leurs nombreux troupeaux. Mais il y a cette différence, que les pays fréquentés par les Turkmans étant riches en pâturages, ils peuvent en nourrir davantage, & ſe diſperſer moins que les Tribus du déſert. Chacun de leurs *ordous* ou camps reconnaît un chef, dont le pouvoir n'eſt point déter-

miné par des ſtatuts, mais dirigé par l'uſage & par les circonſtances; il eſt rarement abuſif, parce que la ſociété eſt reſſerrée, & que la nature des choſes maintient aſſez d'égalité entre les membres. Tout homme en état de porter les armes, s'empreſſe de les porter, parce que c'eſt de ſa force individuelle que dépendent ſa conſidération & ſa ſûreté. Tous les biens conſiſtent en beſtiaux, tels que les chameaux, les bufles, les chèvres, & ſur-tout les moutons. Les Turkmans ſe nourriſſent de laitage, de beurre & de viande qui abondent chez eux. Ils en vendent le ſuperflu dans les villes & dans les campagnes, & ils ſuffiſent preſque ſeuls à fournir les boucheries. Ils prennent en retour des armes, des habits, de l'argent & des grains. Leurs femmes filent des laines, & font des tapis dont l'uſage exiſte dans ces contrées de temps immémorial, & par-là indique l'exiſtence d'un état toujours le même. Quant aux hommes, toute leur occupation eſt de fumer la pipe & de veiller à la conduite des troupeaux: ſans ceſſe à cheval, la lance ſur l'épaule, le ſabre courbe au côté, le piſtolet à la ceinture, ils ſont cavaliers vigoureux, & ſoldats infatigables. Souvent ils

ont des discussions avec les Turcs, qui les redoutent; mais comme ils sont divisés entr'eux de camp à camp, ils ne prennent pas la supériorité que leur assureraient leurs forces réunies. On peut compter environ 30,000 Turkmans errans dans le Pachalik d'Alep & celui de Damas, qui sont les seuls qu'ils fréquentent dans la Syrie. Une grande partie de ces Tribus passe en été dans l'Arménie & la Caramanie, où elle trouve des herbes plus abondantes, & revient l'hiver dans ses quartiers accoutumés. Les Turkmans sont censés Musulmans, & ils en portent assez communément le signe principal, la circoncision. Mais les soins de religion les occupent peu, & ils n'ont ni les cérémonies ni le fanatisme des peuples sédentaires. Quant à leurs mœurs, il faudrait avoir vécu parmi eux pour en parler sciemment. Seulement ils ont la réputation de n'être point voleurs comme les Arabes, quoiqu'ils ne soient ni moins généreux qu'eux, ni moins hospitaliers; & quand on considère qu'ils sont aisés sans être riches, exercés par la guerre, & endurcis par les fatigues & l'adversité, on juge que ces circonstances doivent éloigner

d'eux la corruption des habitans des villes & l'aviliſſement de ceux des campagnes.

§. II.

Des Kourdes.

Les Kourdes ſont un autre corps de nation dont les Tribus diviſées ſe ſont également répandues dans la baſſe-Aſie, & ont pris, ſur-tout depuis cent ans, une aſſez grande extenſion. Leur pays originel eſt la chaîne des montagnes d'où partent les divers rameaux du Tigre, laquelle enveloppant le cours ſupérieur du grand Zab, paſſe au midi juſqu'aux frontières de l'Irak-Adjami ou *Perſan* (*a*). Dans la Géographie moderne, ce pays eſt déſigné ſous le nom de *Kourd-eſtan*. Les plus anciennes traditions & hiſtoires de l'Orient en ont fait mention, & y ont placé le théâtre de pluſieurs événemens mythologiques. Le Kaldéen Beroſe, & l'Arménien Mariaba cité par Moyſe de Chorène, rapportent que ce fut dans les monts *Gord-ouées* (*b*) qu'aborda

(*a*) *Adjam* eſt le nom des Perſes en Arabe. Les Grecs l'ont connu & exprimé par *achemen-ides*.

(*b*) *Strabon, lib. 11*, dit que le Niphates & ſa chaîne ſont dits *Gordouæi*.

Xisuthrus, échappé du déluge; & les circonstances de position qu'ils ajoutent, prouvent l'identité d'ailleurs sensible de *Gord* & *Kourd*. Ce sont ces mêmes Kourdes que Xénophon cite sous le nom de *Kard*-uques, qui s'opposèrent à la retraite des *Dix mille*. Cet Historien observe que, quoiqu'enclavés de toutes parts dans l'Empire des Perses, ils avaient toujours bravé la puissance du *grand-Roi*, & les armes de ses *Satrapes*. Ils ont peu changé dans leur état moderne; & quoiqu'en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du Grand-Seigneur & de ses Pachas. M. Niebuhr, qui passa en 1769 dans ces cantons, rapporte qu'ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal qui me paraît semblable à ce que nous verrons chez les Druzes. Chaque village a son chef; toute la nation est partagée en trois factions principales & indépendantes. Les brouilleries naturelles à cet état d'anarchie, ont séparé de la nation un grand nombre de tribus & de familles, qui ont pris la vie errante des Turkmans & des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbekr, dans le plaines d'Arzroum, d'Erivan, de Sivas, d'Alep & de Damas : on

eſtime que toutes leurs peuplades réunies paſſent 140 mille *tentes*, c'eſt-à-dire, 140 mille hommes armés. Comme les Turkmans, ces Kourdes ſont paſteurs & vagabonds; mais ils en diffèrent par quelques points de mœurs. Les Turkmans dotent leurs filles pour les marier. Les Kourdes ne les livrent qu'à prix d'argent. Les Turkmans ne font aucun cas de cette ancienneté d'extraction qu'on appelle *nobleſſe*; les Kourdes la priſent par-deſſus tout. Les Turkmans ne volent point; les Kourdes paſſent preſque par-tout pour des brigands. On les redoute à ce titre dans le pays d'Alep & d'Antioche, où ils occupent, ſous le nom de *Bagdachlié*, les montagnes à l'eſt de *Beilam*, juſque vers *Klés*. Dans ce pachalik & dans celui de Damas, leur nombre paſſe 20 mille tentes & cabanes, car ils ont auſſi des habitations ſédentaires; ils ſont cenſés *Muſulmans*, mais ils ne s'occupent ni de dogmes ni de rites. Pluſieurs parmi eux, diſtingués par le nom de *Yazdié*, honorent le *Chaitân* ou *Satan*, c'eſt-à-dire, le génie *ennemi* (de Dieu): cette idée, conſervée ſur-tout dans le Diarbekr & ſur les frontières de la Perſe, eſt une trace de l'ancien ſyſtême des deux *principes* du *bien* & du *mal*, qui, ſous

des formes tour-à-tour perſanes, juives, chrétiennes & muſulmanes, n'a ceſſé de régner dans ces contrées. L'on a coutume de regarder *Zoroaſtre* comme ſon premier auteur : mais long-temps avant ce prophète, l'Égypte connaiſſait *Ormuzd* & *Ahrimane* ſous les noms d'*Oſyris* & de *Typhon*. On a tort également de croire que ce ſyſtême ne fut répandu qu'au temps de Darius, fils d'Hyſtaſpe, puiſque Zoroaſtre, qui en fut l'apôtre, vécut en Médie dans un temps parallèle au règne de Salomon.

La langue, qui eſt le principal indice de fraternité des peuples, eſt diviſée chez les Kourdes en trois dialectes. Elle n'a ni les aſpirations ni les gutturales de l'Arabe, & l'on aſſure qu'elle ne reſſemble point au Perſan ; en ſorte qu'elle doit être une langue originale. Or, ſi l'on conſidère l'antiquité du peuple qui la parle, les relations qu'il a eues avec les *Mèdes*, les *Aſſyriens*, les *Perſes*, & même les *Parthes* (*a*), on pourra penſer que la connaiſſance de cette langue jetterait quelques lumières ſur l'hiſtoire ancienne

(*c*) *Sur le Tigre*, dit Strabon, *l'on compte pluſieurs lieux appartenans aux Parthes, que les Anciens appelaient Kardouques*, lib 16.

de ces pays. Il n'en existe pas de dictionnaire connu ; mais il serait facile d'en créer un. Si le Gouvernement de France proposait des encouragemens aux Drogmans ou aux Missionnaires d'Alep, de Diarbekr ou de Bagdad, il se trouverait promptement des sujets qui exécuteraient cet ouvrage (*a*).

(*a*) Depuis quelque temps, l'Impératrice de Russie a ordonné au Docteur Pallas de faire une collection de toutes les langues de l'Empire Russe ; & les recherches doivent embrasser le Kuban même & la Géorgie. Peut être les étendra-t-on jusqu'au *Kourd eſtan*. Lorsque le travail de cette collection sera fini, il y en aura un autre à faire : ce sera de réduire tous les alphabets de ces langues à un seul & même alphabet car c'est un grand obstacle à la science, que cette diversité d'alphabets Arabes, Arméniens, Géorgiens, Ibériens, Tartares, &c. Cette opération paraîtra peut-être impossible à beaucoup de personnes ; mais d'après les essais que j'ai faits en ce genre, je la regarde comme praticable, & même aisée. Il suffit de bien connaître les élémens de la parole, & l'on parviendra à classer les voyelles & les consonnes de tous les alphabets. Au reste, il est bon d'observer que le premier livre de toute nation est le dictionnaire de sa langue.

§. III.

Des Arabes-Bedouins.

Un troisième peuple errant dans la Syrie, sont ces *Arabes-Bedouins* que nous avons déjà trouvés en Égypte. Je n'en ai parlé que légèrement à l'occasion de cette province, parce que ne les ayant vus qu'en passant & sans savoir leur langue, leur nom ne me rappelait que peu d'idées; mais les ayant mieux connus en Syrie, ayant même fait un voyage à un de leurs camps près de *Gaze*, & vécu plusieurs jours avec eux, ils me fournissent maintenant des faits & des observations que je vais développer avec quelque détail.

En général, lorsqu'on parle des *Arabes*, on doit distinguer s'ils sont *cultivateurs*, ou s'ils sont *pasteurs*; car cette différence dans le genre de de vie en établit une si grande dans les mœurs & le génie, qu'ils se deviennent presqu'étrangers les uns aux autres. Dans le premier cas, vivant sédentaires, attachés à un même sol, & soumis à des gouvernemens réguliers, ils ont un état social qui les rapproche beaucoup de

nous. Tels ſont les habitans de l'*Yémen*; & tels encore les deſcendans des anciens conquérans, qui forment, en tout ou en partie, la population de la Syrie, de l'Égypte & des États barbareſques. Dans le ſecond cas, ne tenant à la terre que par un intérêt paſſager, tranſportant ſans ceſſe leurs tentes d'un lieu à l'autre, n'étant contraints par aucunes loix, ils ont une manière d'être qui n'eſt ni celle des peuples policés, ni celle des ſauvages, & qui par cela même mérite d'être étudiée. Tels ſont les *Bedouins* ou *habitans* des vaſtes *déſerts* qui s'étendent depuis les confins de la *Perſe* juſqu'aux rivages de *Maroc*. Quoique diviſés par ſociétés ou tribus indépendantes, ſouvent même ennemies, on peut cependant les conſidérer tous comme un même corps de nation. La reſſemblance de leurs langues eſt un indice évident de cette fraternité. La ſeule différence qui exiſte entr'eux, eſt que les tribus d'Afrique ſont d'une formation plus récente, étant poſtérieure à la conquête de ces contrées par les *Kalifs* ou *ſucceſſeurs* de Mahomet; pendant que les tribus du déſert propre de l'*Arabie* remontent, par une ſucceſſion non-interrompue, aux temps les plus reculés. C'eſt de

celles-ci ſpécialement que je vais traiter, comme appartenant de plus près à mon ſujet : c'eſt à elle que l'uſage de l'Orient approprie le nom d'*Arabes*, comme en étant la race la plus ancienne & la plus pure. On y joint en ſynonyme celui de *Bedáoui*, qui, ainſi que je l'ai obſervé, ſignifie *homme* du *déſert*; & ce ſynonyme paraît d'autant plus exact, que dans les anciennes langues de ces contrées, le terme *Arab* déſigne proprement une *ſolitude*, un *déſert*.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les habitans du déſert ſe vantent d'être la race la plus pure & la mieux conſervée des peuples Arabes : jamais en effet ils n'ont été conquis ; ils ne ſe ſont pas même mélangés en conquérant ; car les conquêtes dont on fait honneur à leur nom en général, n'appartiennent réellement qu'aux tribus de l'*Hedjâz* & de l'*Yémen* : celles de l'intérieur des terres n'émigrèrent point lors de la révolution de Mahomet ; ou ſi elles y prirent part, ce ne fut que par quelques individus que des motifs d'ambition en détachèrent : auſſi le Prophète, dans ſon *Qorân*, traite-t-il les Arabes du déſert de *rebelles*, d'*infidèles* ; & le temps les a peu changés. On peut dire qu'ils ont conſervé à tous

égards leur indépendance & leur ſimplicité premières. Ce que les plus anciennes hiſtoires rapportent de leurs uſages, de leurs mœurs, de leurs langues & même de leurs préjugés, ſe trouve encore preſqu'en tout le même; & ſi l'on y joint que cette unité de caractère conſervée dans l'éloignement des temps, ſubſiſte auſſi dans l'éloignement des lieux, c'eſt-à-dire, que les tribus les plus diſtantes ſe reſſemblent infiniment, on conviendra qu'il eſt curieux d'examiner les circonſtances qui accompagnent un état moral ſi particulier.

Dans notre Europe, & ſur-tout dans notre France, où nous ne voyons point de peuples errans, nous avons peine à concevoir ce qui peut déterminer des hommes à un genre de vie qui nous rebute. Nous concevons même difficilement ce que c'eſt qu'un *déſert*, & comment un terrein a des habitans s'il eſt ſtérile, ou n'eſt pas mieux peuplé s'il eſt cultivable. J'ai éprouvé ces difficultés comme un chacun, &, par cette raiſon, je crois devoir inſiſter ſur les détails qui m'ont rendu ces faits palpables.

La vie errante & paſtorale que mènent pluſieurs peuples de l'Aſie, tient à deux cauſes pri-

cipales. La première est la nature du sol, lequel se refusant à la culture, force de recourir aux animaux qui se contentent des herbes sauvages de la terre. Si ces herbes sont clair-semées, un seul animal épuisera beaucoup de terrein, & il faudra parcourir de grands espaces. Tel est le cas des Arabes dans le désert propre de l'Arabie & dans celui de l'Afrique.

La seconde cause pourrait s'attribuer aux habitudes, puisque le terrein est cultivable & même fécond en plusieurs lieux, tels que la frontière de Syrie, le *Diarbekr*, la *Natolie*, & la plupart des cantons fréquentés par les Kourdes & les Turkmans. Mais en analysant ces habitudes, il m'a paru qu'elles n'étaient elles-mêmes qu'un effet de l'état politique de ces pays; en sorte qu'il faut en reporter la cause première au gouvernement lui-même. Des faits journaliers viennent à l'appui de cette opinion; car toutes les fois que les hordes & les tribus errantes trouvent dans un canton la paix & la sécurité jointes à la *suffisance*, elles s'y habituent, & passent insensiblement à l'état cultivateur & sédentaire. Dans d'autres cas, au contraire, lorsque la tyrannie du gouvernement pousse à bout les ha-

bitans d'un village, les payſans déſertent leurs maiſons, ſe retirent avec leurs familles dans les montagnes, ou errent dans les plaines, avec l'attention de changer ſouvent de domicile pour n'être pas ſurpris. Souvent même il arrive que des individus, devenus voleurs pour ſe ſouſtraire aux loix ou à la tyrannie, ſe réuniſſent & forment de petits camps qui ſe maintiennent à main-armée, & deviennent, en ſe multipliant, de nouvelles hordes ou de nouvelles tribus. On peut donc dire que dans les terreins cultivables, la vie errante n'a pour cauſe que la dépravation du gouvernement, & il paraît que la vie ſédentaire & cultivatrice eſt celle à laquelle les hommes ſont le plus naturellement portés.

A l'égard des Arabes, ils ſemblent condamnés d'une manière ſpéciale à la vie vagabonde par la nature de leurs *déſerts*. Pour ſe peindre ces déſerts, que l'on ſe figure ſous un ciel preſque toujours ardent & ſans nuages, des plaines immenſes & à perte de vûe, ſans maiſons, ſans arbres, ſans ruiſſeaux, ſans montagnes : quelquefois les yeux s'égarent ſur un horiſon raz & uni comme la mer. En d'autres endroits le terrein ſe courbe en ondulations, ou ſe hériſſe de rocs & de rocailles.

Presque toujours également nue, la terre n'offre que des plantes ligneuses clair-semées, & des buissons épars, dont la solitude n'est que rarement troublée par des gazelles, des lièvres, des sauterelles & des rats. Tel est presque tout le pays qui s'étend depuis Alep jusqu'à la mer d'Arabie, & depuis l'Égypte, jusqu'au golfe Persique, dans un espace de 600 lieues de longueur sur 300 de large.

Dans cette étendue cependant il ne faut pas croire que le sol ait par-tout la même qualité; elle varie par veines & par cantons. Par exemple, sur la frontière de Syrie, la terre est en général grasse, cultivable, même féconde : elle est encore telle sur les bords de l'Euphrate; mais en s'avançant dans l'intérieur & vers le midi, elle devient crayeuse & blanchâtre, comme sur la ligne de Damas, puis rocailleuse, comme dans le *Tîh* & l'*Hedjâz*; puis enfin, un pur sable, comme à l'orient de l'*Yemen*. Cette différence dans les qualités du sol, produit quelques nuances dans l'état des *Bedouins*. Par exemple, dans les cantons stériles, c'est-à-dire, mal garnis de plantes, les tribus sont faibles & très-distantes : tels sont le désert de Suez, celui de la mer Rouge, & la

partie intérieure du grand déſert, qu'on appelle le *Nadjd* (*a*). Quand le ſol eſt mieux garni, comme entre Damas & l'Euphrate, les tribus ſont moins rares, moins écartées; enfin dans les cantons cultivables, tels que le Pachalic d'Alep, le Haurân, & le pays de Gaze, les camps ſont nombreux & rapprochés. Dans les premiers cas, les Bedouins ſont purement paſteurs, & ne vivent que du produit des troupeaux, de quelques dattes & de chair fraiche ou ſechée au ſoleil, que l'on réduit en farine. Dans le ſecond, ils enſemencent quelques terreins, & joignent le froment, l'orge & même le riz, à la chair & au laitage.

Quand on ſe rend compte des cauſes de la ſtérilité & de l'inculture du déſert, on trouve qu'elles viennent ſur-tout du défaut de fontaines, de rivières, & en général du manque d'eau. Ce manque d'eau lui-même vient de la diſpoſition du terrein, c'eſt-à-dire, qu'étant plane & privé de montagnes, les nuages gliſſent ſur ſa ſurface échauffée, comme ſur l'Égypte: ils ne s'y arrêtent qu'en hiver, lorſque le froid de l'athmoſphère les empêche de s'élever, & les

(*a*) Prononcez Najd.

réſout

réſout en pluie. La nudité de ce terrein eſt auſſi une cauſe de ſéchereſſe, en ce que l'air qui le couvre s'échauffe plus aiſément, & force les nuages de s'élever. Il eſt probable que l'on produiroit un changement dans le climat, ſi l'on plantait tout le déſert en arbres; par exemple, en ſapins.

L'effet des pluies qui tombent en hiver, eſt d'occaſionner dans les lieux où le ſol eſt bon, comme ſur la frontière de Syrie, une culture aſſez ſemblable à celle de l'intérieur même de cette province; mais comme ces pluies n'établiſſent ni ſources, ni ruiſſeaux durables, les habitans éprouvent l'inconvénient d'être ſans eau pendant l'été. Pour y obvier, il a fallu employer l'art, & conſtruire des puits, des réſervoirs & des citernes, où l'on en amaſſe une proviſion annuelle: de tels ouvrages exigent des avances de fonds & de travail, & ſont encore expoſés à bien des riſques. La guerre peut détruire en un jour le travail de pluſieurs mois, & la reſſource de l'année. Un cas de ſéchereſſe qui n'eſt que trop fréquent, peut faire avorter une récolte, & réduire à la diſette même de l'eau. Il eſt vrai qu'en creuſant la terre, on en trouve preſque par-tout depuis ſix juſqu'à vingt pieds de pro-

fondeur; mais cette eau est saumâtre, comme dans tout le désert d'Arabie & d'Afrique (*a*); souvent même elle tarit : alors la soif & la famine surviennent; & si le Gouvernement ne prête pas des secours, les villages se désertent. On sent qu'un tel pays ne peut avoir qu'une agriculture précaire, & que sous un régime comme celui des Turks, il est plus sûr d'y vivre partout errant, que laboureur sédentaire.

Dans les cantons où le sol est rocailleux & sablonneux, comme dans le *Tîh*, l'*Hedjâz* & le *Najd*, ces pluies font germer les graines des plantes sauvages, raniment les buissons, les renoncules, les absinthes, les *qalis*, *&c.*, & forment dans les bas-fonds des lagunes où croissent des roseaux & des herbes : alors la plaine prend un aspect assez riant de verdure; c'est la saison de l'abondance pour les troupeaux & pour leurs maîtres; mais au retour des chaleurs, tout se dessèche, & la terre, poudreuse & grisâtre, n'offre plus que des tiges sèches & dures comme

(*a*) Cette qualité saline est si inhérente au sol, qu'elle passe jusques dans les plantes. Toutes celles du Désert abondent en soude & en sel de glauber; il est remarquable que la dose de ces sels diminue en se rapprochant des montagnes, où elle finit par être presque nulle.

le bois, que ne peuvent brouter ni les chevaux, ni les bœufs, ni même les chèvres. Dans cet état le déſert deviendrait inhabitable, & il faudrait le quitter, ſi la Nature n'y eût attaché un animal d'un tempérament auſſi dur & auſſi frugal que le ſol eſt ingrat & ſtérile, ſi elle n'y eût placé le chameau. Nul animal ne préſente une analogie ſi marquée & ſi excluſive à ſon climat : on dirait qu'une *intention préméditée* s'eſt plû à régler les qualités de l'un ſur celles de l'autre. Voulant que le chameau habitât un pays où il ne trouverait que peu de nourriture, la Nature a économiſé la matière dans toute ſa conſtruction. Elle ne lui a donné la plénitude des formes ni du bœuf, ni du cheval, ni de l'élephant; mais le bornant au plus étroit néceſſaire, elle lui a placé une petite tête ſans oreille, au bout d'un long col ſans chair. Elle a ôté à ſes jambes & à ſes cuiſſes tout muſcle inutile à les mouvoir; enfin, elle n'a accordé à ſon corps deſſéché que les vaiſſeaux & les tendons néceſſaires pour en lier la charpente. Elle l'a muni d'une forte mâchoire pour broyer les plus durs alimens; mais de peur qu'il n'en conſommât trop, elle a retréci ſon eſtomac, & l'a obligé à *ruminer*.

Elle a garni ſon pied d'une maſſe de chair qui, gliſſant ſur la boue, & n'étant pas propre à grimper, ne lui rend praticable qu'un ſol ſec, uni & ſablonneux comme celui de l'Arabie : enfin, elle l'a deſtiné viſiblement à l'eſclavage, en lui refuſant toutes défenſes contre ſes ennemis. Privé des cornes du taureau, du ſabot du cheval, de la dent de l'éléphant, & de la légèreté du cerf, que peut le chameau contre les attaques du lion, du tigre, ou même du loup? Auſſi, pour en conſerver l'eſpèce, la Nature le cacha-t-elle au ſein des vaſtes déſerts, où la diſette des végétaux n'attirait nul gibier, & d'où la diſette du gibier repouſſait les animaux voraces. Il a fallu que la verge des tyrans chaſsât l'homme de la terre habitable, pour que le chameau perdît ſa liberté. Paſſé à l'état domeſtique, il eſt devenu le moyen d'habitation de la terre la plus ingrate. Lui ſeul ſubvient à tous les beſoins de ſes maîtres. Son lait nourrit la famille Arabe, ſous les diverſes formes de caillé, de fromage, & de beurre; ſouvent même on mange ſa chair. On fait des chauſſures & des harnois de ſa peau, des vêtemens & des tentes de ſon poil. On tranſporte par ſon moyen de lourds fardeaux : enfin,

lorſque la terre refuſe le fourrage au cheval, ſi précieux au Bédouin, le chameau ſubvient par ſon lait à la diſette, ſans qu'il en coûte, pour tant d'avantages, autre choſe que quelques tiges de ronces ou d'abſinthes, & des noyaux de dattes pilées. Telle eſt l'importance du chameau pour le déſert, que ſi on l'en retiroit, on en ſouſtrairait toute la population dont il eſt l'unique pivot.

Voilà les circonſtances dans leſquelles la Nature a placé les Bédouins pour en faire une race d'hommes ſingulière au moral & au phyſique. Cette ſingularité eſt ſi tranchante, que leurs voiſins, les Syriens mêmes, les regardent comme des hommes extraordinaires. Cette opinion a lieu ſur-tout pour les tribus du fond du déſert, telles qu'*Anazé*, *Kaibar*, *Taï*, & autres, qui ne s'approchent jamais des villes. Lorque du temps de Dâher, il en vint des cavaliers juſqu'à *Acre*, ils y firent la même ſenſation que feraient parmi nous des ſauvages de l'Amérique. On conſidérait avec ſurpriſe ces hommes plus petits, plus maigres & plus noirs qu'aucuns Bédouins connus: leurs jambes sèches n'avaient que des tendons ſans mollets. Leur ventre était collé à leur dos, leurs cheveux étaient crêpés preſqu'autant que

ceux des Nègres. De leur côté, tout les étonnait; ils ne concevaient ni comment les maisons & les minarets pouvaient se tenir debout, ni comment on osait habiter dessous, & toujours au même endroit; mais sur-tout ils s'extasiaient à la vûe de la mer, & ils ne pouvaient comprendre ce *désert d'eau*. On leur parla de mosquées, de prières, d'ablutions; & ils demandèrent ce que cela signifiait, ce que c'était que Moyse, Jésus-Christ & Mahomet; & pourquoi les habitans n'étant pas de tribus séparées, suivaient des Chefs opposés.

On sent que les Arabes des frontières ne sont pas si novices; il en est même plusieurs petites tribus, qui, vivant au sein du pays, comme dans la vallée de *Beqââ*, dans celle du Jourdain, & dans la Palestine, se rapprochent de la condition des payſans; mais ceux-là sont mépriſés des autres, qui les regardent comme des *Arabes bâtards*, & des *rayas* ou *eſclaves des Turcs*.

En général, les Bédouins sont petits, maigres, & hâlés, plus cependant au sein du désert, moins sur la frontière du pays cultivé; mais là même, toujours plus que les laboureurs du voisinage: un même camp offre aussi cette différence, &

j'ai remarqué que les *Chaiks*, c'eſt-à-dire, les *riches* & leurs ſerviteurs, étaient toujours plus grands & plus charnus que le peuple. J'en ai vu qui paſſaient cinq pieds cinq & ſix pouces, pendant que la taille générale n'eſt que de 5 pieds 2 pouces. On n'en doit attribuer la raiſon qu'à la nourriture qui eſt plus abondante pour la première claſſe que pour la dernière (*a*). On peut même dire que le commun des Bédouins vit dans une misère & une famine habituelles. Il paraîtra peu croyable parmi nous, mais il n'en eſt pas moins vrai que la ſomme ordinaire des alimens de la plupart d'entre-eux, ne paſſe pas ſix onces par jour: c'eſt ſur-tout chez les tribus du Najd & de l'Hedjâz, que l'abſtinence eſt portée à ſon comble. Six ou ſept dattes trempées dans du beurre-fondu, quelque peu de lait doux ou caillé, ſuffiſent à la journée d'un homme. Il ſe croit heureux, s'il y joint quelques pincées de farine groſſière ou une boulette de riz. La chair

(*a*) Cette cauſe eſt également ſenſible dans la comparaiſon des chameaux Arabes aux chameaux Turkmans; car ces derniers vivant dans des pays riches en fourrages, ſont devenus une eſpèce plus forte en membres & plus charnue que les premiers.

eſt réſervée aux plus grands jours de fête, & ce n'eſt que pour un mariage ou une mort que l'on tue un chevreau; ce n'eſt qu'aux Chaiks riches & généreux qu'il appartient d'égorger de jeunes chameaux, de manger du riz cuit avec de la viande. Dans ſa diſette, le vulgaire toujours affamé ne dédaigne pas les plus vils alimens : de-là l'uſage où ſont les Bédouins de manger des ſauterelles, des rats, des lézards, & des ſerpens grillés ſur des brouſſailles; de-là leurs rapines dans les champs cultivés, & leurs vols ſur les chemins; de-là auſſi leur conſtitution délicate, & leur corps petit & maigre, plutôt agile que vigoureux. Il y a ceci de remarquable pour un Médecin, dans leur tempérament, que leurs déperditions en tout genre, même en ſueurs, ſont très-faibles; leur ſang eſt ſi dépouillé de ſéroſité, qu'il n'y a que la grande chaleur qui puiſſe le maintenir dans ſa fluidité. Cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient d'ailleurs aſſez ſains, & que les maladies ne ſoient plus rares parmi eux que parmi les habitans du pays cultivé.

D'après ces faits, on ne jugera point que la frugalité des Arabes ſoit une vertu purement de choix, ni même de climat. Sans doute l'extrême

chaleur dans laquelle ils vivent, facilite leur abſtinence, en ôtant à l'eſtomac l'activité que le froid lui donne. Sans doute auſſi l'habitude de la diette, en empêchant l'eſtomac de ſe dilater, devient un moyen de la ſupporter ; mais le motif principal & premier de cette habitude, eſt, comme pour tous les autres hommes, la néceſſité des circonſtances où ils ſe trouvent, ſoit de la part du ſol, comme je l'ai expliqué, ſoit de la part de leur état ſocial qu'il faut développer.

J'ai déjà dit que les Arabes-Bédouins étaient diviſés par tribus, qui conſtituent autant de peuples particuliers. Chacune de ces tribus s'approprie un terrein qui forme ſon domaine; elles ne diffèrent à cet égard des Nations Agricoles, qu'en ce que ce terrein exige une étendue plus vaſte, pour fournir à la ſubſiſtance des troupeaux pendant toute l'année. Chacune de ces tribus compoſe un ou pluſieurs camps qui ſont répartis ſur le pays, & qui en parcourent ſucceſſivement les parties à meſure que les troupeaux les épuiſent: de-là il arrive que ſur un grand eſpace, il n'y a jamais d'habités que quelques points qui varient d'un jour à l'autre ; mais comme l'eſpace entier eſt néceſſaire à la ſubſiſtance annuelle de la tribu,

quiconque y empiète, eſt cenſé violer la propriété ; ce qui ne diffère point encore du droit public des Nations. Si donc une tribu ou ſes ſujets entrent ſur un terrein étranger, ils ſont traités en voleurs, en ennemis, & il y a guerre. Or, comme les tribus ont entr'elles des affinités par alliance de ſang ou par conventions, il s'enſuit des ligues qui rendent les guerres plus ou moins générales. La manière d'y procéder eſt très-ſimple. Le délit connu, l'on monte à cheval, l'on cherche l'ennemi ; l'on ſe rencontre, on parlemente ; ſouvent on ſe pacifie, ſinon l'on s'attaque par pelotons ou par cavaliers ; on s'aborde ventre à terre, la lance baiſſée ; quelquefois on la darde, malgré ſa longueur, ſur l'ennemi qui fuit ; rarement la victoire ſe diſpute ; le premier choc la décide ; les vaincus fuient à bride abattue ſur la plaine raſe du Déſert. Ordinairement la nuit les dérobe au vainqueur. La tribu qui a du deſſous lève le camp, s'éloigne à marche forcée, & cherche un aſyle chez des alliés. L'ennemi ſatisfait pouſſe ſes troupeaux plus loin, & les fuyards reviennent à leur domaine. Mais, du meurtre de ces combats, il reſte des motifs de haine qui perpétuent les diſſenſions. L'intérêt de la ſûreté com-

mune a dès long-temps établi chez les Arabes une loi générale, qui veut que le sang de tout homme tué soit vengé par celui de son meurtrier, c'est ce qu'on appelle le *Târ* ou *talion* : le droit en est dévolu au plus proche parent du mort. Son honneur devant tous les Arabes y est tellement compromis, que s'il néglige de prendre son *talion*, il est à jamais déshonoré. En conséquence, il épie l'occasion de se venger ; si son ennemi périt par des causes étrangères ; il ne se tient point satisfait, & sa vengeance passe sur le plus proche parent. Ces haines se transmettent comme un héritage du père aux enfans, & ne cessent que par l'extinction de l'une des races, à moins que les familles ne s'accordent en sacrifiant le coupable, ou en *rachetant le sang* pour un prix convenu en argent ou en troupeaux. Hors cette satisfaction, il n'y a ni paix, ni trève, ni alliance entre-elles, ni même quelquefois entre les tribus réciproques : *il y a du sang entre nous*, se dit-on en toute affaire ; & ce mot est une barrière insurmontable. Les accidens s'étant multipliés par le laps des temps, il est arrivé que la plupart des tribus ont des querelles, & qu'elles vivent dans un état habituelle de guerre ; ce qui, joint à leur genre de vie,

fait des Bédouins un peuple militaire, ſans qu'ils ſoient néanmoins avancés dans la pratique de cet art. La diſpoſition de leurs camps eſt un *rond* aſſez irrégulier, formé par une ſeule ligne de tentes plus ou moins eſpacées. Ces tentes, tiſſues de poil de chèvre ou de chameau, ſont noires ou brunes, à la différence de celles des Turkmans, qui ſont blanchâtres. Elles ſont tendues ſur trois ou cinq piquets de cinq à ſix pieds de hauteur ſeulement, ce qui leur donne un air très-écraſé; dans le lointain, un tel camp ne paraît que comme des taches noires; mais l'œil perçant des Bédouins ne s'y trompe pas. Chaque tente habitée par une famille, eſt partagée par un rideau en deux portions, dont l'une n'appartient qu'aux femmes. L'eſpace vuide du grand *rond* ſert à parquer chaque ſoir les troupeaux. Jamais il n'y a de retranchemens; les ſeules gardes avancées & les patrouilles ſont des chiens; les chevaux reſtent ſellés, & prêts à monter à la première alarme; mais comme il n'y a ni ordre ni diſtribution, ces camps, déjà faciles à ſurprendre, ne ſeraient d'aucune défenſe en cas d'attaque: auſſi arrive-t-il chaque jour des accidens, des enlèvemens de beſtiaux; & cette guerre de maraude eſt une de celles qui occupent davantage les Arabes.

Les tribus qui vivent dans le voisinage des Turks, ont une position encore plus orageuse : en effet, ces étrangers s'arrogeant, à titre de conquête, la propriété de tout le pays, ils traitent les Arabes comme des vassaux rébelles, ou des ennemis inquiets & dangereux. Sur ce principe, ils ne cessent de leur faire une guerre sourde ou déclarée. Les Pachas se font une étude de profiter de toutes les occasions de les troubler. Tantôt ils leur contestent un terrein qu'ils leur ont loué ; tantôt ils exigent un tribut dont on n'est pas convenu. Si l'ambition ou l'intérêt divisent une famille de Chaiks, ils secourent tour-à-tour l'un & l'autre parti, & finissent par les ruiner tous les deux. Souvent ils font empoisonner ou assassiner les chefs dont ils redoutent le courage ou l'esprit, fussent-ils même leurs alliés. De leur côté, les Arabes regardant les Turks comme des usurpateurs & des traîtres, ne cherchent que les occasions de leur nuire. Malheureusement le fardeau tombe plus sur les innocens que sur les coupables : ce sont presque toujours les payſans qui payent les délits des gens de guerre. A la moindre alarme, on coupe leurs moissons, on enlève leurs troupeaux, on intercepte les com-

munications & le commerce : les payſans crient aux voleurs, & ils ont raiſon ; mais les Bédouins réclament le droit de la guerre ; & peut-être n'ont-ils pas tort. Quoi qu'il en ſoit, ces dépréda-tions établiſſent entre les Bédouins & les habitans du pays cultivé, une méſintelligence qui les rend mutuellement ennemis.

Telle eſt la ſituation des Arabes à l'extérieur. Elle eſt ſujette à de grandes viciſſitudes, ſelon la bonne ou mauvaiſe conduite des chefs. Quelquefois une tribu faible s'élève & s'agrandit ; pendant qu'une autre, d'abord puiſſante, décline ou même s'anéantit ; non que tous ſes membres périſſent, mais parce qu'ils s'incorporent à une autre ; & ceci tient à la conſtitution intérieure des tribus. Chaque tribu eſt compoſée d'une ou de pluſieurs familles principales, dont les membres portent le titre de *Chaiks* ou *Seigneurs*. Ces familles repréſentent aſſez bien les *Patriciens* de Rome, & les *Nobles* de l'Europe. L'un de ces Chaiks commande en chef à tous les autres ; c'eſt le général de cette petite armée. Quelquefois il prend le titre d'*Emir*, qui ſignifie *commandant* & prince. Plus il a de parens, d'enfans & d'alliés, plus il eſt fort & puiſſant. Il y joint de

ſerviteurs qu'il s'attache d'une manière ſpéciale, en fourniſſant à tous leurs beſoins. Mais en outre il ſe range autour de ce chef de petites familles qui, n'étant point aſſez fortes pour vivre indépendantes, ont beſoin de protection & d'alliances. Cette réunion s'appelle *Qâbîlé*, ou *Tribu*. On la diſtingue d'une autre par le nom de ſon chef, ou par celui de la famille commandante. Quand on parle de ſes individus en général, on les appelle *énfans* d'un tel, quoiqu'ils ne ſoient pas réellement tous de ſon ſang, & que lui-même ſoit un homme mort depuis long-temps. Ainſi l'on dit : *beni Temîn*, *Oulâd Taï*; les enfans de *Temîn* & de *Taï*. Cette façon de s'exprimer eſt même paſſée par métaphore aux noms de pays; la phraſe ordinaire pour en déſigner les habitans, eſt de dire *les enfans de tel lieu*. Ainſi les Arabes diſent *Oulâd Maſr*, les Égyptiens; *Oulâd Châm*, les Syriens; ils diraient *Oulâd Franſa*, les Français; *Oulâd Moſqou*, les Ruſſes; ce qui n'eſt pas ſans importance pour l'hiſtoire ancienne.

Le gouvernement de cette ſociété eſt tout-à-la fois républicain, ariſtocratique & même deſpotique, ſans être décidément aucun de ces états. Il eſt républicain, parce que le peuple y

a une influence première dans toutes les affaires, & que rien ne se fait sans un consentement de majorité. Il est aristocratique, parce que les familles des *Chaiks* ont quelques-unes des prérogatives que la force donne par-tout. Enfin il est despotique, parce que le *Chaik* principal a un pouvoir indéfini & presqu'absolu. Quand c'est un homme de caractère, il peut porter son autorité jusqu'à l'abus; mais dans cet abus même il est des bornes que l'état des choses rend assez étroites. En effet, si un chef commettait une grande injustice; si, par exemple, il tuait un Arabe, il lui serait presqu'impossible d'en éviter la peine : le ressentiment de l'offensé n'aurait nul respect pour son titre; il subirait le *talion*; & s'il ne payait pas le sang, il serait infailliblement assassiné; ce qui serait facile, vu la vie simple & privée des Chaiks dans le camp. S'il fatigue ses sujets par sa dureté, ils l'abandonnent, & passent dans une autre tribu. Ses propres parens profitent de ses fautes, pour le déposer & s'établir à sa place. Il n'a point contr'eux la ressource des troupes étrangères; ses sujets communiquent entr'eux trop aisément, pour qu'il puisse les diviser d'intérêt & se faire une faction subsistante

ſubſiſtante. D'ailleurs, comment la ſoudoyer, puiſqu'il ne retire de la Tribu aucune eſpèce d'impôt ; que la plupart de ſes ſujets ſont bornés au plus juſte néceſſaire, & qu'il eſt réduit lui-même à des propriétés aſſez médiocres & déjà chargées de groſſes dépenſes ?

En effet, c'eſt le Chaik principal qui, dans toute tribu, eſt chargé de défrayer les allans & les venans ; c'eſt lui qui reçoit les viſites des alliés & de quiconque a des affaires. Joignant ſa tente, eſt un grand pavillon qui ſert d'hoſpice à tous les étrangers & aux paſſans. C'eſt là que ſe tiennent les aſſemblées fréquentes des Chaiks & des Notables, pour décider des campemens, des décampemens, de la paix, de la guerre ; des démêlés avec les Gouverneurs Turks & les villages ; des procès & querelles des particuliers, &c. A cette foule qui ſe ſuccède, il faut donner le café, le pain cuit ſous la cendre, le riz, & quelquefois le chevreau ou le chameau rôti ; en un mot, il faut tenir table ouverte ; & il eſt d'autant plus important d'être généreux, que cette généroſité porte ſur des objets de néceſſité première. Le crédit & la puiſſance dépendent de là : l'Arabe affamé place avant toute vertu la libé-

ralité qui le nourrit ; & ce préjugé n'eſt pas ſans fondement; car l'expérience a prouvé que les *Chaiks* avares n'étaient jamais des hommes à grandes vues : de-là ce proverbe, auſſi juſte que précis : *main ſerrée, cœur étroit.* Pour ſubvenir à ces dépenſes, le *Chaik* n'a que ſes troupeaux, quelquefois des champs enſemencés, le caſuel des pillages, avec les péages des chemins, & tout cela eſt borné. Celui chez qui je me rendis ſur la fin de 1784 dans le pays de Gaze, paſſait pour le plus puiſſant de ces cantons ; cependant il ne m'a pas paru que ſa dépenſe fût ſupérieure à celle d'un gros fermier ; ſon mobilier conſiſtant en quelques peliſſes, en tapis, en armes, en chevaux & en chameaux, ne peut s'évaluer à plus de 50 mille livres ; & il faut obſerver que dans ce compte, quatre jumens de race ſont portées à 6000 liv., & chaque tête de chameau à dix louis. On ne doit donc pas, lorſqu'il s'agit des Bedouins, attacher nos idées ordinaires aux mots de *Prince* & de *Seigneur* : on ſe rapprocherait beaucoup plus de la vérité en les comparant aux bons fermiers des pays de montagnes, dont ils ont la ſimplicité dans les vêtemens comme dans la vie domeſtique, &

les mœurs. Tel Chaik qui commande à 500 chevaux, ne dédaigne pas de seller & de brider le sien, de lui donner l'orge & la paille hachée. Dans sa tente, c'est sa femme qui fait le café, qui bat la pâte, qui fait cuire la viande. Ses filles & ses parentes lavent le linge, & vont, la cruche sur la tête & le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine : c'est précisément l'état dépeint par Homère, & par la Genèse, dans l'histoire d'Abraham. Mais il faut avouer qu'on a de la peine à s'en faire une juste idée, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux.

La simplicité, ou, si l'on veut, la pauvreté du commun des Bedouins, est proportionnée à celle de leurs chefs. Tous les biens d'une famille consistent en un mobilier dont voici à-peu-près l'inventaire. Quelques chameaux mâles & femelles, des chèvres, des poules ; une jument & son harnois ; une tente, une lance de 16 pieds de long, un sabre courbe, un fusil rouillé à pierre ou à rouet ; une pipe, un moulin portatif, une marmite, un seau de cuir, une poëlette à griller le café, une natte, quelques vêtemens, un manteau de laine noire ; enfin, pour tous bijoux, quelques anneaux de verre ou d'argent

que la femme porte aux jambes & aux bras. Si rien de tout cela ne manque, le ménage eſt riche. Ce qui manque au pauvre, & ce qu'il deſire le plus, eſt la jument : en effet, cet animal eſt le grand moyen de fortune ; c'eſt avec la jument que le Bedouin va en courſe contre les tribus ennemies, ou en maraude dans les campagnes & ſur les chemins. La jument eſt préférée au cheval, parce qu'elle ne hennit point, parce qu'elle eſt plus docile, & qu'elle a du lait qui, dans l'occaſion, appaiſe la ſoif & même la faim de ſon maître.

Ainſi reſtreints au plus étroit néceſſaire, les Arabes ont auſſi peu d'induſtrie que de beſoins ; tous leurs arts ſe réduiſent à ourdir des tentes groſſières, à faire des nattes & du beurre. Tout leur commerce conſiſte à échanger des chameaux, des chevreaux, des chevaux mâles, & des laitages, contre des armes, des vêtemens, quelque peu de riz ou de bled, & contre de l'argent qu'ils enfouiſſent. Leurs ſciences ſont abſolument nulles ; ils n'ont aucune idée ni de l'aſtronomie, ni de la géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre, & rien n'eſt ſi rare même parmi les Chaiks, que de ſavoir lire. Toute leur littéra-

ture consiste à réciter des contes & des histoires, dans le genre des *Mille & une nuits*. Ils ont une passion particulière pour ces narrations; elles rempliſſent une grande partie de leurs loisirs, qui sont très-longs. Le soir ils s'asseyent à terre à la porte des tentes, ou sous leur couvert, s'il fait froid, & là, rangés en cercle autour d'un petit feu de fiente, la pipe à la bouche & les jambes croisées, ils commencent d'abord par rêver en silence, puis, à l'improviste, quelqu'un débute par un *il y avoit au temps passé*, & il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune Chaik & d'une jeune Bedouine: il raconte comment le jeune homme apperçut d'abord sa maîtresse à la dérobée, & comme il en devint éperdument amoureux; il dépeint trait par trait la jeune Beauté, vante ses yeux noirs, grands & doux comme ceux d'une gazelle; son regard mélancolique & passionné, ses sourcils courbés comme deux arcs d'ébène; sa taille droite & souple comme une lance; il n'omet ni sa démarche légère comme celle d'une *jeune pouline*, ni ses paupières noircies de *Kohl*, ni ses lèvres peintes de bleu, ni ses ongles teints de henné couleur d'or, ni sa gorge semblable à un couple de grenades,

ni ſes paroles douces comme le miel. Il conte le martyre du jeune amant, *qui ſe conſume tellement de deſirs & d'amour, que ſon corps ne donne plus d'ombre.* Enfin, après avoir détaillé ſes tentatives pour voir ſa maîtreſſe, les obſtacles des parens, les enlèvemens des ennemis, la captivité ſurvenue aux deux amans, &c; il termine, à la ſatisfaction de l'auditoire, par les ramener unis & heureux à la tente paternelle; & chacun de payer à ſon éloquence le *ma cha allah* (*a*) qu'il a mérité. Les Bedouins ont auſſi des chanſons d'amour qui ont plus de naturel & de ſentiment que celles des Turks & des habitans des villes; ſans doute parce que ceux-là ayant des mœurs chaſtes, connaiſſent l'amour; pendant que ceux-ci, livrés à la débauche, ne connaiſſent que la jouiſſance.

En conſidérant que la condition des Bedouins, ſur-tout dans l'intérieur du déſert, reſſemble à beaucoup d'égards à celle des ſauvages de l'Amérique, je me ſuis quelquefois demandé pourquoi ils n'avaient point la même férocité; pourquoi éprouvant de grandes diſettes, l'uſage de la chair

(*a*) Exclamation d'éloge : comme ſi l'on diſait, *admirablement bien.*

humaine était inoui parmi eux ; pourquoi, en un mot, leurs mœurs ſont plus douces & plus ſociables. Voici les raiſons que me donne l'analyſe des faits.

Il ſemblerait d'abord que l'Amérique étant riche en pâturages, en lacs & en forêts, ſes habitans duſſent avoir plus de facilité pour la vie paſtorale, que pour toute autre. Mais ſi l'on obſerve que ces forêts, en offrant un refuge aiſé aux animaux, les ſouſtraient au pouvoir de l'homme, on jugera que le ſauvage a été conduit par la nature du ſol, à être chaſſeur, & non paſteur. Dans cet état, toutes ſes habitudes ont concouru à lui donner un caractère violent. Les grandes fatigues de la chaſſe ont endurci ſon corps ; les faims extrêmes, ſuivies tout-à-coup de l'abondance du gibier, l'ont rendu vorace. L'habitude de verſer le ſang, & de déchirer ſa proie, l'a familiariſé avec le meurtre & avec le ſpectacle de la douleur. Si la faim l'a perſécuté, il a deſiré la chair ; & trouvant à ſa portée celle de ſon ſemblable, il a dû en manger ; il a pu ſe réſoudre à le tuer pour s'en repaître. La première épreuve faite, il s'en eſt fait une habitude ; il eſt

devenu antropophage, sanguinaire, atroce, & son ame a pris l'insensibilité de tous ses organes.

La position de l'Arabe est bien différente. Jeté sur de vastes plaines rases, sans eau, sans forêts, il n'a pu, faute de gibier & de poisson être chasseur ou pêcheur. Le chameau a déterminé sa vie au genre pastoral, & tout son caractère s'en est composé. Trouvant sous sa main une nourriture légère, mais suffisante & constante, il a pris l'habitude de la frugalité; content de son lait & de ses dattes, il n'a point desiré la chair, il n'a point versé le sang: ses mains ne se sont point accoutumées au meurtre, ni ses oreilles aux cris de la douleur : il a conservé un cœur humain & sensible.

Lorsque ce sauvage pasteur connut l'usage du cheval, son état changea un peu de forme. La facilité de parcourir rapidement de grands espaces, le rendit vagabond : il était avide par disette; il devint voleur par cupidité; & tel est resté son caractère. Pillard plutôt que guerrier, l'Arabe n'a point un courage sanguinaire; il n'attaque que pour dépouiller; & si on lui résiste, il ne juge pas qu'un peu de butin vaille la peine de se faire tuer. Il faut verser son sang pour l'irriter; mais

alors on le trouve auſſi opiniâtre à ſe venger, qu'il a été prudent à ſe compromettre.

On a ſouvent reproché aux Arabes cet eſprit de rapine ; mais ſans vouloir l'excuſer, on ne fait point aſſez d'attention qu'il n'a lieu que pour l'étranger réputé ennemi, & que par conſéquent il eſt fondé ſur le droit public de la plupart des peuples. Quant à l'intérieur de leur ſociété, il y règne une bonne-foi, un déſintéreſſement, une généroſité qui feraient honneur aux hommes les plus civiliſés. Quoi de plus noble que ce droit d'aſyle établi chez toutes les tribus ? Un étranger, un ennemi même, a-t-il touché la tente du Bédouin ; ſa perſonne devient, pour ainſi-dire, inviolable. Ce ſerait une lâcheté, une honte éternelle, de ſatisfaire même une juſte vengeance aux dépens de l'hoſpitalité. Le Bédouin a-t-il conſenti à *manger le pain & le ſel* avec ſon hôte, rien au monde ne peut le lui faire trahir. La puiſſance du Sultan ne ſerait pas capable de retirer un réfugié (*a*) d'une tribu, à-moins de l'ex-

(*a*) Les Arabes font une diſtinction de leurs hôtes, en hôte *moſtadjir*, ou *implorant protection*; & en hôte *matnoub*, ou *qui plante ſa tente au rang des autres*, c'eſt-à-dire, qui ſe naturaliſe.

terminer toute entière. Ce Bédouin si avide hors de son camp, n'y a pas remis le pied, qu'il devient libéral & généreux. Quelque peu qu'il ait, il est toujours prêt à le partager. Il a même la délicatesse de ne pas attendre qu'on le lui demande : s'il prend son repas, il affecte de s'asseoir à la porte de sa tente, afin d'inviter les passans ; sa générosité est si vraie, qu'il ne la regarde pas comme un mérite, mais comme un devoir : aussi prend-t-il sur le bien des autres, le droit qu'il leur donne sur le sien. A voir la manière dont en usent les Arabes entre-eux, on croirait qu'ils vivent en communauté de biens. Cependant ils connaissent la propriété; mais elle n'a point chez eux cette dureté que l'extension des faux besoins du luxe lui a donnée chez les peuples agricoles. On pourra dire qu'ils doivent cette modération à l'impossibilité de multiplier beaucoup leurs jouissances; mais si les vertus de la foule des hommes ne sont dûes qu'à la nécessité des circonstances, peut-être les Arabes n'en sont-ils pas moins dignes d'estime : ils sont du-moins heureux que cette nécessité établisse chez eux un état de choses qui a paru aux plus sages Législateurs la perfection de la police, je veux dire une sorte

d'égalité ou de rapprochement dans le partage des biens, & l'ordre des conditions. Privés d'une multitude de jouissances que la Nature a prodiguées à d'autres pays, ils ont moins de moyens de se corrompre & de s'avilir. Il est moins facile à leurs Chaiks de se former une faction qui asservisse & appauvrisse la masse de la Nation. Chaque individu pouvant se suffire à lui-même, en garde mieux son caractère, son indépendance ; & la pauvreté particulière devient la cause & le garant de la liberté publique.

Cette liberté s'étend jusques sur les choses de religion : il y a cette différence remarquable entre les Arabes des villes & ceux du désert, que pendant que les premiers portent le double joug du despotisme politique, & du despotisme religieux, ceux-là vivent dans une franchise absolue de l'un & de l'autre : il est vrai que sur les frontières des Turks, les Bedouins gardent par politique des apparences Musulmanes ; mais elles sont si peu rigoureuses, & leur dévotion est si relâchée, qu'il passent généralement pour des infidèles, sans Loi & sans Prophètes. Ils disent même assez volontiers que la Religion de Mahomet n'a point été faite pour eux : « car, ajoutent-ils,

» comment faire des ablutions, puiſque nous n'a-
» vons point d'eau ? Comment faire des aumônes,
» puiſque nous ne ſommes pas riches ? Pourquoi
» jeûner le Ramadan, puiſque nous jeûnons
» toute l'année ? & pourquoi aller à la Mekke,
» ſi Dieu eſt par-tout ? » Du reſte, chacun agit & penſe comme il veut, & il règne chez eux la plus parfaite tolérance. Elle ſe peint très-bien dans un propos que me tenait un jour un de leurs Chaiks, nommé *Ahmed*, fils de *Bâkir*, Chef de la tribu des *Ouahidié*. « Pourquoi, *me diſait ce*
» *Chaik*, veux-tu retourner chez les Francs ?
» Puiſque tu n'as pas d'averſion pour nos mœurs,
» puiſque tu ſais porter la lance & courir un
» cheval comme un Bedouin, reſte parmi
» nous. Nous te donnerons des peliſſes, une
» tente, une honnête & jeune Bedouine, &
» une bonne jument de race. Tu vivras dans
» notre maiſon .... Mais ne ſais-tu pas, *lui*
» *répondis-je*, que né parmi les Francs, j'ai été
» élevé dans leur religion ? Comment les Arabes
» verront-ils un *infidèle*, ou que penſeront-ils
» d'un *apoſtat* ? .... Et toi-même, *répliqua-t-il*,
» ne vois tu pas que les Arabes vivent ſans ſoucis
» du Prophète & du *Livre* (le Qorân) ? Chacun

» parmi nous suit la route de sa conscience. Les » actions sont devant les hommes; mais la reli- » gion est devant Dieu. » Un autre Chaik, conversant un jour avec moi, m'adressa par mégarde la formule triviale : *écoute, & prie sur le Prophète:* au-lieu de la réponse ordinaire, *j'ai prié*, je répondis en souriant, *j'écoute :* il s'apperçut de sa mépriſe, & sourit à son tour. Un Turk de Jérusalem qui était présent, prit la chose plus sérieusement : ô Chaik, *lui dit-il*, comment peux-tu adresser les paroles des vrais Croyans à un infidèle ? *La langue est légère, répondit le Chaik, encore que le cœur soit blanc* (pur) ; *mais toi qui connais les coutumes des Arabes, comment peux-tu offenser un étranger avec qui nous avons mangé le pain & le sel ?* Puis se tournant vers moi : *tous ces peuples du Frank-estan dont tu m'as parlé, qui sont hors de la Loi du Prophète, sont-ils plus nombreux que les Musulmans ? On pense*, lui répondis-je, *qu'ils sont cinq ou six fois plus nombreux, même en comptant les Arabes.... Dieu est juste*, reprit-il ; *il pesera dans ses balances* (*a*).

(*a*) M. Niebuhr rapporte dans sa *Description de l'Arabie*, tome II. page 208, édition de Paris, que depuis trente ans il s'est élevé dans le *Najd* une nouvelle Religion, dont les

Il faut l'avouer, il eſt peu de Nations policées qui ayent une morale auſſi généralement eſtimable que les Arabes Bédouins; & il eſt remarquable que les mêmes vertus ſe retrouvent preſque éga-

---

principes ſont analogues aux diſpoſitions d'eſprit dont je parle. « Ces principes ſont, dit ce Voyageur, que Dieu ſeul » doit être invoqué & adoré comme auteur de tout; qu'on » ne doit faire mention d'aucun Prophète en priant, parce » que cela touche à l'idolâtrie; que Moyſe, Jéſus-Chriſt, » Mahomet, &c. ſont à la vérité de grands-hommes, dont » les actions ſont édifiantes; mais que nul livre n'a été inſ- » piré par l'Ange Gabriel, ou par tout autre eſprit céleſte. » Enfin, que les vœux faits en un péril menaçant ne ſont » d'aucun mérite ni d'aucune obligation. Je ne ſais, ajoute » M. Niebuhr, juſqu'où l'on peut compter ſur le rapport » du Bedouin qui m'a raconté ces choſes. Peut-être était-ce » ſa façon même de penſer; car les Bedouins ſe diſent bien » Mahométans, mais ils ne s'embarraſſent ordinairement » ni de Mohammed ni du Koran ».

Cette inſurrection a eu pour auteurs deux Arabes, qui après avoir voyagé pour affaire de commerce, dans la Perſe & le Malabar, ont formé des raiſonnemens ſur la diverſité des Religions qu'ils ont vues, & en ont déduit cette tolérance générale. L'un d'eux, nommé *Abd-el-Ouaheb*, s'était formé dans le *Najd* un état indépendant dès 1760: le ſecond, appelé *Mekrâmi*, Chaik de *Nadjerân*, avoit adopté les mêmes opinions; & par ſa valeur il s'était élevé à une aſſez grande puiſſance dans ces contrées. Ces deux exemples me rendent encore plus probable une conjecture que j'avais déjà formée, que rien n'eſt plus facile que d'opérer une grande révolution politique & religieuſe dans l'Aſie.

lement chez les Hordes Turkmanes, & chez les Kourdes; enſorte qu'elles ſemblent attachées à la vie paſtorale. Il eſt d'ailleurs ſingulier que ce ſoit chez ce genre d'hommes que la Religion a le moins de formes extérieures, au point que l'on n'a jamais vu chez les Bedouins, les Turkmans ou les Kourdes, ni Prêtres, ni Temples, ni culte régulier. Mais il eſt temps de continuer la deſcription des autres peuples de la Syrie, & de porter nos conſidérations ſur un état ſocial tout différent de celui que nous quittons, ſur l'état des peuples agricoles & ſédentaires.

Fin du Tome premier.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 000 075 610